

# Saint Joseph

## Table des matières

Saint Joseph .....	1
EMV 11 – « Dieu te donnera ton époux et il sera saint puisque tu t’es confiée à lui ».....	3
EMV 12 – Joseph choisi comme époux de Marie .....	6
EMV 13 – Les fiançailles de Joseph et de Marie. « tu as un époux qui est pour toi père et mère, tant il est parfait... » .....	11
EMV 13 – Joseph instruit par la Sagesse qu’il serait le gardien du Mystère. ....	15
EMV 14 – Les époux arrivent à Nazareth.....	18
EMV 18 – Marie annonce à Joseph la maternité d’Elisabeth .....	23
EMV 18 – L’Esprit Saint dit à Marie de se taire sur son état et de lui laisser le soin d’annoncer sa maternité à Joseph .....	27
EMV 19 – Marie et Joseph se rendent ensemble à Jérusalem .....	29
EMV 20 – Départ de Jérusalem .....	31
EMV 20 – L’importance de la prière pour Joseph et Marie.....	32
EMV 22 – A Hébron. Marie et Elisabeth discutent ensemble. « Mon fils ! Joseph aussi l’aimera ».....	34
EMV 22 – « Si je n’avais pas eu le soucis de Joseph (...), j’aurais été heureuse » .....	35
EMV 25 – Joseph vient chercher Marie à Jérusalem. Il se rend probablement compte de la grossesse de Marie .....	37
EMV 25 – La Passion de Joseph .....	42
EMV 26 – Joseph demande pardon à Marie .....	44
EMV 26 – « Je souffrais de la douleur de Joseph » .....	47
EMV 27 – L’édit de recensement. Marie rassure Joseph. « Bienheureuse es-tu, soleil de mon âme ! » .....	49
EMV 28 – Joseph et Marie se font recenser. Ils trouvent la grotte de Bethléem .....	52
EMV 29 – Naissance de Jésus-Christ.....	57
EMV 31 – Visite de Zacharie, qui leur recommande de rester à Bethléem. Obéissance de Joseph et Marie.....	62
EMV 31 – La sainteté de Joseph .....	65
EMV 32 – Présentation de Jésus au Temple.....	68
EMV 34 – Adoration des Mages.....	70
EMV 34 – Joseph est le gardien de la Sainte Famille .....	73
EMV 35 – La fuite en Egypte.....	75
EMV 35 – La souffrance fut la compagne de la Sainte Famille .....	80
EMV 36 – La Sainte Famille en Egypte.....	83

EMV 36 – La paix règne dans la Sainte Famille.....	86
EMV 37 – Première leçon de travail par Jésus. Joseph ne le laisse pas dans l’oisiveté	89
EMV 37 – Joseph était le chef de la Sainte Famille. Son autorité était indiscutée et indiscutable .....	91
EMV 38 – Joseph offre une brebis immaculée à Jésus.....	94
EMV 39 – Préparation de la majorité de Jésus .....	98
EMV 40 – Examen de la majorité du Temple .....	99
EMV 41 – L’angoisse de Marie et la réponse du Fils. La souffrance de Joseph de voir Marie souffrir .....	101
EMV 42 – La mort de Joseph.....	103
EMV 42 – Marie aimait intensément Joseph .....	108
EMV 43 – Le parcours spirituel de Joseph.....	110
EMV 95 – Marie d’Alphée est affligée à l’idée de perdre son mari et Jésus évoque brièvement Joseph .....	113
EMV 99 – Joseph a eu une mort douloureuse, mais il souffrait moins qu’Alphée, son frère, car il était résigné et qu’il avait Jésus .....	115
EMV 136 – Jésus explique l’Annonciation à ses disciples et parle de son père putatif	117
EMV 139 – Jésus évoque une leçon de saint Joseph, quand il apprenait le métier de menuisier et l’applique aux âmes .....	120
EMV 196 – Joseph racontait à Jésus des épisodes de l’enfance de Marie .....	122
EMV 199 – Joseph avait senti le parfum virginal de Marie .....	125
EMV 207 – Marie raconte la nativité.....	125
EMV 259 – Jacques doit choisir entre oublier la Passion du Christ qui va venir ou conserver son souvenir. Evocation de Joseph .....	132
EMV 560 – Joseph d’Arimathie et Nicodème déconseille Jésus d’aller à Jérusalem. Le Christ évoque Joseph.....	134
EMV 577 – Evocation de Joseph par Marie d’Alphée .....	136
EMV 642 – Marie désire rester vivre à Gethsémani .....	137
3 novembre 1943 – L’obéissance, vertu de Jésus, Joseph et Marie .....	139
27 novembre 1943 – Jésus parle de la maternité de Marie. Lors de la Nativité, l’onde de l’extase se répandait en Joseph.....	140
28 novembre 1943 – Adoration et silence furent les caractéristiques de saint Joseph.	142
5 décembre 1943 – La présentation au Temple. L’émerveillement différent de Joseph et Marie .....	147
10 janvier 1944 – Vision du Paradis. « Voici le patron de tous les justes » .....	149
11 janvier 1944 – Dictée de Marie sur saint Joseph .....	150
28 décembre 1944 – Prière donnée par le Christ.....	152
25 décembre 1945 – Une anecdote sur l’enfance de Jésus.....	152

19 mars 1946 – Bénédiction de saint Joseph.....	153
Mars 1949 – Le parallèle entre les deux Passions de Maria et de Jésus. Evocation de Joseph.....	154

**EMV 11 – « Dieu te donnera ton époux et il sera saint puisque tu t'es confiée à lui »**

11.2 Marie se trouve toujours au Temple. Elle est en train de sortir, en compagnie d'autres vierges, du Temple proprement dit.

Une cérémonie a dû avoir lieu, car l'odeur de l'encens se répand dans l'air rendu tout rouge par un beau crépuscule. Je pense que l'automne est déjà bien avancé, parce qu'un ciel doucement mélancolique, comme en un mois serein d'octobre, s'incline sur les jardins de Jérusalem, où le jaune ocre des feuilles près de tomber insère des couleurs claires d'un blond-rouge dans le vert argenté des oliviers.

Le groupe, ou plutôt l'essaim blanc des vierges, traverse la cour de derrière, monte l'escalier, passe un petit portique, pé-nètre dans une autre cour moins belle, carrée et sans autre accès que cette ouverture. Ce doit être la cour destinée à rassembler les petites demeures des vierges au service du Temple, car chaque jeune fille se dirige vers sa cellule comme une colombe vers son nid. On dirait vraiment un vol de colombes qui se séparent après avoir été réunies. Beaucoup, je pourrais même dire toutes, discutent entre elles à voix basse, mais joyeusement, avant de se quitter. Marie garde le silence. Simplement, avant de se séparer des autres, elle les salue affectueusement puis se dirige vers sa petite chambre, dans un coin à droite.

11.3 Elle y est rejointe par une maîtresse, moins âgée qu'Anne, fille de Phanuel, mais déjà d'un certain âge :

« Marie, le grand-prêtre t'attend. »

Un peu surprise, Marie la regarde, mais sans poser de questions. Elle se contente de répondre :

« J'y vais tout de suite. »

Je ne sais si la grande salle dans laquelle elle entre appartient à la maison du grand-prêtre, ou si elle fait partie des maisons des femmes au service du Temple. Mais je vois qu'elle est vaste et lumineuse, élégante, et que Zacharie et Anne, fille de Phanuel, s'y trouvent en compagnie du grand-prêtre, magnifiquement vêtu.

Marie, arrivée au seuil, s'incline profondément et n'avance pas avant que le grand-prêtre ne lui dise :

« Approche, Marie, n'aie pas peur. »

Marie se redresse et avance lentement, non par manque d'empressement, mais par un je ne sais quoi de solennel qui la fait paraître plus femme.

Anne sourit pour l'encourager, et Zacharie la salue d'un :

« La paix soit avec toi, ma cousine. »

Le grand-prêtre l'observe attentivement puis s'adresse à Zacharie :

« On reconnaît bien en elle la race de David et d'Aaron...

Ma fille, je connais ta grâce et ta bonté. Je sais que tu as grandi chaque jour en science et en grâce aux yeux de Dieu et des hommes. Je sais que la voix de Dieu murmure à ton cœur les paroles les plus douces. Je sais que tu es la fleur du Temple de Dieu, et qu'un troisième chérubin se tient devant le Témoignage depuis que tu t'y trouves. Je voudrais bien que ton parfum continue à monter avec l'encens à chaque nouvelle journée. Mais la Loi dit autre chose. Tu n'es plus une enfant désormais, mais une femme. Or, en Israël, toute femme doit être mariée pour apporter son fils au Seigneur. Tu suivras donc le commandement de la Loi. N'aie pas peur, ne rougis pas. Je garde à l'esprit ta descendance royale. D'ailleurs, la Loi te protège puisqu'elle prescrit qu'on donne à chaque homme une femme de sa lignée. Mais même si ce n'était pas le cas, je le ferais pour ne pas porter atteinte à la noblesse de ton sang. Tu ne connais aucun homme de ta lignée, Marie, qui puisse devenir ton époux ? »

Marie lève un visage tout rouge de pudeur. Sur ses cils brille une larme, un premier diamant, et c'est d'une voix tremblante qu'elle répond :

« Personne.

– Elle ne peut connaître personne, car elle est entrée ici tout enfant ; du reste, la race de David a été trop persécutée et dispersée pour permettre à ses différentes branches de se réunir pour servir de frondaison au palmier royal, dit Zacharie.

– Dans ce cas, nous laisserons le choix à Dieu. »

11.4 Les larmes que Marie retenait jusqu'ici jaillissent alors et coulent jusqu'à sa bouche tremblante ; elle jette un regard suppliant à sa maîtresse.

« Marie s'est réservée pour le Seigneur, pour sa gloire et pour le salut d'Israël. Elle n'était encore qu'une enfant à peine capable de balbutier, et déjà elle s'était liée par un vœu, précise Anne pour lui venir en aide.

– C'est donc pour cela que tu pleures ? Pas pour résister à la Loi ?

– Pour cette seule raison. Je t'obéis, grand-prêtre de Dieu.

– Cela confirme tout ce qu'on m'a dit de toi. Depuis combien d'années es-tu vouée à la virginité ?

– Depuis toujours, je crois. Je n'étais pas encore venue au Temple que je m'étais déjà donnée au Seigneur.

– Mais n'es-tu pas la petite fille qui est venue me demander d'entrer, il y a maintenant douze hivers ?

– C'est bien moi.

– Alors comment peux-tu dire que tu appartenais déjà à Dieu à ce moment-là ?

– Si je regarde mon passé, je vois que j'ai toujours été vouée à la virginité... Je ne me souviens pas de l'instant où je suis née, ni comment j'ai commencé à aimer ma mère et à dire à mon père : " Mon père, je suis ta fille "... En revanche, je me rappelle avoir donné mon cœur à Dieu, même si je ne sais pas à quel moment cela a commencé. C'était peut-être avec le premier baiser que j'ai su donner, avec le premier mot que j'ai su prononcer, avec le premier pas que j'ai su faire... Oui, c'est ça : je crois que mon premier souvenir d'amour, je le trouve dans mes premiers pas plus assurés... Ma maison... ma maison avait un jardin rempli de fleurs... il y avait un verger et des champs... et aussi une source, au fond, au pied d'une hauteur, qui jaillissait d'un rocher creusé qui formait une grotte.... Elle était pleine d'herbes longues et fines, qui pleuvaient de toute part comme autant de petites cascades vertes. On aurait dit qu'elles pleuraient, car ces petites feuilles légères, en un feuillage qui ressemblait à une broderie, portaient toutes une goutte d'eau qui, en tombant, tintaient comme un léger carillon. La source chantait elle aussi. Il y avait encore des oiseaux sur les oliviers et les pommiers qui se trouvaient sur la pente au-dessus de la source, et de blanches colombes venaient se laver dans le miroir limpide de la source...

J'avais oublié tout cela, parce que j'avais mis mon cœur en Dieu et, à part mes parents que j'ai aimés de leur vivant comme après leur mort, ce qui est terrestre avait disparu de mon cœur... Mais tu m'y refais penser, grand-prêtre... Je dois chercher à quel moment je me suis donnée à Dieu... et les souvenirs de mes premières années me reviennent en mémoire... Si j'aimais cette grotte, c'est que j'y entendais une voix plus douce que le chant de l'eau et des oiseaux ; elle me disait : " Viens, ma bien-aimée. " J'aimais ces herbes parées de diamants sonores, parce que j'y reconnaissais le signe de mon Seigneur. Je passais mon temps à me dire : " Vois-tu, mon âme, comme il est grand, ton Dieu ? Celui qui a fait les cèdres du Liban pour l'aiglon a également créé ces petites feuilles qui ploient sous le poids d'un moustique pour le plaisir de tes yeux et pour servir d'abri à tes petits pieds. " J'appréciais ce silence des choses pures : la brise légère, l'eau avec ses reflets argentés, la propreté des colombes... J'aimais cette paix qui veillait sur la petite grotte, une paix qui semblait tomber des pommiers et des oliviers, tantôt en fleurs, tantôt chargés de fruits...

Et, je ne sais, j'avais l'impression que la Voix me disait, à moi, oui, bien à moi : " Viens, magnifique olive ; viens, douce pomme ; viens, source scellée ; viens, ma colombe... " Bien sûr, l'amour de mes parents m'était doux... Leur voix qui m'appelait m'était douce... mais celle-là ! Celle-là ! Au paradis terrestre, je pense que c'est ainsi que l'entendit celle qui fut coupable, et je ne sais comment elle a pu préférer un sifflement à cette Voix d'amour, comment elle a pu désirer connaître autre chose que Dieu... Mes lèvres ne connaissaient encore que le lait maternel, mais c'est avec le cœur enivré par le miel céleste que j'ai dit alors : " Me voici, je viens. Nul autre maître que toi, Seigneur, ne possèdera ma chair, et

mon âme n'a pas d'autre amour "... Par ces mots, j'avais l'impression de répéter des choses déjà dites et d'accomplir un rite déjà accompli. L'époux que j'avais choisi ne me paraissait pas étranger car je connaissais déjà l'ardeur de son amour, mes yeux s'étaient faits à sa lumière et ma capacité d'amour s'était développée entre ses bras. Quand cela ? Je l'ignore. Hors de la vie présente, dirais-je, car j'avais le sentiment de l'avoir toujours possédé, je sentais qu'il me possède depuis toujours et que j'existe parce qu'il m'a voulue, pour la joie de son Esprit et du mien.

11.5 Cela dit, je t'obéis, grand-prêtre. Mais indique-moi comment me comporter... Je n'ai plus ni père ni mère. Sois donc mon guide.

– Dieu te donnera un époux, et il sera saint puisque tu t'es confiée à lui. Tu lui parleras de ton vœu.

– Et il acceptera ?

– Je l'espère. Prie, ma fille, pour qu'il puisse comprendre ton cœur. Maintenant, va, et que Dieu t'accompagne toujours. »

Marie se retire avec Anne, et Zacharie reste avec le grand-prêtre.

C'est ainsi que la vision prend fin.

## **EMV 12 – Joseph choisi comme époux de Marie**

12.1 Je vois une salle somptueuse, avec un beau carrelage, des tentures, des tapis et des meubles en marqueterie. Elle doit encore faire partie du Temple, parce qu'il s'y trouve des prêtres, parmi lesquels Zacharie, ainsi que beaucoup d'hommes de tout âge, de vingt à cinquante ans à peu près.

Ils parlent entre eux, doucement, mais la conversation est animée. Ils paraissent inquiets pour une raison que j'ignore. Ils sont en habits de fête, neufs ou récemment nettoyés, comme pour une fête. Beaucoup ont retiré le tissu qui leur sert de couvre-chef, d'autres le portent encore, surtout les plus âgés, alors que les jeunes montrent leur tête nue aux cheveux blond foncé, bruns ou très noirs, un seul avec de ces cheveux roux cuivré. La plupart portent des cheveux courts, mais, chez certains, tombant jusqu'aux épaules. Ils ne doivent pas tous se connaître, car ils s'observent avec curiosité. Mais ils semblent parents ou alliés parce qu'on se rend compte qu'une même pensée les préoccupe.

12.2 Dans un coin, je vois Joseph. Il discute avec un robuste vieillard. Joseph a la trentaine. C'est un bel homme aux cheveux courts et plutôt épais, châtain foncé comme sa barbe et ses moustaches, qui couvrent un beau menton et remontent vers des joues brun-rouge, pas olivâtres comme chez les autres hommes bruns. Il a les yeux sombres, bons et profonds, très sérieux, je dirais presque un peu tristes. Mais quand il sourit, comme en ce moment, ils expriment la joie et la jeunesse. Il est entièrement vêtu de marron clair, une tenue simple mais très correcte.

12.3 Un groupe de jeunes lévites entre. Ils se rangent entre la porte et une table, longue mais étroite, placée près du mur au centre duquel se trouve la porte, qui reste grande ouverte. Seule une tenture qui pend jusqu'à vingt centimètres du sol dissimule l'entrée.

La curiosité du public s'aiguise, et plus encore lorsqu'une main écarte le rideau pour donner passage à un lévite tenant dans les bras un fagot de branches sèches sur lequel repose délicatement un rameau en fleur. Il porte de légers flocons de pétales blancs à peine teintés d'une nuance de rose qui rayonne toujours plus finement du centre jusqu'au pourtour des pétales. Le lévite pose ce fagot de branches sur la table avec délicatesse, pour ne pas en abîmer le rameau miraculeusement fleuri au milieu de tant de branches sèches.

Un frémissement parcourt la pièce. Les cous se tendent, les regards se font plus perçants pour mieux voir. Zacharie lui-même, ainsi que les prêtres puisqu'ils sont plus proches de la table, essaie d'apercevoir quelque chose, mais il ne voit rien.

C'est tout juste si Joseph, dans son coin, jette un coup d'œil au fagot de branches, et quand son interlocuteur lui dit quelque chose, il fait un signe de dénégation qui veut dire : « Impos-sible ! », et il sourit.

12.4 Une trompette retentit derrière la tenture. Tous se taisent et se rangent en bon ordre, la tête tournée vers la sortie. On a repoussé les anneaux de la tenture, si bien que la porte est maintenant grande ouverte. Entouré d'autres anciens, le grand-prêtre entre. Tous s'inclinent profondément. Il se dirige vers la table puis prend la parole, en restant debout.

« Hommes de la race de David qui êtes venus ici à mon appel, écoutez-moi. Le Seigneur a parlé, louange à lui ! Un rayon de sa gloire est descendu comme un soleil de printemps, il a donné vie à un rameau sec et celui-ci a fleuri miraculeusement alors qu'aucun rameau de la terre n'est en fleur à cette époque, en ce dernier jour de l'Encénie, et alors que la neige tombée sur les hauteurs de Juda n'a pas encore disparu. C'est l'unique blancheur qu'il y ait entre Sion et Béthanie. Dieu a parlé en se faisant le père et le tuteur de la vierge de la race de David, qui n'a que lui pour la protéger. Cette sainte enfant fait la gloire du Temple et de sa lignée ; elle a mérité que la parole de Dieu lui fasse connaître le nom de l'époux qui plaît à l'Eternel. Il doit être vraiment juste, celui que le Seigneur a choisi pour être le protecteur de la vierge qui lui est si chère ! C'est pourquoi notre douleur de la perdre s'apaise et nous n'avons plus de souci sur sa destinée d'épouse. C'est à l'homme que Dieu nous désigne que nous confions en toute sécurité la vierge sur qui reposent la bénédiction de Dieu et la nôtre. Le nom de cet époux est Joseph, fils de Jacob, de Bethléem, de la tribu de David, charpentier à Nazareth, en Galilée. Avance, Joseph. C'est le grand-prêtre qui te l'ordonne. »

Beaucoup de remue-ménage : des têtes se tournent, des yeux et des mains se font des signes, certains montrent leur déception, d'autre leur soulagement. Il en est, surtout parmi les plus âgés, qui doivent se réjouir que le sort ne soit pas tombé sur eux.

Joseph s'avance, tout rouge et gêné. Il se tient maintenant devant la table, en face du grand-prêtre qu'il a salué avec respect.

« Venez tous et regardez le nom gravé sur le rameau. Que chacun prenne sa propre branche, pour s'assurer qu'il n'y a pas fraude. »

Les hommes obéissent. Ils regardent le rameau tenu délicatement par le grand-prêtre, et chacun prend le sien ; certains le brisent, d'autres le gardent. Tous dévisagent Joseph. Certains le regardent en silence, d'autres le félicitent. Le vieillard avec qui il discutait auparavant s'adresse à lui :

« Je te l'avais bien dit, Joseph. C'est celui qui se sent le moins assuré qui gagne la partie ! » A présent, tous ont défilé.

12.5 Le grand-prêtre remet le rameau en fleurs à Joseph, puis lui pose la main sur l'épaule en disant :

« Tu le sais, l'épouse que Dieu te donne n'est pas riche. Mais elle possède toutes les vertus. Sois-en digne, toujours. Il n'est pas en Israël de fleur plus belle et plus pure qu'elle. Maintenant, que tous sortent. Toi, reste, Joseph. Et toi, Zacharie, son parent, va chercher l'épouse. »

Tous sortent donc, excepté le grand-prêtre et Joseph. On fait retomber la tenture sur la porte.

Joseph, tout humble, se tient à côté du prêtre majestueux. Après un silence, celui-ci dit :

« Marie doit te révéler un vœu qu'elle a fait. Viens en aide à sa timidité. Fais preuve de bonté envers elle, elle est si bonne !

– Je mettrai à son service toutes mes forces d'homme et, pour elle, aucun sacrifice ne me pèsera. »

Marie entre en compagnie de Zacharie et d'Anne, fille de Phanuel.

« Approche, Marie, dit le grand-prêtre. Voici l'époux que Dieu te destine. C'est Joseph de Nazareth. Tu retourneras donc dans ta cité. Maintenant, je vous laisse. Que Dieu vous donne sa bénédiction ! Que le Seigneur vous garde et vous bénisse, qu'il vous montre sa face et ait toujours pitié de vous. Qu'il tourne vers vous sa face et vous donne la paix ! »

Zacharie sort pour accompagner le grand-prêtre. Anne félicite l'époux, puis sort, elle aussi.

12.6 Les deux fiancés se font face. Marie, toute rouge, a la tête inclinée. Joseph, un peu rouge lui aussi, l'observe et cherche les mots à dire pour commencer.

Il les trouve finalement et un sourire l'éclaire.

« Je te salue, Marie. Je t'ai vue toute petite, alors que tu avais quelques jours seulement... J'étais un ami de ton père et j'ai un neveu, un petit-fils de mon frère Alphée,

qui aimait beaucoup ta mère. C'était pour elle un petit ami, parce qu'il n'a que dix-huit ans aujourd'hui et, quand tu n'étais pas encore née, c'était un tout petit bonhomme qui réjouissait la tristesse de ta mère. Elle l'aimait beaucoup. Tu ne nous connais pas, parce que tu es venue ici toute petite. Mais à Nazareth tout le monde t'aime bien, pense à toi, et parle de la petite Marie, la fille de Joachim, dont la naissance fut un miracle du Seigneur qui fit reflourir la femme stérile... Je me rappelle ce soir où tu es née... Nous nous en souvenons tous à cause du prodige d'une forte pluie qui sauva les récoltes, et d'un orage violent dans lequel la foudre ne brisa pas même un brin de bruyère sauvage et se termina par un arc-en-ciel, le plus grand et le plus beau qu'on ait jamais vu. Et puis... qui ne se rappelle pas la joie de Joachim ? Il te berçait en te montrant à ses voisins... Il t'admirait comme si tu étais une fleur tombée du ciel et voulait que tout le monde t'admire. Ton heureux et vieux père mourut en parlant de sa Marie, si belle et bonne, dont les paroles étaient si pleines de grâce et de sagesse... Il avait bien raison de t'admirer et de dire que nulle autre n'est plus belle que toi ! Et ta mère ? Elle remplissait de son chant l'endroit où se trouvait ta maison. On aurait dit une alouette au printemps quand elle te portait et plus tard, quand elle te donnait le sein. C'est moi qui ai fait ton berceau, un petit berceau orné de roses sculptées, comme le voulait ta mère. Peut-être est-il encore dans votre maison fermée... Moi, j'ai déjà un certain âge, Marie. Lorsque tu es née, je faisais mon apprentissage. Je travaillais déjà... Qui aurait dit que j'allais t'avoir pour épouse ! Peut-être la mort de tes parents aurait-elle été plus heureuse, puisque nous étions amis. J'ai enseveli ton père en le pleurant d'un cœur sincère, car il avait été pour moi un bon maître dans la vie. »

Lentement, très lentement, Marie lève la tête. Elle est de plus en plus rassurée en entendant les mots de Joseph. Quand il lui parle du berceau, elle esquisse un sourire et quand Joseph lui parle de son père, elle lui tend la main et dit : « Merci, Joseph », un merci timide et plein de douceur.

Joseph prend la petite main de jasmin entre ses mains courtes et fortes de charpentier et la caresse avec une affection qui veut la rassurer. Peut-être attend-il qu'elle en dise davantage, mais Marie se tait de nouveau. Il reprend alors :

« La maison, tu le sais, est intacte, excepté la partie qui a été abattue par ordre du consul pour transformer le sentier en une voie pour les fourgons de Rome. Mais les champs sont un peu négligés, du moins ce qui t'en reste car, tu sais... la maladie de ton père a coûté une grande partie de tes biens. Voici plus de trois printemps que les arbres et les vignes n'ont pas vu la cisaille du jardinier, et la terre est devenue inculte et dure. Mais les arbres que tu as connus dans ton enfance sont toujours là et, si tu me le permets, je vais tout de suite m'en occuper.

– Merci, Joseph. Mais tu as déjà ton travail...

– Je travaillerai à ton jardin aux premières et aux dernières heures du jour. A cette époque, les jours s'allongent. Je veux que tout soit en ordre au printemps, pour te faire plaisir. Regarde, voici un rameau de l'amandier qui jouxte la maison. Si j'ai voulu le cueillir... – on peut entrer de tout côté par la haie éventrée, mais je vais la consolider et la renforcer –, si donc j'ai voulu le cueillir, c'est que je pensais qu'au cas où je serais choisi – mais je ne l'espérais pas, car je suis nazir et j'ai obéi à la convocation parce qu'elle provenait du prêtre, non par désir de mariage – je pensais, disais-je, que tu serais heureuse d'avoir une fleur de

ton jardin. La voilà, Marie, c'est pour toi. Avec elle, je te donne mon cœur qui jusqu'ici n'a fleuri que pour le Seigneur, et maintenant fleurit pour toi, mon épouse. »

12.7 Marie prend le rameau d'amandier. Elle est émue et regarde Joseph d'un air toujours plus rassuré et radieux. Elle se sent sûre de lui quand il lui dit : « Je suis nazir », son visage devient tout lumineux, et elle prend courage.

« Moi aussi, Joseph, j'appartiens totalement à Dieu. Je ne sais pas si le grand-prêtre te l'a dit...

– Il m'a seulement appris que tu es bonne et pure, et que tu dois me révéler un vœu que tu as fait, et il m'a recommandé d'être bon avec toi. Parle, Marie. Ton Joseph veut satisfaire tous tes désirs pour te rendre heureuse. Je ne t'aime pas charnellement. Je t'aime spirituellement, comme une sainte enfant que Dieu me donne ! Vois en moi un père et un frère, pas seulement un époux. Confie-toi à moi comme à un père, aie confiance en moi comme en un frère.

– Dès mon plus jeune âge, je me suis consacrée au Seigneur. Je sais que cela ne se fait pas en Israël. Mais j'entendais une Voix me demander ma virginité en sacrifice d'amour pour l'avènement du Messie. Cela fait si longtemps qu'Israël l'attend ! Ce n'est pas trop de renoncer pour cela à la joie d'être mère ! »

Joseph l'observe fixement comme s'il voulait lire au fond de son cœur puis, prenant ses deux mains qui tiennent encore le rameau en fleurs, il répond :

« Moi aussi, j'unirai mon sacrifice au tien, et par notre chas-teté nous témoignerons un tel amour à l'Eternel qu'il donnera plus tôt le Sauveur à la terre, nous permettant ainsi de voir sa lumière resplendir dans le monde. Viens, Marie. Allons à sa Maison et jurons de nous aimer à la manière des anges. 12.8 Puis je retournerai à Nazareth tout préparé pour toi, dans ta maison si tu le désires, ou ailleurs si tu préfères.

– Chez moi... il y avait une grotte, tout au fond... elle y est toujours ?

– Elle y est, mais elle ne t'appartient plus... Je t'en ferai une autre où tu pourras trouver calme et fraîcheur aux heures les plus chaudes de la journée. Et puis, dis-moi, qui veux-tu pour te tenir compagnie ?

– Personne. Je n'ai pas peur. La mère d'Alphée, qui vient toujours me rendre visite, me tiendra un peu compagnie dans la journée et je préfère rester seule la nuit. Il ne peut rien m'arriver de mal.

– Et puis, je suis là, moi, désormais... Quand dois-je venir te chercher ?

– Quand tu veux, Joseph.

– Alors je viendrai dès que la maison sera prête. Je ne toucherai à rien. Je veux que tu la trouves telle que ta mère l'a laissée. Mais je désire qu'elle soit pleine de soleil et bien propre,

pour que tu ne t'y sentes pas accueillie tristement. Viens, Marie. Allons dire au Très-Haut que nous le bénissons. »

Je ne vois rien de plus. Mais je garde au fond du cœur le sentiment de sécurité qu'éprouve Marie.

**EMV 13 – Les fiançailles de Joseph et de Marie. « tu as un époux qui est pour toi père et mère, tant il est parfait... »**

13.1 Comme elle est belle, Marie, dans sa tenue d'épouse, au milieu d'amis et de ses maîtresses en fête ! Elisabeth est parmi elles.

Elle porte une robe de lin d'un blanc éclatant, un lin si doux et si fin qu'on dirait de la soie précieuse. Une ceinture en or et argent travaillée au burin ceint sa fine taille ; elle se compose entièrement de médaillons reliés par des chaînettes, et chaque médaillon est une broderie de fils d'or sur un fond d'argent lourd que le temps a bruni. Sans doute parce qu'elle est trop large pour la fiancée – encore bien jeune ! –, les trois derniers médaillons de cette ceinture pendent sur le devant. Elle descend entre les plis de la robe, très ample, si longue que cela lui fait une courte traîne. Marie porte aux pieds des sandales de peau très blanche, avec des boucles en argent.

Sa robe est retenue au cou par une chaînette à rosettes d'or avec un filigrane d'argent, qui reprend en plus petit le motif de la ceinture. Cette chaînette passe dans les ajourés de son grand décolleté en réunissant les plis qui forment une sorte de petit jabot. Le cou de Marie émerge de ce plissé blanc avec la grâce d'une fleur entourée d'une gaze précieuse et paraît encore plus frêle et blanc : on dirait une fleur de lys qui s'épanouit sur son visage de lys, que l'émotion rend encore plus pâle et plus frais. C'est le visage d'une hostie très pure.

Ses cheveux ne lui tombent plus sur les épaules. Ils sont gracieusement disposés en tresses entrelacées, maintenues depuis le haut de la tête par des épingles à cheveux en argent bruni, faites en broderie à filigrane. Le voile de sa mère est disposé sur ces tresses et retombe en beaux plis au-dessous de la lame précieuse qui enserre son front très blanc. Comme Marie est plus petite que sa mère, il lui tombe jusqu'aux reins et dépasse même les hanches, alors qu'il arrivait à la ceinture d'Anne.

Elle n'a rien aux doigts, mais porte des bracelets aux poignets. Là encore, ses poignets sont si fins que les lourds bracelets de sa mère glissent jusque sur ses mains ; peut-être même que, si elle secouait les mains, ils tomberaient par terre.

13.2 Ses compagnes la regardent de tous côtés et l'admirent.

Leurs questions et leurs cris d'émerveillement forment un gai gazouillis d'oiseaux.

« Ce sont les bijoux de ta mère ?

– Ils sont anciens, n'est-ce pas ?

– Comme elle est belle, cette ceinture, Sarah !

– Et ce voile, Suzanne ! Vois cette finesse ! Regarde les lys qui y sont tissés !

– Fais-moi voir tes bracelets, Marie ! Ils appartenait à ta mère ?

– Elle les mettait. Mais ce sont ceux de la mère de Joachim, mon père.

– Oh, regarde ! Ils portent le sceau de Salomon entrelacé à de petits rameaux de palmier et d'olivier et, au milieu, il y a des lys et des roses. Ah ! qui a effectué un travail si parfait et si minutieux ?

– Ceux de la maison de David, explique Marie. Cela fait des siècles que les femmes de sa race les portent à leur mariage, et ils se les transmettent par héritage.

– C'est vrai, tu es héritière...

– On t'a tout apporté de Nazareth ?

– Non. A la mort de ma mère, ma cousine a pris mon trousseau chez elle pour le garder en bon état. Elle vient de me l'apporter.

– Où est-il ? Où est-il ? Montre-le à tes amies ! »

Marie ne sait comment faire... Elle désirerait être aimable, mais elle veut aussi éviter de déranger toutes ses affaires, disposées dans trois coffres pesants.

Mais les maîtresses viennent à son secours.

« L'époux est sur le point d'arriver. Ce n'est pas le moment de faire du désordre. Laissez-la tranquille, vous la fatiguez, et allez plutôt vous préparer. »

L'essaim des bavardes s'éloigne, un peu boudeur. Marie peut profiter en paix de la présence de ses maîtresses, qui lui adressent louanges et bénédictions.

13.3 A son tour, Elisabeth s'est approchée. Tout émue, Marie pleure parce qu'Anne, fille de Phanuel, l'appelle « Ma fille ! » et l'embrasse avec une affection vraiment maternelle. Elisabeth lui dit :

« Marie, ta mère n'est pas là, et pourtant elle est présente. Son âme exulte de joie auprès de toi. Et regarde : ce que tu portes, c'est une caresse qu'elle te fait. Tu y retrouves la saveur de ses baisers. Il y a bien longtemps, le jour où tu es entrée au Temple, elle m'a dit : " Je lui ai préparé sa robe de mariée et son trousseau. Je veux que ce soit moi qui file le lin et fasse ses vêtements d'épouse, pour ne pas être absente le jour de sa joie. " Et, tu sais ? Les derniers temps, quand je prenais soin d'elle, elle voulait chaque soir caresser tes premières robes et les vêtements que tu portes maintenant. Elle disait : " J'y sens l'odeur de jasmin de ma petite fille, et je veux qu'elle sente là-dessus le baiser de sa maman. " Que de baisers n'a-t-elle pas donnés à ce voile qui te couvre le front ! Plus de baisers qu'il n'y a

de fils... Et quand tu mettras les linges qu'elle a tissés, pense que c'est moins le métier qui les a tissés que l'amour de ta mère. Quant à ces colliers... malgré les moments difficiles, ton père les a sauvés pour toi, pour que tu sois belle aujourd'hui, comme il convient à une princesse de David. **Sois heureuse, Marie. Tu n'es pas orpheline, les tiens sont avec toi et tu as un époux qui est pour toi père et mère, tant il est parfait...**

– Oh oui, c'est vrai ! Je ne peux vraiment pas me plaindre de lui. En moins de deux mois, il est venu deux fois et c'est aujourd'hui la troisième fois qu'il vient, défiant pluies et vents, pour prendre mes ordres... Pense donc : mes ordres ! Moi qui suis une pauvre femme et combien plus jeune que lui ! Et il ne m'a rien refusé. Il n'attend même pas que je le lui demande. On dirait qu'un ange lui souffle ce que je désire, et il m'en parle avant que je n'ouvre la bouche. La dernière fois, il m'a dit : “ Marie, je pense que tu préféreras rester dans ta maison paternelle. Etant donné que tu es l'héritière, tu peux le faire si tu le crois bon. Je viendrai dans ta maison. Seulement, pour observer le rite, tu iras passer une semaine chez mon frère Alphée. Marie t'aime déjà tellement ! C'est de là que, le soir des noces, le cortège partira pour t'emmener à la maison. ” N'est-ce pas gentil ? Peu lui importe que les gens prétendent que sa maison ne me plaît pas... Elle m'aurait certainement plu, d'ailleurs, puisqu'il s'y trouve, lui qui est si bon. Mais, c'est sûr..., je préfère ma maison... à cause de mes souvenirs... Oh, qu'il est bon, Joseph !

– Qu'a-t-il dit de ton vœu ? Tu ne m'en as pas encore parlé.

– Il n'a fait aucune objection. Mieux, quand il en a su les raisons, il a dit : “ J'unirai mon sacrifice au tien. ”

– C'est un jeune saint », dit Anne, fille de Phaniel.

13.4 Le “ jeune saint ” entre à cet instant, en compagnie de Zacharie.

Il est vraiment superbe. Tout en jaune d'or, on dirait un souverain oriental. Une splendide ceinture porte sa bourse et un poignard, la première en maroquin à broderies d'or, le second, lui aussi, dans un fourreau en maroquin à rayures d'or. Sur la tête, il porte un turban en tissu, la coiffure habituelle qui sert de capuchon à certains peuples d'Afrique, comme les Bédouins. Il est maintenu en place par un cercle précieux, un fin fil d'or auquel sont attachés de petits bouquets de myrte. Il a un manteau tout neuf, plein de franges, dans lequel il se drape majestueusement. Ses yeux pétillent de joie. Il tient des bouquets de myrte en fleurs. Il salue :

« Paix à toi, mon épouse ! Paix à tous ! »

Après avoir été salué en retour, il ajoute :

« J'ai vu ta joie, le jour où je t'ai offert le rameau de ton jardin. J'ai donc pensé à apporter un peu du myrte que j'ai cueilli près de la grotte qui t'est si chère. J'aurais voulu y joindre des roses dont les premières fleurs apparaissent, contre ta maison. Mais elles n'auraient pas supporté plusieurs jours de voyage... Il ne me serait plus resté que les épines à l'arrivée. Or je ne veux t'offrir, ma bien-aimée, que des roses, je veux joncher ton chemin de fleurs délicates et parfumées, pour que tu puisses y poser le pied sans te salir ni trébucher.

– Oh, merci à toi, comme tu es bon ! Comment as-tu pu lui garder une telle fraîcheur ?

– J’ai attaché un vase à la selle et j’y ai mis les branches de fleurs en boutons. Elles ont fleuri en chemin. Les voici, Marie. Que ton front s’orne de la guirlande de pureté, symbole de l’épouse, mais d’une pureté toujours bien moindre que celle de ton cœur. »

Elisabeth et les maîtresses parent Marie de cette guirlande fleurie. Elles la forment en fixant au cercle précieux qui ceint son front les touffes blanches de myrte, alternant avec de petites roses blanches prises dans un vase posé sur un coffre.

Marie fait le geste de prendre son ample manteau blanc pour le mettre sur son dos, mais son époux la précède et l’aide à le fixer sur les épaules par deux épingles d’argent. Les maîtresses en arrangent les plis avec amour et grâce.

13.5 Tout est prêt. Pendant qu’on attend je ne sais quoi, Joseph prend Marie à part et lui dit :

« Ces temps-ci, j’ai repensé à ton vœu. Je t’ai dit que je le partageais. Mais, plus j’y pense, plus je me rends compte que le naziréat temporaire ne suffit pas, même si on le renouvelle à plusieurs reprises. Je t’ai comprise, Marie. Je ne mérite pas encore la parole de la Lumière, mais un murmure m’arrive déjà. Et cela me permet de comprendre ton secret, du moins dans ses grandes lignes. Je suis un pauvre ignorant, Marie, un simple ouvrier. Je suis illettré et je ne possède pas de trésors. Mais mon trésor, je le dépose à tes pieds, pour toujours : ma chasteté absolue, pour être digne de me tenir à tes côtés, toi la Vierge de Dieu, ma “ sœur épouse, mon jardin clos, ma source scellée ”, comme l’a dit notre aïeul, qui a peut-être écrit le Cantique des cantiques en te voyant, toi... Je serai le gardien de ce jardin parfumé où se trouvent les fruits les plus précieux et dont une source d’eau vive jaillit avec une douce impétuosité : ta douceur, ô mon épouse dont la pureté a conquis mon âme, ô ma toute belle. Tu es plus belle que l’aurore, tu es un soleil resplendissant car c’est ton cœur qui resplendit, ô toi qui es tout amour pour ton Dieu et pour le monde, à qui tu veux donner le Sauveur par le sacrifice de ta vie de femme. Viens, ma bien-aimée. »

Il la prend délicatement par la main et la conduit vers la porte. Les autres les suivent et, à l’extérieur, ses compagnes en fête s’unissent à eux, toutes vêtues de blanc et voilées.

13.6 Ils passent des cours et des portiques, au milieu de la foule qui les observe, et parviennent à un endroit qui n’est plus le Temple, mais qui paraît être une salle consacrée au culte. On y voit en effet des lampes et des rouleaux de parchemin comme dans les synagogues. Les époux s’avancent en face d’un pupitre élevé, une sorte de chaire, et ils attendent. Les autres se mettent en rangs derrière eux. D’autres prêtres et des curieux s’ins-tallent au fond.

Le grand-prêtre entre solennellement. Les curieux chu--chotent :

« C’est lui qui les marie ?

– Oui, parce que l'épouse est de race royale et sacerdotale, une fleur de David et d'Aaron. C'est une vierge du Temple. L'époux est de la tribu de David. »

Le grand-prêtre met la main droite de l'épouse dans celle de l'époux et les bénit solennellement :

« Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous. Qu'il vous unisse et que s'accomplisse en vous sa bénédiction, en vous donnant sa paix et une nombreuse postérité ainsi qu'une longue vie et une mort bienheureuse dans le sein d'Abraham. »

Puis il se retire, aussi solennellement qu'il est entré.

Cette promesse échangée, Marie est l'épouse de Joseph.

Tous sortent et, toujours en bon ordre, ils vont dans une pièce où est rédigé le contrat de mariage. Il y est précisé que Marie, héritière de Joachim, de la descendance de David, et d'Anne, de la descendance d'Aaron, apporte en dot à son époux sa maison et ses biens annexes, son trousseau personnel et tout ce qu'elle a hérité de son père.

Tout est accompli.

13.7 Les époux sortent dans la cour, puis se dirigent vers la sortie, près du quartier des femmes affectées au Temple. Un grand chariot confortable les attend. Une toile sert d'abri, et les lourds coffres de Marie s'y trouvent déjà.

Après bien des adieux, embrassements et larmes, bénédictions, conseils et recommandations, Marie monte avec Elisabeth et s'installe à l'intérieur du chariot. Joseph et Zacharie s'asseyent à l'avant. Ils ont enlevé leurs manteaux de fête et sont tous enveloppés dans un grand manteau foncé.

Le chariot part au trot pesant d'un gros cheval de couleur bai-brun. Les murs du Temple s'éloignent, puis ceux de la cité, et voici la campagne, toute renouvelée, fraîche et fleurie sous le premier soleil du printemps. Les blés ont déjà la hauteur d'une main et leurs jeunes feuilles pareilles à des émeraudes ondoient sous une brise légère qui sent les fleurs de pêcher et de pommier, de trèfle et de menthe sauvage.

Marie pleure doucement sous son voile, et, de temps à autre, elle soulève la toile pour jeter un dernier coup d'œil sur le Temple qui s'éloigne, sur la cité qu'elle quitte...

<b>EMV 13 – Joseph instruit par la Sagesse qu'il serait le gardien du Mystère.</b>
--

13.8 Jésus dit :

« Que dit le livre de la Sagesse pour chanter ses louanges ? “ En elle est, en effet, un esprit intelligent, saint, unique, multiple, subtil. ” Il poursuit par l'énumération de ses dons et ce passage se termine sur ces mots : “ ... qui peut tout, surveille tout, pénètre à travers tous

les esprits, les intelligents, les purs, les plus subtils... La Sagesse... traverse et pénètre tout à cause de sa pureté. Elle est en effet une effusion de la puissance de Dieu... aussi rien de souillé ne s'introduit en elle. Car elle est... une image de sa bonté. Bien qu'étant seule, elle peut tout, demeurant en elle-même elle renouvelle l'univers et, d'âge en âge passant en des âmes saintes, elle en fait des amis de Dieu et des prophètes. ”

13.9 Tu l'as vu, ce n'est pas par culture humaine, mais grâce à une révélation surnaturelle que Joseph sait lire dans le livre scellé de la Vierge toute pure ; son “ regard ” lui permet de percevoir les vérités prophétiques en pénétrant un mystère surnaturel là où les autres n'auraient vu qu'une grande vertu. Imprégné de cette sagesse, qui est effluve de la vertu de Dieu et émanation certaine du Tout-Puissant, il avance d'une âme assurée dans l'océan de ce mystère de grâce qu'est Marie. Il se met en harmonie avec elle par des échanges spirituels dans lesquels, plus que les lèvres, ce sont deux esprits qui se parlent dans le silence sacré des âmes où ils n'entendent que la voix de Dieu ; or seuls la perçoivent ceux qui sont agréables à Dieu, parce qu'ils le servent fidèlement et sont remplis de lui.

La sagesse du Juste s'accroît par son union à celle qui est pleine de grâce et grâce à sa présence. Elle le prépare à pénétrer les secrets de Dieu les plus élevés et à savoir les protéger et les défendre contre les pièges des hommes ou des démons. Ce faisant, elle le renouvelle. Elle transforme le juste en saint et le saint en gardien de l'Épouse et du Fils de Dieu.

Sans soulever le sceau de Dieu, lui, le chaste qui porte désormais sa chasteté à un héroïsme angélique, peut lire la parole de feu inscrite sur le diamant virginal par le doigt de Dieu ; il y lit ce que, par prudence, il tait, mais qui est bien plus grand que ce que Moïse a pu graver sur les tables de pierre. Et, pour qu'aucun œil profane ne viole ce Mystère, il se place, tel un sceau sur le sceau, en archange de feu sur le seuil du paradis, où l'Éternel prend ses délices “ en se promenant à la brise du soir ” en devisant avec celle qui fait son amour, son Bois de lys en fleurs, sa Brise dont les parfums embaument, son frais Zéphyr du matin, sa belle Étoile, celle qui fait les délices de Dieu. La nouvelle Eve est là devant lui, non pas en tant qu'os de ses os ni chair de sa chair, mais comme la compagne de sa vie. C'est de l'Arche vi-vante de Dieu qu'il reçoit la tutelle, et il doit la rendre à Dieu aussi pure qu'il l'a reçue.

“ Épouse de Dieu ”, était-il écrit dans ce livre mystique aux pages immaculées... Lorsque, à l'heure de l'épreuve, le soupçon le tortura, il souffrit comme personne, à la fois en tant qu'homme et en tant que serviteur de Dieu, du sacrilège qu'il suspectait. Mais cette épreuve était encore à venir. En ce moment, en ce temps de grâce, il voit et se met au service de Dieu de la manière la plus authentique qui soit. C'est plus tard que viendra l'orage de l'épreuve, comme pour tous les saints, afin que, ainsi éprouvés, ils deviennent des coadjuteurs de Dieu.

13.10 Que lit-on dans le Lévitique ? “ Parle à Aaron ton frère : qu'il n'entre pas à n'importe quel moment dans le sanctuaire derrière le voile, en face du propitiatoire qui se trouve sur l'arche. Il pourrait mourir, car j'apparais au-dessus du propitiatoire dans une nuée. Voici comment il pénétrera dans le sanctuaire : avec un taureau destiné à un sacrifice pour le péché et un bélier pour un holocauste. Il revêtira une tunique de lin consacrée, il portera à même le corps un caleçon de lin. ”

Au moment où Dieu le veut et autant qu'il le veut, Joseph pénètre réellement dans le sanctuaire de Dieu, de l'autre côté du voile qui cache l'arche sur laquelle plane l'Esprit de Dieu ; il s'offre lui-même et offrira l'Agneau en holocauste pour le péché du monde et l'expiation de ce péché. Il le fait, vêtu de lin et avec sa virilité mortifiée, pour en abolir les instincts qui, un jour, au commencement des temps, ont triomphé, lésant les droits de Dieu sur l'homme, mais vont être écrasés dans le Fils, sa Mère et son père putatif, afin que les hommes reviennent à la grâce et pour rendre à Dieu ses droits sur l'homme. C'est par sa chasteté perpétuelle qu'il accomplit tout cela.

Joseph n'était pas au Golgotha ? Vous semble-t-il qu'il ne soit pas au nombre des corédempteurs ? En vérité, je vous dis qu'il fut le premier d'entre eux. C'est pourquoi il est grand aux yeux de Dieu, grand en raison de son sacrifice, de sa patience, de sa constance et de sa foi. Qui a la foi la plus profonde, sinon celui qui croit sans avoir vu les miracles du Messie ?

13.11 Que soit loué mon père putatif, cet exemple pour vous de ce qui vous manque le plus : la pureté, la fidélité et le parfait amour. Que soit loué celui qui a merveilleusement lu le Livre scellé, instruit par la Sagesse pour savoir comprendre les mystères de la grâce, l'homme élu par Dieu pour protéger le Salut du monde contre les pièges de tous ses ennemis. »

(...)

14.2 Un chariot passe sur la route, celui qui porte Joseph, Marie et ses cousins. Leur voyage s'achève.

Marie regarde, du regard anxieux de celui qui veut connaître – ou plutôt reconnaître – ce qu'il voit sans se le rappeler, et elle sourit lorsqu'un souvenir imprécis revient et s'arrête comme une lumière sur telle ou telle chose, sur un point particulier. Elisabeth, Zacharie et Joseph l'aident à se souvenir en signalant tel ou tel sommet, telle ou telle maison.

On voit des habitations, désormais, parce que Nazareth apparaît, étendue sur sa colline qui ondule. Eclairée à l'ouest par le soleil couchant, elle dévoile ses petites maisons blanches, larges et basses que surmonte une terrasse teintée de rose. Certaines, encore tout illuminées par le soleil, semblent proches de l'incendie tant leur façade rougit sous le soleil qui fait même briller l'eau des canaux et des puits bas, presque sans parapet, d'où montent en grinçant les seaux pour la famille ou les arrosoirs pour le potager.

Enfants et femmes s'écartent au bord de la route, jetant un coup d'œil dans le chariot, et saluent Joseph, qui est bien connu. Mais ils restent ensuite perplexes et intimidés devant les trois autres.

Mais quand on pénètre dans la ville proprement dite, il n'y a plus ni perplexité ni crainte. Une foule de gens de tout âge se trouve à l'entrée de la bourgade, sous un arc rudimentaire de fleurs et de feuillage et, à peine le chariot apparaît-il de derrière le coude de la dernière maison campagnarde qui échappe à l'alignement qu'une roulade de cris aigus s'élève et on agite rameaux et fleurs. Ce sont les femmes, les jeunes filles et les enfants de Nazareth qui saluent l'épouse. Plus réservés, les hommes se tiennent derrière la haie animée et bruyante des femmes, et saluent gravement.

Le chariot a été découvert avant l'arrivée, car le soleil n'est plus gênant et cela permet à Marie de bien voir sa terre natale. Elle est belle comme une fleur. Blanche et blonde comme un ange, elle sourit avec bonté aux enfants qui lui jettent des fleurs et lui envoient des baisers, aux jeunes filles de son âge qui l'appellent par son nom, aux épouses, aux mères, aux vieilles femmes qui la bénissent de leur voix chantante. Elle s'incline devant les hommes, en particulier devant l'un d'eux, peut-être le rabbin ou le personnage principal de la bourgade.

Le chariot avance au pas dans la rue principale, suivi un bon moment par la foule, pour qui son arrivée est un événement.

**14.3 « Voici ta maison, Marie »,** dit Joseph en indiquant de son fouet une petite maison placée exactement au pied d'une colline ; à l'arrière, un beau et grand jardin tout en fleurs se termine par une minuscule oliveraie. Au-delà, l'habituelle haie d'aubépines et de cactus marque la limite de la propriété. Les champs qui appartenaient autrefois à Joachim s'étendent au loin...

« Tu vois, il te reste peu de choses, dit Zacharie. La maladie de ton père a été longue et coûteuse. Les frais pour réparer les dégâts faits par Rome ont été élevés, eux aussi. Tu vois ? La route a emporté les trois dépendances principales et la maison a été réduite. Pour l'agrandir sans lourdes dépenses, on a utilisé une partie de la colline qui fait grotte. Joachim y gardait les provisions et Anne ses métiers à tisser. Tu en feras ce qui te semblera bon.

– Oh, peu importe que ce soit petit ! Cela me suffira toujours. Je travaillerai...

– Non, Marie. » C'est Joseph qui parle. « C'est moi qui travaillerai. Tu ne feras rien d'autre que tisser ainsi les travaux de couture et de la maison. Je suis jeune et fort, et je suis ton époux. Ne m'humilie pas en travaillant.

– Je ferai comme tu veux.

– Oui, cela, je le veux. Pour tout le reste, tes désirs font loi, mais pas sur ce point. »

14.4 Les voilà arrivés. Le chariot s'arrête. Deux femmes et deux hommes, respectivement dans la quarantaine et dans la cinquantaine, se tiennent sur le seuil, entourés de nombreux enfants et adolescents.

« Que Dieu te donne la paix, Marie », dit l'homme le plus âgé.

Une femme s'approche de Marie et l'embrasse.

« C'est mon frère Alphée et sa femme Marie, et voici leurs enfants. Ils sont venus tout exprès pour te faire fête et te dire que leur maison est la tienne, si tu veux, dit Joseph.

– Oui, viens, Marie, s'il t'est pénible de vivre seule. La campagne est belle au printemps, et notre maison est au milieu des champs en fleurs. Tu seras la plus belle d'entre elles, propose Marie, femme d'Alphée.

– Je te remercie, Marie. C'est bien volontiers que je viendrai. Je viendrai de temps en temps, et sans faute pour les noces. Mais j'ai tellement désiré voir ma maison, la reconnaître... Je l'ai quittée toute petite et j'ai oublié ce à quoi elle ressemble... Je la retrouve aujourd'hui... et j'ai l'impression de retrouver ma mère perdue, mon père bien-aimé, de réentendre l'écho de leurs paroles... le parfum de leur dernier soupir. J'ai l'impression de ne plus être orpheline, puisque je suis entourée de ses murs... Comprends-moi, Marie ! »

La voix de Marie trahit son émotion et des larmes perlent à ses yeux.

Marie, femme d'Alphée, répond :

« Comme tu veux, ma chérie. Je veux que tu sentes que je suis pour toi une sœur, une amie, et peut-être un peu ta mère aussi, puisque je suis bien plus âgée que toi. »

L'autre femme s'avance :

« Marie, je te salue. Je suis Sarah, l'amie de ta mère. Je t'ai vue naître. Et voilà Alphée, petit-fils d'Alphée et grand ami de ta maman. Ce que j'ai fait pour ta mère, je le ferai pour toi, si tu veux. Tu vois ? Ma maison est la plus proche de la tienne et tes champs nous appartiennent maintenant. Mais si tu veux venir, tu peux le faire à tout moment. Nous ouvrirons un passage dans la haie et nous serons ensemble, tout en restant chacun chez soi. Et voilà mon mari.

– Je vous remercie tous, et pour tout. De tout le bien que vous avez voulu faire aux miens et que vous souhaitez pour moi. Que le Dieu tout-puissant vous bénisse. »

14.5 Les lourdes caisses sont déchargées et portées dans la maison. On entre ; c'est alors que je reconnais la petite maison de Nazareth telle qu'elle sera plus tard, dans la vie de Jésus.

Joseph prend Marie par la main – c'est un geste habituel chez lui – pour entrer. Sur le pas de la porte, il lui dit :

« Maintenant, sur le seuil de cette maison, j'attends de toi une promesse : que, quoi qu'il puisse t'advenir ou te falloir, tu n'aies pas d'autre ami, pas d'autre aide vers qui te tourner que Joseph et que, pour aucune raison, tu ne doives t'inquiéter seule. Je suis tout à toi, souviens-t'en, et ce sera pour moi une joie de rendre ton chemin heureux et – puisque le bonheur n'est pas toujours en notre pouvoir – de te le rendre du moins paisible et sûr.

– Je te le promets, Joseph. »

On ouvre portes et fenêtres. Pleins de curiosité, les derniers rayons du soleil entrent.

Marie a maintenant ôté son manteau et son voile car, mis à part les fleurs de myrte, elle porte encore sa robe de mariée. Elle sort dans le jardin en fleurs, elle regarde, sourit et, tenant toujours Joseph par la main, elle fait le tour du jardin. Elle semble reprendre possession d'un lieu perdu.

Joseph lui montre ses travaux :

« Tu vois ? Ici, j'ai fait ce fossé pour recueillir l'eau de pluie, car ces vignes ont toujours soif. J'ai coupé les branches les plus vieilles de cet olivier pour lui redonner de la vigueur, et j'ai planté ces pommiers parce que deux étaient morts. Là, j'ai mis des figuiers. Quand ils auront poussé, ils protégeront la maison d'un soleil trop ardent et du regard des curieux. La tonnelle est celle d'autrefois, j'en ai seulement changé les poteaux pourris et je l'ai taillée. Elle donnera beaucoup de raisin, j'espère. Et là, re-garde ! »

Tout fier, il la conduit vers la pente qui s'élève derrière la maison et marque la limite du verger du côté du couchant.

« Là, j'ai creusé une petite grotte et je l'ai étayée ; quand ces petites plantes auront pris racine, elle ressemblera presque à celle que tu avais. Il n'y a pas de source... mais j'espère y amener un filet d'eau. Je travaillerai pendant les longues soirées d'été, quand je viendrai te voir...

14.6 – Comment ? dit Alphée, vous ne faites pas les noces cet été ?

– Non. Marie souhaite filer les étoffes de laine, la seule chose qui manque à son trousseau. Et j'en suis heureux. Marie est si jeune que ce n'est rien pour nous d'attendre un an ou plus. En attendant, elle s'adapte à la maison...

– Ah ! tu as toujours été un peu différent des autres et tu le restes. Je me demande qui n'aurait pas hâte d'avoir pour femme une fleur comme Marie. Mais toi, tu laisses passer des mois !

– Joie longuement attendue n'en est que plus intensément savourée », répond Joseph avec un fin sourire.

Son frère hausse les épaules et demande :

« Et alors ? Quand comptes-tu penser aux noces ?

– Quand Marie aura seize ans, après la fête des Tentés. Les soirées d'hiver paraîtront bien douces aux nouveaux époux ! », et il sourit encore en regardant Marie.

C'est un sourire d'entente secrète et pleine de douceur, d'une consolante chasteté fraternelle. Puis il reprend son tour :

« Voici la pièce creusée dans la colline. Si tu veux, j'en ferai mon atelier quand je viendrai. Elle communique avec la maison, mais n'en fait pas partie. Comme cela, le bruit et le désordre ne te dérangeront pas. Mais si tu veux en faire quelque chose d'autre...

– Non, Joseph, c'est très bien comme ça. »

14.7 Ils rentrent dans la maison et allument les lampes.

« Marie est fatiguée, dit Joseph. Laissons-la tranquille avec ses cousins. »

Après avoir salué, tous s'en vont. Joseph reste encore quelques instants, et discute à mi-voix avec Zacharie.

« Ton cousin te laisse Elisabeth quelque temps. Tu es contente ? Moi oui. Elle va t'aider à... devenir une parfaite maîtresse de maison. Tu pourras avec elle disposer à ton goût tes affaires et décorer la maison, et je viendrai t'aider tous les soirs. Tu pourras avec elle acheter de la laine et tout ce qu'il te faut. Je réglerai les dépenses. Souviens-toi que tu m'as promis de t'adresser à moi pour tout. Adieu, Marie. Dors de ton premier sommeil de maîtresse de maison, et que l'ange de Dieu te le rende paisible. Que le Seigneur soit toujours avec toi !

– Adieu, Joseph. Sois toi aussi sous l'aile de l'ange de Dieu. Merci, Joseph, merci de tout. Autant que je le peux, mon amour répondra au tien. »

Joseph salue les cousins et sort.

C'est ainsi que la vision s'achève.

## EMV 18 – Marie annonce à Joseph la maternité d'Elisabeth

18.1 La petite maison de Nazareth m'apparaît ; Marie s'y trouve. Elle est aussi jeune que lorsque l'ange de Dieu lui est apparu. Sa seule vue m'emplit l'âme du parfum virginal de cette demeure, du parfum angélique qui persiste dans cette pièce où l'ange a déployé ses ailes d'or, du parfum divin qui s'est concentré sur Marie pour la rendre mère et qui, maintenant, émane d'elle.

C'est le soir, car les ombres commencent à envahir la pièce où, plus tôt, une si grande lumière était descendue du ciel.

A genoux à côté de son petit lit, Marie prie, les bras croisés sur la poitrine, le visage tout incliné vers la terre. Elle est encore vêtue comme elle l'était au moment de l'Annonciation. Rien n'a changé : le rameau fleuri dans son vase, les meubles rangés de la même façon. Seuls la quenouille et le fuseau sont appuyés dans un coin, la première portant son plumet de filasse, le second avec le fil brillant qui y est enroulé.

Marie cesse de prier et se lève, le visage illuminé comme sous l'effet d'une flamme. Sa bouche sourit, mais une larme fait briller ses yeux bleus. Elle saisit la lampe à huile qu'elle allume avec une pierre à feu, vérifie que tout est en ordre dans sa petite chambre et remet en place la couverture du lit qui s'était déplacée. Elle ajoute de l'eau dans le vase du rameau fleuri, le met dehors, à la fraîcheur de la nuit, puis rentre, prend la broderie pliée sur le meuble à étagère, la lampe allumée, et sort en fermant la porte.

Elle fait quelques pas dans le jardinet en longeant la maison, puis pénètre dans la petite pièce où j'ai vu l'adieu de Jésus à Marie. Je la reconnais bien, même s'il manque quelque objet qui s'y trouvait alors. Marie disparaît, emportant la lampe, dans une autre petite pièce voisine, et je reste là avec pour seule compagnie son travail posé sur le coin de la table. J'entends le pas léger de Marie aller et venir, je l'entends remuer de l'eau comme pour laver quelque chose, puis rompre du menu bois – c'est à son bruit que je reconnais que c'est du bois. Je l'entends allumer le feu.

Elle revient ensuite, sort dans le jardin et en rapporte des pommes et des légumes. Elle pose les pommes sur la table, sur un plateau en métal gravé ; à ce qu'il me semble, c'est du cuivre buriné. Elle retourne dans la cuisine (cette pièce était donc bien la cuisine). Maintenant, la flamme du foyer se projette joyeusement par la porte ouverte et fait danser des ombres sur les murs.

Après quelque temps, Marie revient avec un petit pain bis et une tasse de lait chaud. Elle s'assied et trempe des tranches de pain dans le lait. Elle mange tranquillement, lentement. Puis, laissant sa tasse encore à moitié pleine, elle repart dans la cuisine et en rapporte les légumes, sur lesquels elle verse de l'huile, et les mange avec le pain. Elle se désaltère avec du lait, puis prend une pomme et la mange. C'est un repas de fillette.

Tout en mangeant, Marie réfléchit, et sourit à quelque pensée intime. Elle se lève, et tourne les yeux vers les murs à qui elle semble communiquer un secret. De temps à autre, elle devient sérieuse, si ce n'est même triste, puis son sourire renaît.

18.2 On entend frapper à la porte. Marie se lève et ouvre. Joseph entre, et ils se saluent. Puis Joseph s'assied sur un escabeau en face de Marie, de l'autre côté de la table.

Joseph est un bel homme dans la force de l'âge. Il doit avoir trente-cinq ans tout au plus. Ses cheveux châtain foncé et sa barbe de la même couleur encadrent un visage régulier avec deux yeux doux, bruns mais presque noirs. Le front est large et lisse, le nez fin, légèrement arqué, des joues plutôt rondes, mates sans être olivâtres, les pommettes rosées. S'il n'est pas très grand, il est robuste et bien bâti.

Avant de s'asseoir, il a enlevé son manteau : c'est le premier de ce genre que je vois, car il est de forme ronde, fermé au cou par un crochet ou quelque chose comme ça, avec un capuchon. Il est marron clair et d'une étoffe imperméable de laine grège. On dirait un manteau de montagnard, conçu pour résister aux intempéries.

18.3 Toujours avant de s'asseoir, il offre à Marie deux œufs et une grappe de raisin, un peu avancé mais bien conservé. Il dit en souriant :

« On me l'a apporté de Cana. Quant aux œufs, c'est le centurion qui me les a donnés en remerciement d'une réparation que j'ai faite à son char. Une roue s'était cassée et leur ouvrier est malade. Ils sont frais. Il les a pris dans son poulailler. Bois-les, ils te feront du bien.

– Demain Joseph, maintenant, j'ai déjà mangé.

– Mais tu peux prendre le raisin. Il est bon, aussi sucré que du miel. Je te l'ai apporté avec précaution pour ne pas l'abîmer. Mange-le, il y en a encore. Je t'en apporterai demain dans un petit panier. Ce soir, je n'ai pas pu le faire parce que j'arrive directement de la maison du centurion.

– Alors tu n'as pas encore dîné.

– Non, mais cela n'a guère d'importance. »

Marie se lève aussitôt et part dans la cuisine, d'où elle revient avec encore du lait, des olives et du fromage.

« Je n'ai rien d'autre, dit-elle. Prends un œuf. »

Joseph refuse. Les œufs sont pour Marie. Il mange avec appétit son pain et le fromage, il boit le lait encore tiède, puis accepte une pomme. Le repas est terminé.

Marie prend sa broderie après avoir débarrassé la vaisselle de la table. Joseph l'aide et reste dans la cuisine même quand elle en revient. Je l'entends bouger et tout remettre en place. Il ranime le feu, car la soirée est fraîche. A son retour, Marie le remercie.

18.4 Ils parlent tous deux. Joseph raconte sa journée, il parle de ses neveux, s'intéresse au travail de Marie et à ses fleurs. Il lui promet de lui apporter des fleurs magnifiques que le centurion lui a promises.

« Ce sont des fleurs que nous n'avons pas chez nous. Il les a apportées de Rome. Il m'en a promis des plants. Maintenant que la lune est propice, je vais te les planter. Elles ont de jolies couleurs et sentent bien bon. Je les ai vues l'été dernier, parce qu'elles fleurissent en été. Elles te parfumeront toute la maison. En-suite, je les taillerai puisque la lune est favorable. C'est le bon moment. »

Marie sourit et le remercie. Un silence. Joseph contemple la tête blonde de Marie penchée sur sa broderie ; c'est un regard d'amour angélique. Sûrement, si un ange pouvait aimer une femme d'un amour d'époux, c'est ainsi qu'il la regarderait.

18.5 Comme si elle prenait une décision, Marie pose sa broderie sur ses genoux et dit :

« Joseph, j'ai moi aussi quelque chose à te partager. Je n'ai jamais rien à dire, car tu sais comme je vis de manière retirée. Mais aujourd'hui, j'ai une nouvelle. J'ai appris que notre parente Elisabeth, la femme de Zacharie, attend un enfant... »

Joseph écarquille les yeux :

« A son âge ?

– A son âge, répond Marie en souriant. Le Seigneur peut tout, et il a voulu donner cette joie à notre parente.

– Comment le sais-tu ? Cette nouvelle est-elle sûre ?

– Il est venu un messager, quelqu'un qui ne saurait mentir. Je voudrais aller trouver Elisabeth pour l'aider et lui dire combien je partage sa joie. Si tu le permets...

– Marie, tu es ma femme et moi ton serviteur. Tout ce que tu fais est bien. Quand voudrais-tu partir ?

– Le plus tôt possible. Mais je resterai là-bas quelques mois.

– Je compterai les jours en t'attendant. Pars tranquille, je m'occuperai de la maison et du jardin. Tu trouveras tes fleurs aussi belles que si tu les avais soignées toi-même. Seulement... attends. Il me faut aller avant la Pâque à Jérusalem y acheter quelques objets utiles à mon travail. Si tu attends quelques jours, je t'accompagnerai jusque là, mais pas plus loin, car il me faut revenir rapidement. Mais nous pouvons faire route ensemble jusque là. Je serai plus tranquille si je ne te sais pas seule en chemin. Quant au retour, tu me le feras savoir et je viendrai à ta rencontre.

– Tu es si bon, Joseph ! Que le Seigneur te récompense par ses bénédictions et te préserve de toute douleur. Je le prie toujours à cette intention. »

18.6 Les deux chastes époux se sourient comme des anges. Le silence revient quelque temps, puis Joseph se lève. Il remet son manteau, en relève le capuchon sur sa tête, salue Marie qui se lève elle aussi, et sort.

Marie le regarde sortir. Elle soupire comme si elle avait de la peine. Puis elle lève les yeux vers le ciel. Elle prie certainement. Elle ferme soigneusement la porte, plie la broderie. Puis elle va dans la cuisine, éteint le feu ou le couvre, vérifie que tout est bien rangé. Elle prend la lampe, sort et referme la porte. De sa main, elle protège la petite flamme qui tremble sous le vent froid de la nuit. Elle entre dans sa chambre et prie encore.

C'est ainsi que la vision s'achève.

## **EMV 18 – L'Esprit Saint dit à Marie de se taire sur son état et de lui laisser le soin d'annoncer sa maternité à Joseph**

18.7 Marie dit :

« Ma chère fille, à la fin de l'extase qui m'avait comblée d'une joie inexprimable, j'ai retrouvé mes sens de la terre ; la première pensée, perçante comme une épine de rose, qui a traversé mon cœur entouré des roses de l'Amour divin devenu mon époux depuis quelques instants, fut la pensée de Joseph.

Je l'aimais désormais, mon saint et prévenant gardien. Depuis le moment où la volonté de Dieu, par l'intermédiaire de la parole de son prêtre, avait voulu que je devienne l'épouse de Joseph, j'avais pu connaître et apprécier la sainteté de ce juste. A ses côtés, j'avais senti disparaître mon désarroi d'orpheline et je n'avais plus regretté l'asile du Temple que j'avais perdu. Il avait pour moi la douceur de mon père disparu. Je me sentais autant en sécurité près de lui qu'auprès du prêtre. Toute hésitation avait disparu, et pas cela seulement : elle s'était tellement éloignée de mon cœur de vierge que je l'avais même oubliée. J'avais compris qu'aucune hésitation, aucune crainte ne se justifiait à l'égard de Joseph. La virginité que j'avais confiée à Joseph était plus en sécurité qu'un enfant dans les bras de sa mère.

18.8 Mais comment lui apprendre que j'allais être mère ? Je cherchais les mots pour le lui annoncer... difficile recherche ! Je ne voulais pas me flatter du don de Dieu, et je ne pouvais en aucune façon justifier ma maternité sans préciser : " Le Seigneur m'a aimée entre toutes les femmes et de moi, sa servante, il a fait son épouse. " Par ailleurs, je me refusais à le tromper en lui dissimulant mon état.

Mais, pendant que je priais, l'Esprit Saint dont j'étais remplie m'avait conseillé : " Tais-toi. Laisse-moi le soin de te justifier auprès de ton époux. " Quand ? Comment ? Je ne l'avais pas demandé. Je m'étais toujours fiée à Dieu comme une fleur se fie à l'eau qui l'abreuve. Jamais l'Eternel ne m'avait laissée sans son aide. Sa main m'avait soutenue, protégée, guidée jusqu'alors. Il allait encore le faire.

18.9 Ma fille, comme elle est belle et réconfortante, la foi en notre bon Dieu éternel ! Il nous prend dans ses bras comme en un berceau, nous porte comme une barque au port lumineux du Bien, nous réchauffe le cœur, nous console, nous nourrit, nous procure repos, joie et lumière, et il nous guide. La confiance en Dieu, c'est tout, et Dieu donne tout à ceux qui mettent en lui leur confiance. Il se donne lui-même.

Ce soir-là, j'ai porté ma confiance de créature à la perfection. Je pouvais désormais le faire, puisque Dieu était en moi. J'avais d'abord eu la confiance de la pauvre créature que j'étais : toujours moins que rien, même si j'étais celle qui est aimée au point d'être l'Immaculée. Mais j'avais maintenant une confiance di-vine, car Dieu était à moi : mon Epoux, mon Fils ! Quelle joie ! Etre unie à Dieu ! Non pas pour ma gloire, mais pour l'aimer dans une union totale, et pouvoir lui dire : " Toi, toi seul qui es en moi, agis avec ta divine perfection en tout ce que je fais. "

S'il ne m'avait pas dit : " Tais-toi ", j'aurais peut-être osé, face contre terre, annoncer à Joseph : " L'Esprit est entré en moi et je porte en moi le Germe de Dieu. " Et il m'aurait cru,

parce qu'il m'estime et parce que, comme tous ceux qui ne mentent jamais, il ne pouvait croire que les autres mentent. Oui, pour lui épargner la douleur à venir, j'aurais surmonté ma répugnance à m'attribuer une telle louange. Mais j'ai obéi au commandement de Dieu.

A partir de ce moment et des mois durant, j'ai senti la pre-mière blessure me faire saigner le cœur. C'était ma première douleur de corédemptrice. Je l'ai supportée et offerte en réparation, et aussi pour vous donner une règle de vie dans des moments analogues de souffrance lorsque vous devez garder le silence sur un événement qui vous montre sous un jour défavorable à ceux qui vous aiment.

18.10 Remettez à Dieu la garde de votre bonne réputation et des affections qui vous tiennent à cœur. Méritez par une vie sainte la protection de Dieu, et avancez tranquillement. Même si le monde entier était contre vous, lui vous défendrait auprès de ceux qui vous aiment et fera jaillir la vérité.

Maintenant, ma fille, repose-toi. Et sois toujours davantage ma fille. »

## EMV 19 – Marie et Joseph se rendent ensemble à Jérusalem

19.1 J'assiste au départ de Marie, qui se rend chez Elisabeth.

Joseph est venu prendre Marie avec deux ânes gris : un pour lui, l'autre pour Marie. Les deux animaux ont la selle habituelle, mais à l'une s'ajoute un curieux dispositif dont je comprends ensuite qu'il est destiné à porter la charge : c'est une espèce de porte-bagages sur lequel Joseph dispose un petit coffre de bois – une petite malle, dirions-nous aujourd'hui – qu'il a apporté à Marie pour qu'elle y mette ses vêtements à l'abri de la pluie.

J'entends Marie remercier vivement Joseph pour son cadeau prévoyant, dans lequel elle dispose ce qu'elle enlève d'un paquet qu'elle avait déjà préparé.

19.2 Ils ferment la porte de la maison et se mettent en route. C'est le point du jour, car je vois l'aurore rosir à peine à l'orient. Nazareth dort encore. Les deux voyageurs matinaux ren-contrent seulement un gardien de troupeaux qui pousse devant lui ses brebis bêlantes qui trottinent l'une contre l'autre, encadrées les unes dans les autres comme autant de coins. Plus que les autres, les agneaux bêlent d'une voix aiguë et fine ; même en marchant, ils voudraient chercher la mamelle de leur mère. Mais les mères se hâtent vers le pâturage et les invitent à trotter eux aussi, en dépit de leurs bêlements plus pitoyables.

Marie regarde et sourit ; comme elle s'est arrêtée pour laisser passer le troupeau, elle se penche sur sa selle et caresse les douces bêtes, qui passent en frôlant son âne. Quand le berger, un agneau tout juste né dans les bras, arrive et s'arrête pour les saluer, la jeune femme rit en caressant le museau rose du petit agneau qui bêle désespérément. Elle dit :

« Il cherche sa mère. Voilà ta maman, elle ne t'abandonne pas, non, mon petit. »

Et de fait, la brebis se frotte contre le berger et se dresse pour lécher son nouveau-né sur le museau.

Le troupeau passe, faisant un bruit de pluie sur les frondaisons, et laisse derrière lui la poussière soulevée par tous les petits sabots qui se pressent ainsi qu'une vraie broderie de pas sur la terre du chemin.

Joseph et Marie se remettent en route. Joseph porte son grand manteau, Marie est emmitouflée dans une sorte de châle à rayures, car la matinée est très fraîche.

Ils sont maintenant en pleine campagne et cheminent côte à côte. Ils parlent peu. Joseph pense à ses affaires ; Marie suit avec recueillement le cours de ses pensées, elle leur sourit et sourit à ce qu'elle voit lorsque, sortant un peu de sa concentration, elle regarde autour d'elle. De temps à autre, elle tourne les yeux vers Joseph, et un voile de tristesse lui assombrit le visage. Puis le sourire lui revient à la vue de son époux si attentif, qui parle peu et n'ouvre la bouche que pour lui demander si elle est à l'aise et n'a besoin de rien.

19.3 Les routes sont maintenant fréquentées par d'autres personnes, en particulier aux abords ou à l'intérieur des villages. Mais ils n'accordent tous deux aucune attention à ceux qu'ils rencontrent. Ils avancent sur leurs ânes qui trottent avec un grand bruit de grelots, et

ne s'arrêtent qu'une fois, à l'ombre d'un bosquet, pour manger un peu de pain avec des olives, et boire à une source qui descend d'une petite grotte. Ils doivent s'arrêter une seconde fois pour se mettre à l'abri d'une violente averse qui s'abat à l'improviste d'un gros nuage noir.

Ils se sont mis à l'abri de la colline, sous la saillie d'un rocher qui les protège du plus gros de la pluie. Mais Joseph veut absolument que Marie enfle son gros manteau de laine imperméable, sur lequel l'eau glisse sans mouiller, et Marie doit céder à l'insistance prévenante de son époux. Pour la rassurer sur son sort, il se pose sur la tête une petite couverture en laine grise qui était sur la selle, la couverture de l'âne probablement. Le capuchon qui encadre le visage de Marie et son manteau marron fermé au cou qui la couvre entièrement lui donnent l'air d'un religieux.

L'averse se calme, mais fait place à une pluie fine bien ennuyeuse. Ils repartent donc sur un chemin devenu très boueux. Mais c'est le printemps et après quelque temps le soleil revient, rendant le chemin plus agréable. Les deux ânes trottinent plus allègrement sur la route.

Je ne vois rien de plus car la vision s'arrête là.

20.1 Nous sommes à Jérusalem. Je la reconnais bien, maintenant, avec ses rues et ses portes.

Les deux époux commencent par se diriger vers le Temple. Je reconnais l'écurie où Joseph avait laissé sa monture le jour de la présentation au Temple. Cette fois encore, il laisse là ses ânes après les avoir fait paître, puis il va adorer le Seigneur avec Marie.

Quand ils en sortent, Marie et Joseph se rendent chez des connaissances, à ce qu'il me semble. Là, ils se restaurent et Marie prend quelque repos jusqu'à ce que Joseph revienne avec un petit vieillard.

« Cet homme suit la même route que toi. Il te restera bien peu de chemin à faire toute seule pour parvenir chez ta parente. Aie confiance en lui, je le connais. »

20.2 Ils remontent sur les ânes, et Joseph accompagne Marie jusqu'à la Porte (une autre que celle par laquelle ils sont entrés). Là, ils se saluent, puis Marie part seule avec le vieil homme, qui parle autant que Joseph était silencieux et s'intéresse à mille choses. Marie répond patiemment.

Elle a maintenant, devant la selle, le coffret que portait jusque là l'âne de Joseph, et n'a plus le manteau. Elle ne porte même plus son châle, qui est plié dans le coffre. Elle est bien belle dans sa robe bleu foncé, avec son voile blanc qui la protège du soleil. Comme elle est gracieuse !

Le vieil homme doit être un peu sourd, car Marie doit parler très fort pour se faire entendre, elle qui parle toujours à mi-voix. Mais il s'est fatigué, il a épuisé tout son répertoire de questions et de nouvelles et somnole sur sa selle en se laissant guider par son âne qui connaît bien le chemin.

Marie profite de cette trêve pour se recueillir dans ses pensées et prier. Ce doit être une prière qu'elle chante à voix basse, les yeux tournés vers le ciel bleu, les bras sur la poitrine. Sous l'effet de quelque émotion intérieure, son visage s'illumine, on y lit le bonheur.

Je ne vois rien de plus.

20.6 Marie dit :

« Je ne vais pas te parler longtemps parce que tu es bien épuisée, ma pauvre fille.

Je me contente d'attirer ton attention et celle des lecteurs sur notre habitude constante, à Joseph et à moi, de laisser toujours la première place à la prière. Fatigue, hâte, tracas ou travail n'empêchaient pas la prière, mais la favorisaient au contraire. C'était la reine de nos occupations, notre repos, notre lumière, notre espérance. Si, aux heures de tristesse, elle était notre réconfort, aux heures heureuses elle devenait un chant. Mais c'était toujours l'amie constante de notre âme ; elle nous détachait de la terre, de l'exil pour nous tourner vers le Ciel, notre patrie.

Je n'étais pas la seule, moi qui portais désormais mon Dieu et qui n'avais qu'à regarder mon sein pour adorer le Saint des saints, mais Joseph aussi se sentait uni à Dieu quand il priait, car notre prière était une sublime élévation de tout notre être qui se fondait en Dieu en l'adorant et en recevait ensuite l'étreinte.

Or, voyez, moi qui portais l'Eternel, je ne me sentais pas exemptée de la fréquentation respectueuse du Temple. La sainteté la plus élevée ne dispense pas de se sentir moins que rien devant Dieu et d'humilier ce néant, puisque, lui, il nous le permet, en une continuelle louange à sa gloire.

20.7 Vous êtes faibles, pauvres, pleins de défauts ? Invoquez la sainteté du Seigneur : " Saint, Saint, Saint ! " Appelez-le sur votre misère, ce Saint béni. Il viendra vous communiquer sa sainteté. Etes-vous saints et riches de mérites à ses yeux ? Invoquez également la sainteté du Seigneur. Comme elle est infinie, elle ne cessera de faire croître la vôtre. Les anges, ces êtres supérieurs aux faiblesses de l'humanité, chantent sans fin leur " Sanctus ", et leur beauté surnaturelle augmente à chaque invocation de la sainteté de notre Dieu. Imiter donc les anges.

Ne vous dépouillez jamais de la protection de la prière, contre laquelle s'émoussent les armes de Satan, les malices du monde, les appétits de la chair et l'orgueil de l'esprit. N'abandonnez jamais cette arme par laquelle les cieux s'ouvrent, faisant pleuvoir grâces et bénédictions.

La terre a besoin d'un bain de prières pour se purifier des fautes qui attirent les châtiments de Dieu. Et comme seul un petit nombre prie, les âmes doivent prier beaucoup pour suppléer à la carence des autres, multiplier leurs prières vivantes pour qu'elles fassent le poids nécessaire à l'obtention de la grâce. Les prières sont vivantes lorsqu'elles jaillissent de l'amour véritable et du sacrifice.

20.8 Quant à toi, ma fille, souffre, car ta souffrance unie à la mienne et à celle de mon Jésus est une offrande parfaite, agréable à Dieu et méritoire. Ton amour compatissant m'est si cher ! Mais veux-tu me donner un baiser ? Embrasse les plaies de mon Fils. Mets-y le baume de ton amour. J'ai ressenti en mon cœur la souffrance des fouets et des épines comme la torture des clous et de la croix. Mais je sens tout autant chaque caresse faite à

mon Enfant : ce sont autant de baisers qui me sont donnés. Ensuite, viens. Je suis la Reine du ciel, mais je suis toujours la Maman... »

Me voilà tout heureuse !

**EMV 22 – A Hébron. Marie et Elisabeth discutent ensemble. « Mon fils ! Joseph aussi l'aimera »**

[Marie et Elisabeth discutent ensemble et Marie dit :]

« Comme je vais l'aimer, mon enfant ! Mon fils ! 22.8 Joseph aussi l'aimera !

– Mais il va falloir que tu l'apprennes à Joseph ! »

Marie s'assombrit et soupire.

« Il faudra bien qu'il le sache... J'aurais voulu que le Ciel le lui annonce, parce que c'est bien difficile à expliquer.

– Veux-tu que je me charge de le lui dire ? Nous le ferons venir pour la circoncision de Jean...

– Non. J'ai remis à Dieu le soin de l'instruire de son heureux sort de père nourricier du Fils de Dieu, et il le fera. L'Esprit m'a dit, ce soir-là : " Tais-toi. Confie-moi la tâche de te justifier. " Il le fera. Dieu ne ment jamais. C'est une grande épreuve. Mais avec l'aide de l'Eternel, elle sera surmontée. En dehors de toi, à qui l'Esprit l'a révélé, personne ne doit savoir ce que la bienveillance du Seigneur a fait pour sa servante.

– Moi aussi, j'ai toujours gardé le silence, même à l'égard de Zacharie qui en aurait éprouvé une joie immense. Il te croit mère selon la nature.

– Je le sais, et je l'ai voulu par prudence. Les secrets de Dieu sont saints. L'ange du Seigneur n'avait pas révélé à Zacharie ma maternité divine. Il l'aurait pu si Dieu l'avait voulu, car Dieu connaissait l'imminence du temps de l'Incarnation de son Verbe en moi. Mais Dieu a tenu cette lumière joyeuse cachée à Zacharie, qui ne croyait pas à la possibilité de votre fécondité tardive. Je me suis conformée à la volonté de Dieu. Et, tu le vois, tu as appris ce secret vivant en moi. Lui, il n'a rien remarqué. Tant que le voile de son incrédulité à l'égard de la puissance de Dieu ne tombera pas, il sera écarté des lumières surnaturelles. »

Elisabeth soupire et se tait.

22.10 Marie dit :

« Le premier acte de l'amour du prochain s'exerce envers le prochain. Que cela ne te semble pas n'être qu'un simple jeu de mots. La charité a un double objet : Dieu et le prochain. Dans la charité à l'égard du prochain est comprise celle qui s'exerce envers nous-mêmes. Mais si nous nous aimons plus que les autres, nous ne sommes plus charitables, nous sommes égoïstes. Même dans les choses permises, il faut être assez saint pour faire passer les besoins d'autrui avant les nôtres. Soyez-en sûrs, mes enfants : Dieu supplée aux besoins des personnes généreuses par tous les moyens de sa puissance et de sa bonté.

22.11 C'est cette certitude qui m'a poussée à venir à Hébron pour aider ma parente dans l'état où elle se trouvait. Comme j'avais été attentive à lui apporter une aide humaine, Dieu, se donnant au-delà de toute mesure à son habitude, y unit le don d'un secours surnaturel auquel j'étais loin de penser. Je vais apporter de l'aide matérielle, et Dieu sanctifie ma droiture d'intention en opérant la sanctification du fruit du sein d'Elisabeth ; par elle, qui présanctifie Jean-Baptiste, il soulage la souffrance physique d'une fille d'Eve déjà âgée, qui a conçu à un âge inhabituel.

Elisabeth, cette femme à la foi intrépide et qui s'abandonne avec confiance à la volonté de Dieu, méritait de comprendre le mystère renfermé en moi. L'Esprit lui parle par le tressaillement de l'enfant en elle. Jean-Baptiste a prononcé son premier discours d'annonciateur du Verbe à travers les tissus de veines et de chair qui le séparent de sa sainte mère et en même temps l'unissent à elle.

Et moi, je ne refuse pas de dire ma qualité de Mère du Seigneur à celle qui en est digne et à qui la Lumière se révèle. Le lui refuser reviendrait à refuser à Dieu la louange qui lui est due, la louange que je portais en moi. Puisque je ne pouvais la partager avec personne, je la disais aux plantes, aux fleurs, aux étoiles, au soleil, aux oiseaux qui chantent et aux brebis patientes, au murmure des eaux et à la lumière d'or qui me donnait un baiser en descendant du ciel. Mais prier à deux est plus doux que de faire notre prière toutes seules. J'aurais voulu que le monde entier connaisse mon sort, non pas pour moi, mais pour s'unir à moi dans une même louange de mon Seigneur.

La prudence m'a empêchée de révéler la vérité à Zacharie. Ç'aurait été outrepasser l'œuvre de Dieu. Or, si j'étais son Epouse et sa Mère, j'étais toujours sa servante et, puisqu'il m'avait aimée sans mesure, je ne pouvais me permettre de me substituer à lui et de prendre une décision qui m'aurait placée au-dessus de lui.

Dans sa sainteté, Elisabeth comprend et se tait, car les saints sont toujours humbles et soumis.

22.12 Un don de Dieu doit toujours nous rendre meilleurs. Plus nous recevons de lui, plus nous devons donner, car plus nous recevons, plus c'est le signe qu'il est en nous et avec nous. Et plus il est en nous et avec nous, et plus nous devons nous efforcer de nous rapprocher de sa perfection.

Voilà pourquoi je fais passer mon ouvrage au second rang, et je travaille pour Elisabeth. Je ne cède pas à la peur de ne pas avoir assez de temps. Dieu est le maître du temps. Il vient en aide à ceux qui espèrent en lui, même dans les choses de tous les jours. L'égoïsme n'avance à rien, il retarde. La charité ne retarde rien, elle fait avancer les choses. Gardez-le toujours à l'esprit.

22.13 Quelle paix dans la maison d'Elisabeth ! Si je n'avais eu le souci de Joseph et celui, surtout, de mon enfant qui devait être le Rédempteur du monde, j'aurais été heureuse. Mais déjà la croix projetait son ombre sur ma vie et j'entendais les voix des prophètes comme un glas...

Je m'appelais Marie. L'amertume a toujours été mêlée aux douceurs que Dieu déversait dans mon cœur. Mais quand Dieu nous appelle, Maria, à la condition de victime pour son honneur, il est doux d'être moulues comme du grain sous la meule : c'est ainsi que nous faisons de notre douleur le pain qui fortifie les faibles et les rend capables de gagner le Ciel !

Mais cela suffit. Tu es fatiguée et heureuse. Repose-toi avec ma bénédiction. »

## EMV 25 – Joseph vient chercher Marie à Jérusalem. Il se rend probablement compte de la grossesse de Marie

25.1 Dans la nuit du mercredi au jeudi de la semaine sainte, je reçois la vision suivante :

D'un chariot confortable, auquel la monture de Marie est aussi attelée, je vois descendre Zacharie, Elisabeth, Marie qui tient dans ses bras le petit Jean, ainsi que Samuel avec un agneau et une colombe en cage. Ils descendent, pour y laisser leurs montures, devant l'écurie habituelle où doivent s'arrêter tous les pèlerins qui se rendent au Temple.

Marie appelle le petit homme qui en est propriétaire et lui demande si aucun Nazaréen n'est arrivé la veille ou aux premières heures de la matinée.

« Personne, femme », répond le petit vieux.

Marie s'en étonne, mais n'ajoute rien.

Elle confie son âne à Samuel pour qu'il s'en occupe, puis rejoint les deux parents âgés et explique le retard de Joseph :

« Quelque chose l'aura retenu. Mais il arrivera certainement aujourd'hui. »

Elle reprend l'enfant, qu'elle avait confié à Elisabeth, et ils s'approchent du Temple.

25.2 Les gardes rendent les honneurs à Zacharie, et les autres prêtres le saluent et le complimentent. Il est très beau aujourd'hui, dans ses vêtements sacerdotaux, tout à sa joie d'heureux père. On dirait un patriarche. J'imagine qu'Abraham devait lui ressembler quand il se réjouissait d'offrir Isaac au Seigneur.

Je vois la cérémonie de la présentation du nouvel israélite et la purification de sa mère, plus solennelle encore que celle de Marie, car les prêtres font une grande fête pour le fils d'un des leurs. Ils accourent en foule et s'affairent autour du petit groupe des femmes et du nouveau-né.

Des gens se sont aussi approchés, poussés par la curiosité, et j'entends quelques commentaires. Etant donné que Marie porte l'enfant dans ses bras au moment où ils se dirigent vers l'endroit fixé, les gens croient que c'est elle, la mère.

Mais une femme remarque :

« Ce n'est pas possible. Vous ne voyez pas qu'elle est enceinte ? L'enfant n'a guère plus que quelques jours et elle est déjà grosse.

– Pourtant, rétorque un autre, il n'y a qu'elle qui puisse être la mère. L'autre est trop âgée. Ce doit être une parente. Mais on ne peut être mère à l'âge qu'elle a.

– Suivons-les, nous verrons bien qui a raison. »

Leur stupeur s'accroît quand ils voient que celle qui accomplit le rite de la purification, c'est Elisabeth, qui offre son agneau bêlant pour l'holocauste et sa colombe pour le péché.

« C'est elle la mère, tu as vu ?

– Non !

– Si. »

Les gens chuchotent, encore incrédules. Ils font tant de bruit qu'un " chut " impérieux fuse du groupe des prêtres qui assistent au rite. Ils se taisent un instant, mais les chuchotements reprennent avec encore plus de force lorsque Elisabeth, rayonnante d'une sainte fierté, prend l'enfant et pénètre dans le Temple pour le présenter au Seigneur.

« C'est bien elle.

– C'est toujours la mère qui fait l'offrande.

– Quel est donc ce miracle ?

– Que deviendra cet enfant accordé à un âge si avancé à cette femme ?

– Quel signe est-ce donc là ?

– Vous ne savez pas, dit un homme qui arrive, à bout de souffle. C'est le fils du prêtre Zacharie, de la descendance d'Aaron, celui qui était devenu muet alors qu'il offrait l'encens dans le Sanctuaire.

– Quel mystère, quel mystère : voilà qu'il parle de nouveau ! La naissance de son fils lui a délié la langue.

– Quel esprit lui aura donc parlé et rendu morte sa langue pour l'habituer à garder le silence sur les secrets de Dieu ?

– Mystère ! Quelle vérité Zacharie connaît-il ?

– Son fils serait-il le Messie qu'attend Israël ?

– Il est bien né en Judée, mais pas à Bethléem et pas d'une vierge. Il ne peut pas s'agir du Messie.

– Qui donc, alors ? »

Mais la réponse reste dans le secret de Dieu, et les gens restent sur leur curiosité.

Le rite est accompli. Les prêtres font maintenant fête à la mère et au bébé. La seule à laquelle on accorde peu d'attention, ou même qu'on évite avec dédain quand on s'aperçoit de son état, c'est Marie.

25.3 Une fois les félicitations terminées, la plupart reprennent la route ; Marie veut retourner à l'écurie pour voir si Joseph est arrivé. Mais non. Elle est déçue et pensive.

Elisabeth se fait du souci pour elle.

« Nous pouvons rester jusqu'à la sixième heure, mais ensuite nous devons partir pour arriver à la maison avant la première veille. Jean est encore trop petit pour rester la nuit tombée. »

Calme mais triste, Marie lui répond :

« Je resterai dans une cour du Temple. J'irai voir mes maîtresses... Je ne sais. Je trouverai bien quelque chose à faire. »

Zacharie intervient et présente un projet aussitôt accepté comme une bonne solution :

« Allons chez les parents de Zébédée. C'est sûrement là que Joseph ira te chercher et, s'il ne devait pas venir, il te serait aisé de trouver quelqu'un pour t'accompagner en Galilée car il y a, dans cette maison, un continuel va-et-vient de pêcheurs de Génésareth. »

Ils prennent l'âne et se rendent chez ces parents de Zébédée, qui ne sont autres que ceux qui ont accordé l'hospitalité à Joseph et à Marie quatre mois plus tôt.

Les heures passent vite et Joseph n'arrive toujours pas. Marie domine son inquiétude en berçant le bébé, mais on voit qu'elle est songeuse. En dépit de la chaleur intense qui les fait tous transpirer, elle n'a jamais retiré son manteau, comme pour cacher son état.

25.4 Enfin, un grand coup à la porte annonce Joseph. Marie, rassérénée, respandit.

Joseph la salue, parce qu'elle est la première à se présenter et à s'incliner respectueusement.

« Que la bénédiction de Dieu soit sur toi, Marie !

– Sur toi aussi, Joseph. Dieu soit loué, tu es venu. Zacharie et Elisabeth allaient partir, pour arriver chez eux avant la tombée de la nuit.

– Ton messenger est arrivé à Nazareth pendant que j'étais à Cana pour des travaux. J'en ai été informé avant-hier soir, et je suis parti sur-le-champ. Mais bien que je ne me sois pas arrêté en chemin, j'ai pris du retard parce que l'âne avait perdu un fer. Pardonne-moi !

– C'est à toi de me pardonner d'être restée si longtemps absente de Nazareth ! Mais regarde : ils étaient si heureux de m'avoir chez eux que j'ai voulu leur faire plaisir jusqu'à maintenant.

– Tu as bien fait, femme. Où se trouve l'enfant ? »

Ils pénètrent dans la pièce où se tient Elisabeth, qui allaite Jean avant de prendre la route. Joseph complimente les parents pour la robustesse de l'enfant qui crie et se débat comme un écorché vif lorsqu'on l'enlève du sein pour le montrer à Joseph. Tous rient devant ses protestations. Les parents de Zébédée, accourus pour apporter des fruits frais, du lait et du pain pour tout le monde, ainsi qu'un grand plat de poisson, rient eux aussi et se mêlent à la conversation des autres.

25.5 Marie parle très peu. Elle reste tranquille, silencieuse, assise dans son coin, les mains sur la poitrine sous son manteau. Même lorsqu'elle boit une tasse de lait et mange une grappe de raisin doré accompagné d'un peu de pain, elle parle peu et ne bouge guère. Elle regarde Joseph avec un mélange de peine et d'inquiétude.

Il la regarde lui aussi. Après quelque temps il se penche sur son épaule et dit :

« Tu es fatiguée ? Tu souffres ? Tu es pâle et triste.

– Cela me fait de la peine de me séparer du petit Jean. Je l'aime bien. Je l'ai tenu sur mon cœur, à peine né... »

Joseph ne pose pas d'autre question.

L'heure est venue pour Zacharie de partir. Le chariot s'arrête devant la porte et tous s'en approchent. Les deux cousines s'étreignent avec amour. Marie embrasse encore et encore le bébé avant de le déposer sur le sein de sa mère, déjà assise dans le chariot, puis elle salue Zacharie et lui demande sa bénédiction. Lorsqu'elle s'agenouille devant le prêtre, son manteau glisse de ses épaules et, sous la vive lumière de cet après-midi d'été, ses formes apparaissent. Je ne sais si Joseph le remarque dès cet instant, car il est occupé à saluer Elisabeth. Le chariot part.

25.6 Joseph rentre dans la maison avec Marie, qui reprend sa place dans le coin le moins éclairé de la pièce.

« S'il ne te déplaisait pas de voyager de nuit, je te proposerais de partir au crépuscule. La chaleur est vive dans la journée, mais la nuit est fraîche et paisible. C'est pour toi que je le dis, pour ne pas trop t'exposer au soleil. Moi, je ne crains pas la canicule, mais toi...

– Comme tu voudras, Joseph. Je pense aussi qu'il vaudra mieux partir de nuit.

– La maison est en ordre, tout comme notre petit jardin. Tu verras ces belles fleurs ! Tu arrives à temps pour le voir tout fleuri. Le pommier, le figuier et la vigne portent plus de fruits que jamais, et j'ai dû mettre des tuteurs au grenadier tant ses branches sont chargées de fruits déjà bien formés ; on n'a jamais rien vu de tel à cette époque. Et puis l'olivier... tu

auras de l'huile en abondance. Il a eu une floraison prodigieuse et n'a pas perdu une seule fleur : toutes ont déjà donné une petite olive. Quand elles seront mûres, l'arbre paraîtra couvert de perles noires. Ton jardin est le plus beau de tout Nazareth. Ta parenté elle-même s'en est étonnée. Alphée prétend que c'est un miracle.

– Ce sont tes bons soins qui l'ont créé.

– Oh non ! Pauvre homme que je suis ! Qu'ai-je donc fait ? Soigner un peu les arbres, arroser un peu les fleurs... Tu sais ? Je t'ai fait une fontaine au fond, près de la grotte, et j'y ai posé une vasque. Comme ça, tu n'auras pas besoin de sortir pour avoir de l'eau. Elle vient de cette source qui se trouve au-dessus de l'oliveraie de Matthias. Elle est pure et abondante. Je l'ai amenée par une rigole. J'ai fait un petit canal bien couvert, et maintenant l'eau arrive et chante comme une harpe. Cela me faisait de la peine de te voir aller à la source du village et en revenir chargée de tes amphores remplies d'eau.

– Merci, Joseph, tu es bon ! »

Fatigués, les deux époux se taisent. Joseph somnole même, et Marie prie.

25.7 Le soir arrive. Leurs hôtes insistent pour qu'ils mangent encore quelque chose avant de prendre la route. Joseph mange donc du pain et du poisson, et Marie se contente de fruits et de lait.

Vient le moment du départ. Ils montent sur leurs ânes. Comme à l'aller, Joseph a disposé le coffre de Marie sur le sien et, avant qu'elle ne s'installe, il vérifie que sa selle est bien fixée. Je vois que Joseph observe Marie lorsqu'elle monte en selle, mais il ne dit mot.

Le voyage commence alors que les premières étoiles se mettent à clignoter dans le ciel. Ils se hâtent, peut-être pour atteindre les portes avant qu'elles ne soient fermées. Quand ils sortent de Jérusalem et prennent la grand-route en direction de la Galilée, les étoiles parsèment le ciel serein. La campagne est silencieuse. On n'entend rien d'autre que le chant de quelque rossignol et le bruit des sabots des deux ânes sur le sol de la route durcie par la sécheresse de l'été.

25.8 Marie dit :

« C'est la veille du jeudi saint. Cette vision paraîtra à certains hors de propos. Mais puisque tu aimes mon Jésus crucifié, ton cœur est rempli de douleur, qui y demeure même si une douce vision survient. C'est comme la tiédeur qui monte d'une flamme, qui est encore feu tout en ne l'étant déjà plus. Le feu, c'est la flamme et non sa tiédeur, qui n'en est qu'une conséquence. Aucune vision béatifique ou pacifique ne parviendra à t'enlever du cœur cette douleur. Considère-la comme plus précieuse que ta vie même. C'est en effet le don le plus grand que Dieu puisse accorder à ceux qui croient en son Fils. Qui plus est, la paix de ma vision s'accorde bien avec la commémoration de cette semaine.

25.9 Mon Joseph a lui aussi connu sa Passion. Elle a débuté à Jérusalem quand il s'est rendu compte de mon état. Comme pour Jésus et pour moi, elle a duré plusieurs jours. Spirituellement, elle ne lui a pas été moins douloureuse. C'est uniquement en raison de la sainteté de mon époux qu'elle a été contenue sous une forme tellement digne et secrète qu'elle est restée peu connue au fil des siècles.

Ah, notre première Passion ! Qui pourrait en décrire l'intensité intime et silencieuse, ou ma souffrance de constater que le Ciel ne m'exauçait pas encore en révélant à Joseph le fond du mystère ?

Il m'avait suffi, pour le comprendre, de le voir aussi respectueux à mon égard que d'ordinaire. S'il avait su que je portais en moi le Verbe de Dieu, il aurait adoré ce Verbe en mon sein par les gestes de vénération dus à Dieu ; il n'aurait pas manqué de les faire, tout comme je n'aurais pas refusé de les recevoir, non pas pour moi, mais pour celui qui était en moi et que je portais de la même manière que l'Arche d'alliance portait les tables de la Loi et le vase de la manne.

Qui pourrait décrire mon combat contre le découragement qui tendait à me submerger pour me faire croire que j'avais espéré en vain dans le Seigneur ? Ah, quelle rage Satan a dû éprouver, je suppose ! Je sentais le doute me saisir aux épaules et allonger ses tentacules glacés pour emprisonner mon âme et l'empêcher de prier. Le doute est terriblement dangereux pour une âme ; il est même mortel, car c'est le premier agent de cette maladie mortelle nommée " désespoir " contre laquelle il faut réagir de toutes ses forces pour ne pas voir périr son âme et perdre Dieu.

Qui pourrait décrire dans sa pleine réalité la souffrance de Joseph, ses pensées, le trouble de ses affections ? Tel une petite barque prise dans une grande tempête, il était entraîné dans un tourbillon d'idées opposées, dans une foule de réflexions plus cruelles et plus pénibles les unes que les autres. En apparence, c'était un homme trahi par sa femme. Il voyait s'écrouler tout à la fois sa bonne renommée et l'estime du monde, il se voyait déjà montré du doigt et objet de la pitié du village à cause d'elle, il voyait l'amour et le respect qu'il me portait succomber à l'évidence des faits.

25.10 A ce point, sa sainteté resplendit encore plus que la mienne. J'en témoigne avec mon amour d'épouse, car je désire que vous aimiez mon Joseph, cet homme sage et

prudent, patient et bon qui, loin d'être étranger au mystère de la Rédemption, lui est intimement lié : c'est en effet pour elle qu'il offrit sa souffrance et qu'il s'offrit lui-même, sauvant ainsi le Sauveur au prix de son propre sacrifice et par sa sainteté.

S'il avait été moins saint, il aurait agi de manière humaine : il m'aurait dénoncée comme adultère pour que je sois lapidée et que le fils de mon péché périsse avec moi. S'il avait été moins saint, Dieu ne lui aurait pas donné la lumière pour le guider dans cette épreuve. Mais Joseph était saint, et son âme pure vivait en Dieu. Sa charité était vive et ardente. Par sa charité, il vous sauva le Sauveur, aussi bien en ne m'accusant pas devant les anciens que lorsqu'il abandonna tout avec une prompt obéissance pour emmener Jésus en Egypte et le sauver.

25.11 Si ces trois jours de la passion de Joseph ont été courts, ils n'en furent pas moins d'une intensité terrible, tout comme pour moi ceux de cette première passion. Car je comprenais sa souffrance et ne pouvais la soulager d'aucune manière par obéissance au décret de Dieu qui m'avait dit : " Tais-toi ! "

A notre arrivée à Nazareth, lorsque je le vis partir sur une salutation laconique, courbé et comme vieilli en peu de temps, quand je ne le vis pas venir à moi le soir comme à l'accoutumée, je vous assure, mes enfants, que mon cœur éploré souffrait cruellement. Enfermée dans ma maison, seule dans cette maison où tout me rappelait l'Annonciation et l'Incarnation, où tout me ramenait au cœur le souvenir de Joseph uni à moi dans une virginité sans tache, il m'a fallu résister au découragement, aux insinuations de Satan et espérer, toujours espérer. Prier sans cesse. Pardonner encore et toujours à Joseph son soupçon, son bouleversement de juste indignation.

Mes enfants, il faut espérer, prier et pardonner pour obtenir de Dieu qu'il intervienne en notre faveur. Vous avez vous aussi à vivre votre passion. Vos fautes l'ont mérité. Je vous enseigne comment la surmonter et la changer en joie. Espérez sans mesure, priez sans perdre confiance, pardonnez pour être pardonnés. Mes enfants, le pardon de Dieu sera la paix à laquelle vous aspirez.

25.12 Je n'ajouterai rien pour le moment. Le silence règnera jusqu'au triomphe pascal. C'est la Passion. Compatissez aux souffrances de votre Rédempteur. Ecoutez ses plaintes et comptez ses blessures et ses larmes. C'est pour vous que chaque larme a été versée, que chaque blessure a été reçue. Que toute autre vision s'efface devant celle qui vous rappelle la Rédemption accomplie pour vous. »

26.1 Après cinquante-trois jours, la Mère recommence à se montrer par cette vision qu'elle me dit de noter dans ce livre. La joie renaît en moi, car voir Marie c'est posséder la Joie.

26.2 Je vois donc le petit jardin de Nazareth. Marie file à l'ombre d'un pommier très touffu et croulant de fruits qui commencent à rougir et ressemblent à autant de joues d'enfant roses et rondes.

Mais Marie n'a pas ces belles couleurs. Sa bonne mine, ses joues rouges d'Hébron ont disparu. Son visage est pâle comme de l'ivoire, et seules ses lèvres y dessinent une courbe de léger corail. Sous ses paupières abaissées, deux ombres obscures, et le bord des yeux est gonflé comme lorsqu'on a pleuré. Je ne vois pas ses yeux parce qu'elle penche légèrement la tête, attentive à son travail et plus encore prise par des pensées attristantes, car je l'entends soupirer comme quelqu'un dont le cœur est blessé.

Elle est tout habillée de blanc, de lin blanc : il fait en effet très chaud, même si la fraîcheur encore intacte des fleurs m'indique que c'est le matin. Elle a la tête nue et le soleil, qui joue avec le feuillage du pommier qu'une brise légère soulève, et qui filtre en faisant des traînées de lumière sur la terre brune des parterres, dessine des ronds de lumière sur sa tête blonde et sur ses cheveux qui prennent des reflets d'or pur.

Il ne vient aucun bruit ni de la maison ni des alentours. On n'entend rien d'autre que le murmure du filet d'eau qui descend dans la vasque au fond du jardin.

26.3 Un coup frappé énergiquement à la porte de la maison fait sursauter Marie. Elle pose de côté sa quenouille et son fuseau et se lève pour aller ouvrir. Son vêtement a beau être souple et ample, il ne parvient pas à dissimuler la rondeur de son bassin.

Elle se trouve face à Joseph. Marie pâlit jusqu'aux lèvres. Son visage ressemble maintenant à une hostie tant il est exsangue. Le regard de Marie est triste et interrogatif. Le regard de Joseph paraît suppliant. Ils se regardent en silence. Enfin, Marie parle :

« A cette heure-ci, Joseph ? Tu as besoin de quoi que ce soit ? Que veux-tu me dire ? Viens. »

Joseph entre et referme la porte. Il ne dit toujours rien.

« Parle, Joseph, qu'est-ce que tu veux ?

– Ton pardon. »

Joseph s'incline comme s'il voulait s'agenouiller, mais Marie, qui ne le touche habituellement qu'avec beaucoup de réserve, le saisit résolument par les épaules et l'en empêche.

Le visage de Marie change plusieurs fois de couleur, il est tantôt rouge, tantôt aussi blanc que neige comme avant.

« Mon pardon ? Je n'ai rien à te pardonner, Joseph. Je dois seulement te remercier encore pour tout ce que tu as fait ici en mon absence et pour l'amour que tu me portes. »

Joseph la regarde, et je vois deux grosses larmes se former dans la cavité de son œil profond, y rester comme sur le bord d'un vase puis rouler sur ses joues et sa barbe.

« Pardon, Marie. J'ai manqué de confiance en toi. Maintenant, je sais. Je suis indigne d'avoir un tel trésor. J'ai manqué de charité, je t'ai accusée dans mon cœur, je t'ai accusée sans justice parce que je ne t'avais pas demandé la vérité. J'ai fauté envers la Loi de Dieu en ne t'aimant pas comme je me serais aimé... »

– Oh non, tu n'as pas péché !

– Si, Marie. Si j'avais été accusé d'un tel crime, je me serais défendu. Toi... Je ne t'ai pas permis de te défendre, car j'allais prendre des décisions sans t'interroger. J'ai péché contre toi en te faisant l'offense d'un soupçon. Un soupçon, c'est déjà une offense, Marie. Celui qui suspecte ne sait pas. Moi, je ne t'ai pas connue comme je l'aurais dû. Mais pour la douleur que j'ai endurée... trois jours de supplice, pardonne-moi, Marie.

– Je n'ai rien à te pardonner. C'est à moi, au contraire, de te demander pardon pour la souffrance que je t'ai causée.

– Ah oui, quelle souffrance, quelle souffrance ! Vois, ce matin, on m'a dit que j'avais des cheveux blancs aux tempes et des rides sur le visage. Ces journées m'ont fait vieillir de dix ans ! 26.4 Mais pourquoi, Marie, as-tu été humble au point de cacher ta gloire, à moi ton époux, et permettre ainsi que je te suspecte ? »

Joseph n'est pas à genoux, mais il est si penché que cela revient au même. Marie pose sa main sur sa tête et sourit. On dirait qu'elle l'absout. Elle dit alors :

« Si mon humilité n'avait pas été aussi parfaite, je n'aurais pas mérité de concevoir le Très-Haut, qui vient effacer le péché d'orgueil qui a détruit l'homme. D'ailleurs, je n'ai fait qu'obéir... C'est Dieu qui m'a demandé cette obéissance... Elle m'a tellement coûté... pour toi, pour la souffrance que tu allais éprouver. Mais il fallait que je me taise. Je suis la servante de Dieu, et les serviteurs ne discutent pas les ordres qu'ils reçoivent : ils les exécutent, Joseph, même si cela leur fait verser des larmes de sang. »

A ces mots, Marie pleure doucement, si doucement que Joseph, qui est tout incliné, ne s'en rend pas compte avant qu'une larme ne tombe par terre. Il lève alors la tête et – c'est bien la première fois que je le vois faire ce geste –, il serre les petites mains de Marie dans ses mains fortes et hâlées et dépose un baiser au bout de ses doigts fins et roses, qui sortent comme autant de boutons de pêcher de l'étreinte des mains de Joseph.

26.5 « Maintenant, il va falloir faire face, parce que... »

Joseph ne termine pas sa phrase, mais contemple le corps de Marie qui rougit comme une pivoine et s'assied aussitôt pour ne pas exposer davantage ses formes au regard qui l'observe.

« Il faudra faire vite. Je viendrai ici... Nous accomplirons le rite du mariage... la semaine prochaine, ça te va ?

– Tout ce que tu fais est bien, Joseph. Tu es le chef de famille, et moi je suis ta servante.

– Non, c'est moi qui suis ton serviteur. Je suis le bienheureux serviteur de mon Seigneur qui grandit dans ton sein. Tu es bénie entre toutes les femmes d'Israël. Nous aviserons ta parenté ce soir même. Et après... quand je serai ici, nous travaillerons pour tout préparer à sa venue... Ah, comment recevoir Dieu chez moi ? Tenir Dieu dans mes bras ? Je vais en mourir de joie ! Je ne pourrai jamais le toucher !

– Tu le pourras, comme moi, avec la grâce de Dieu.

– Mais toi, c'est toi. Moi, je ne suis qu'un pauvre homme, le plus pauvre des fils de Dieu...

– Jésus vient pour nous, les pauvres, pour nous rendre riches en Dieu, il vient chez nous deux parce que nous sommes les plus pauvres et que nous le reconnaissons. Réjouis-toi, Joseph. La race de David a le Roi qu'elle attendait et notre maison devient plus somptueuse que le palais de Salomon : le Ciel, en effet, y sera présent et nous partagerons avec Dieu le secret de paix que les hommes connaîtront plus tard. Il grandira au milieu de nous, nos bras serviront de berceau au Rédempteur qui s'annonce et notre fatigue lui procurera sa nourriture... Oh, Joseph, nous entendrons la voix de Dieu nous appeler " père et mère ! " Ah... »

Marie pleure de joie, et ce sont des larmes de bonheur. Joseph, agenouillé à ses pieds désormais, pleure lui aussi ; sa tête est presque cachée dans l'ample vêtement de Marie qui descend en plis sur le pauvre carrelage de la pièce.

La vision s'arrête là.

26.6 Marie dit :

« Que personne n'interprète ma pâleur de façon erronée. Elle ne provenait pas de quelque crainte humaine. Humainement, j'aurais dû m'attendre à être lapidée. Mais je n'en avais pas peur. Je souffrais de la douleur de Joseph. Même la pensée qu'il pouvait m'accuser ne me troublait pas. Il me déplaisait seulement qu'il puisse le faire par un excès de rigueur. Lorsque je l'ai vu, cela m'a donné un coup au cœur. C'était le moment où ce juste aurait pu offenser la justice en manquant à la charité. Et que ce juste y manque – alors que cela ne lui arrivait jamais –, voilà qui m'aurait fait extrêmement souffrir.

26.7 Si je n'avais pas porté l'humilité à son extrême limite, comme je l'ai dit à Joseph, je n'aurais pas mérité de porter en moi celui qui, pour effacer l'orgueil de la race humaine, s'anéantissait jusqu'à devenir homme alors qu'il était Dieu.

26.8 Si je t'ai montré cette scène qu'aucun évangile ne relate, c'est que je veux attirer l'attention des hommes, trop étrangère aux conditions essentielles pour plaire à Dieu et accueillir sa venue continuelle dans leur cœur.

Foi. Joseph a cru aveuglément aux paroles du messager céleste. Il ne demandait qu'à croire, parce qu'il était sincèrement convaincu que Dieu est bon et que le Seigneur ne lui aurait pas fait subir, à lui qui avait espéré en Dieu, la douleur d'être trahi, déçu, méprisé par son prochain. Il ne demandait qu'à croire en moi car, honnête comme il l'était, il ne pouvait penser sans souffrir que d'autres puissent ne pas l'être. Il vivait la Loi, or la Loi dit : " Tu aimeras ton prochain comme toi-même. " Nous nous aimons tellement que nous nous croyons parfaits, même quand ce n'est pas le cas. Alors, pourquoi cesser d'aimer notre prochain quand on le pense imparfait ?

Charité absolue, charité qui sait pardonner, qui veut pardonner. Pardonner d'avance, en excusant dans son cœur les défauts de l'autre. Pardonner immédiatement, en accordant au coupable toutes les circonstances atténuantes.

Humilité aussi absolue que la charité. Savoir reconnaître ses manquements – ne serait-ce qu'une simple pensée – et ne pas avoir l'orgueil, pire encore que la faute précédente, de ne pas vouloir reconnaître : " Je me suis trompé. " Dieu excepté, tout le monde se trompe. Qui donc peut prétendre : " Je ne me trompe jamais " ? Une forme d'humilité est encore plus difficile : celle qui sait taire les merveilles que Dieu accomplit en nous, quand ce n'est pas nécessaire de le faire pour l'en louer, afin de ne pas déprécier l'autre, qui n'a pas reçu ces dons particuliers de Dieu. S'il le veut – s'il le veut ! –, Dieu se révèle lui-même dans son serviteur. Elisabeth m'a " vue " telle que j'étais, mon époux m'a connue pour ce que j'étais lorsque l'heure vint pour lui de le savoir.

26.9 Laissez au Seigneur le soin de vous proclamer ses serviteurs. Il y met un empressement plein d'amour, car chaque personne qu'il élève à une mission particulière est une gloire nouvelle ajoutée à sa propre gloire infinie ; c'est en effet le témoignage de ce qu'est l'homme tel que Dieu le voulait : une perfection mi-neure qui reflète son Auteur. Demeurez dans l'ombre et le silence, vous les privilégiés de la grâce, pour pouvoir entendre

les paroles uniques qui sont “ vie ”, et pour pouvoir mériter d’avoir au-dessus de vous et en vous le Soleil qui resplendit éternellement.

Oh ! Lumière bienheureuse qui es Dieu, qui fais la joie de tes serviteurs, resplendis sur eux ; qu’ils exultent en toute humilité et te louent, toi, toi seul, qui disperses les superbes, mais élèves les humbles qui t’aiment aux splendeurs de ton Royaume. »

**EMV 27 – L'édit de recensement. Marie rassure Joseph. « Bienheureuse es-tu, soleil de mon âme ! »**

27.1 Je revois la maison de Nazareth, la petite pièce où Marie se tient d'habitude pour ses repas. En ce moment, elle travaille à un ouvrage de toile blanche. Elle le pose pour allumer une lampe, car le soir descend et la lumière verdâtre qui pénètre par la porte entrouverte ne lui permet plus de voir clair. Elle la ferme.

Je m'aperçois que sa grossesse est bien avancée désormais. Mais elle reste très belle. Sa démarche est toujours svelte, et chaque geste plein de grâce. Elle n'a rien de cette lourdeur que l'on voit chez les femmes qui vont bientôt mettre un enfant au monde. Son visage seul a changé. Maintenant, c'est " une femme ". Avant, à l'époque de l'Annonciation, c'était une toute jeune fille au vi-sage serein et ignorant de tout : un visage d'enfant. Plus tard, chez Elisabeth, au moment de la naissance de Jean-Baptiste, ses traits s'étaient déjà affinés et avaient pris un air de maturité gracieuse. Aujourd'hui, c'est le visage paisible mais empreint d'une douce majesté de la femme qui, par sa maternité, a atteint sa pleine perfection.

Elle ne rappelle plus votre chère " Annonciation " de Florence, mon Père. Quand elle était enfant, je l'y retrouvais bien. Maintenant, son visage s'est allongé et amaigri, son regard est plus pensif et ses yeux plus grands. En somme, Marie est telle qu'elle est aujourd'hui au Ciel, car elle a repris désormais l'aspect et l'âge qu'elle avait au moment de la naissance du Sauveur.

Elle a l'éternelle jeunesse de qui n'a pas connu, non seulement la corruption de la mort, mais même la flétrissure des ans. Le temps ne l'a pas atteinte, notre Reine et Mère du Seigneur qui a créé le temps. Et si les tourments de l'époque de la Passion – tourments qui, pour elle, avaient commencé bien plus tôt, je pourrais même dire dès que Jésus a entrepris son œuvre d'évangélisation – l'ont fait paraître vieillie, ce n'était qu'un voile posé par la souffrance sur son être incorruptible. En effet, il lui a suffi de revoir Jésus ressuscité pour redevenir la femme fraîche et parfaite qu'elle était avant ces tourments. C'était comme si, en embrassant les saintes Plaies, elle avait bu un baume de jeunesse qui efface l'œuvre du temps et, plus encore que le temps, celui de la souffrance.

Voici huit jours en effet, lorsque j'ai vu la descente de l'Esprit Saint, le jour de la Pentecôte, j'ai vu Marie " belle, belle, belle et soudainement rajeunie ", comme je l'écrivais. Et j'avais écrit auparavant : " Elle ressemble à un ange bleu. " Les anges ne connaissent pas la vieillesse. Ils sont éternellement beaux d'une éternelle jeunesse, de l'éternel présent de Dieu qu'ils reflètent.

C'est maintenant que la jeunesse angélique de Marie – cet ange bleu – finit de s'épanouir et atteint l'âge parfait – qu'elle a gardé aux Cieux et que son corps saint et glorifié gardera éternellement lorsque l'Esprit donne sa bague à son Epouse et la couronne aux yeux de tous –, et non plus dans le secret d'une pièce inconnue du monde, avec un archange pour seul témoin.

J'ai tenu à faire cette digression car elle me paraissait nécessaire. Je reviens maintenant à ma description.

Marie est donc devenue “ La Femme ” accomplie, pleine de dignité et de grâce. Son sourire lui-même s’est épanoui en douceur et en majesté. Comme elle est belle !

27.2 Joseph entre. J’ai l’impression qu’il revient du village, parce qu’il entre par la porte extérieure et non par celle de l’atelier. Marie lève la tête et lui sourit. Joseph lui rend son sourire. Mais il me semble se forcer un peu, comme s’il était préoccupé. Marie l’observe d’un air interrogateur, puis elle se lève pour prendre le manteau que Joseph est en train d’enlever et le met sur un coffre.

Joseph s’assied près de la table. Il y pose un coude, la tête sur une main pendant que, de l’autre, il se tripote la barbe d’un air soucieux.

« As-tu quelque chose qui t’ennuie, demande Marie. Est-ce que je peux te consoler ?

– Tu es toujours ma consolation, Marie. Mais, cette fois-ci, j’ai un gros souci... pour toi.

– Pour moi, Joseph ? De quoi s’agit-il donc ?

– On a affiché un édit sur la porte de la synagogue. C’est un ordre de recensement de tous les Palestiniens. Il faut aller se faire inscrire à son lieu d’origine. Il va nous falloir nous rendre à Bethléem...

27.3 – Oh ! L’interrompt Marie en posant une main sur son ventre.

– Cela te bouleverse, n’est-ce pas ? C’est pénible, je le sais.

– Non, Joseph, ce n’est pas cela. Je pense... je pense à l’Ecriture sainte : Rachel, mère de Benjamin et femme de Jacob dont doit naître l’Etoile, le Sauveur. Rachel ensevelie à Bethléem dont il est dit : “ Et toi, Bethléem Ephrata, le plus petit des clans de Juda, c’est de toi que naîtra celui qui doit régner sur Israël. ” Celui qui doit régner sur Israël a été promis à la descendance de David. Il naîtra là-bas...

– Crois-tu... crois-tu que le moment est déjà venu ? Ah ! comment allons-nous faire ?  
»

Joseph est complètement désespéré. Il porte sur Marie un regard de pitié.

Elle s’en aperçoit et sourit. En fait, elle se sourit à elle-même plutôt qu’à lui. C’est un sourire qui semble vouloir dire : “ C’est un homme, un juste, mais un homme. Il voit les choses en homme, il pense en homme. Aie pitié de lui, mon âme, et amène-le à considérer les choses d’un point de vue spirituel. ” Mais sa bonté la pousse à le rassurer. Elle ne ment pas, mais elle dissipe sa préoccupation.

« Je ne sais pas, Joseph. C’est pour très bientôt, mais le Seigneur ne pourrait-il pas repousser ce moment pour t’enlever ce souci ? Il peut tout. Ne crains rien.

– Mais le voyage ! Et la foule ! Trouverons-nous de quoi nous loger convenablement ? Aurons-nous le temps de revenir ? Et si... si tu dois être mère là-bas, comment ferons-nous ? Nous n'y avons pas de maison. Nous n'y connaissons plus personne...

– N'aie pas peur. Tout se passera bien. Dieu fait trouver un refuge à l'animal qui doit avoir son petit. Voudrais-tu qu'il n'en fasse pas autant pour son Messie ? Faisons-lui confiance. N'est-ce pas ? Faisons-lui toujours confiance. Plus l'épreuve est forte, plus nous devons lui faire confiance. Comme deux enfants, mettons notre main dans celle du Père. C'est lui qui nous guide. Soyons-lui tout abandonnés. Vois avec quel amour il nous a conduits jusqu'ici. Le meilleur des pères ne pourrait y mettre autant d'attention. Nous sommes ses enfants et ses serviteurs. Faisons sa volonté. Rien de mal ne peut nous arriver. Cet édit lui-même est dû à sa volonté. Qu'est-ce donc que César, sinon un instrument de Dieu ? Depuis que le Père a décidé de pardonner à l'homme, il a d'avance préparé les événements de manière à ce que son Christ naisse à Bethléem. Cette ville, la plus petite de Juda, n'existait pas encore que déjà sa gloire était annoncée. Il fallait que cette gloire se manifeste et que la parole de Dieu ne soit pas démentie – elle le serait si le Messie naissait ailleurs – : c'est alors qu'un puissant est apparu, très loin d'ici, il nous a conquis, et voilà qu'il désire connaître ses sujets, en ce moment précis, alors que le monde est en paix... Ah, qu'est-ce que notre petit effort si l'on pense à la beauté de cet instant de paix ? Réfléchis, Joseph : une époque où il n'y a pas de haine dans le monde ! Mais peut-il se trouver meilleur moment pour que se lève " l'Etoile " dont la lumière est divine et l'influence rédemption ? Oh, ne crains rien, Joseph ! Si les routes ne sont pas sûres, si la foule rend notre voyage difficile, les anges nous serviront de défense et d'escorte. Non pas à nous, d'ailleurs, mais à leur Roi ! Si nous ne trouvons pas d'asile, ils nous abriteront sous leurs ailes. Il ne nous arrivera rien de mal. Rien ne peut nous arriver : Dieu est avec nous. »

27.4 Tout heureux, Joseph la regarde et l'écoute. Les rides de son front s'effacent, son sourire revient. Il se lève sans plus montrer ni fatigue ni peine. Il sourit.

« Bienheureuse es-tu, soleil de mon âme ! Bienheureuse es-tu, toi qui sais tout voir à la lumière de la grâce dont tu es comblée ! Ne perdons donc pas de temps. Il nous faut partir au plus vite et revenir... le plus tôt possible aussi, car tout est prêt ici pour le... pour le...

– Pour notre Fils, Joseph. Il doit passer pour cela aux yeux du monde, souviens-t'en. Le Père a entouré sa venue de mystère et il ne nous appartient pas de le dévoiler. C'est lui, Jésus, qui le fera quand l'heure sera venue. »

Impossible de décrire la beauté du visage de Marie, de son regard, de son expression, de sa voix quand elle dit " Jésus ". C'est déjà l'extase. Et la vision s'achève sur cette extase.

## EMV 28 – Joseph et Marie se font recenser. Ils trouvent la grotte de Bethléem

28.1 Je vois une grande route. Il y a un monde fou : des ânes vont dans un sens, chargés de meubles et de personnes, d'autres en sens inverse. Les gens éperonnent leur monture, et ceux qui marchent se hâtent à cause du froid.

L'air est pur et sec, le ciel serein, mais tout a cette netteté propre aux jours de plein hiver. Dénudée, la campagne paraît plus vaste, et les prés sont revêtus d'une herbe courte, brûlée par les vents d'hiver ; sur les pâturages, les brebis sont en quête d'un peu de nourriture et vont à la recherche du soleil qui commence à poindre. Elles se serrent les unes aux autres parce qu'elles ont froid elles aussi, et bêlent en levant le museau en direction du soleil, comme pour lui dire : « Dépêche-toi, il fait froid ! » Le terrain est fait d'ondulations qui deviennent de plus en plus nettes. C'est un vrai paysage de collines. Il y a des déclivités herbeuses et des côtes, il y a des vallons et des crêtes. La route passe au milieu et se dirige vers le sud-est.

Marie est montée sur son âne gris, tout enveloppée dans son lourd manteau. A l'avant de la selle se trouve le dispositif que j'ai déjà vu lors de son voyage à Hébron et, par-dessus, le coffre contenant les objets de première nécessité.

Joseph marche à côté en tenant la bride.

« Tu es fatiguée ? » lui demande-t-il de temps à autre.

Marie le regarde en souriant et répond :

« Non. »

A la troisième fois, elle ajoute :

« Ce serait plutôt à toi d'être fatigué, puisque tu marches.

– Oh, moi ! Pour moi, ce n'est rien. Je pense que, si j'avais trouvé un autre âne, tu aurais pu être mieux installée et nous aurions pu aller plus vite. Mais, vraiment, je n'en ai pas trouvé. Tout le monde a besoin de montures, en ce moment. Mais courage ! Nous arriverons bientôt à Bethléem. Derrière cette montagne, c'est Ephrata. »

Ils gardent le silence. Quand elle ne parle pas, la Vierge paraît se recueillir en quelque prière intérieure. Elle sourit doucement à une pensée et, bien qu'ayant la foule sous les yeux, on dirait qu'elle ne voit pas s'il s'agit d'un homme, d'une femme, d'un vieillard, d'un berger, d'un riche ou d'un pauvre, mais de ce que, elle, elle y reconnaît.

Le vent se lève.

« Tu as froid ? lui demande Joseph.

– Non, merci. »

Mais Joseph ne se fie pas à sa réponse. Il lui touche les pieds, qui pendent sur le flanc de l'âne, ses pieds chaussés de sandales et qu'on voit à peine dépasser de son long vêtement. Il doit les trouver froids, parce qu'il secoue la tête, enlève une couverture qu'il porte en bandoulière ; il en entoure les jambes de Marie et la lui étend jusque sur la poitrine, de façon à ce que ses mains soient bien au chaud sous la couverture et sous le manteau.

28.2 Ils rencontrent un berger qui leur coupe la route avec son troupeau qui passe du pâturage de droite à celui de gauche. Joseph se penche pour lui demander quelque chose. Le berger y consent. Joseph prend l'âne et lui fait suivre le troupeau dans le pâturage. Le berger tire un bol grossier d'une besace, trait une grosse brebis aux mamelles gonflées et tend le bol à Joseph, qui l'offre à Marie.

« Que Dieu vous bénisse tous deux, dit Marie, toi pour ton amour, et toi pour ta bonté. Je prierai pour toi.

– Vous venez de loin ?

– De Nazareth, répond Joseph.

– Et où allez-vous ?

– A Bethléem.

– C'est un bien long voyage pour la femme, dans son état. C'est ta femme ?

– C'est ma femme.

– Avez-vous un endroit où aller ?

– Non.

– C'est fâcheux ! Bethléem est noire de monde venu de partout pour s'inscrire ou pour aller s'inscrire ailleurs. Je ne sais où vous trouverez un logement. Tu connais l'endroit ?

– Pas bien.

– Eh bien... je te renseigne... pour elle (il désigne Marie). Cherchez l'auberge. Elle sera pleine, mais je vous l'indique pour vous donner un point de repère. Elle se trouve sur une place, la plus grande. On y va par la grand-rue, vous ne pouvez vous tromper. Il y a une fontaine devant. C'est une maison grande et basse, avec un grand portail. Elle sera comble. Mais, si vous ne trouvez de place ni là ni dans les maisons, tournez derrière l'auberge, en direction de la campagne. Il s'y trouve des abris dans la montagne, qui servent parfois aux marchands en route pour Jérusalem pour y mettre leurs animaux qui ne trouvent pas de place à l'auberge. Ce sont des étables, vous savez, dans la montagne : humides, froides et sans porte. Mais c'est toujours un refuge, parce que la femme... ne peut rester dans la rue. Peut-être y trouverez-vous de la place... et du foin pour dormir et pour l'âne. Et que Dieu vous accompagne !

– Que Dieu te comble de joie », répond Marie.

Joseph, quant à lui, répond :

« Que la paix soit avec toi ! »

28.3 Ils reprennent la route. Un plus grand vallon apparaît du haut de l'escarpement qu'ils ont franchi. Dans ce vallon, en haut et en bas des pentes qui l'encerclent, se trouvent des maisons, et encore des maisons : c'est Bethléem.

« Nous voici sur la terre de David, Marie. Tu vas pouvoir te reposer. Tu me parais si fatiguée...

– Non. Je pensais... je pense... »

Marie saisit la main de Joseph et, avec un sourire radieux, elle lui dit :

« Je pense que le moment est arrivé.

– Dieu de miséricorde ! Qu'allons-nous faire ?

– Ne crains rien, Joseph. Reste calme. Tu vois comme, moi, je suis sereine ?

– Mais tu souffres beaucoup.

– Oh non ! je suis toute joyeuse. J'éprouve une telle joie, si forte, si belle, si irrésistible, que mon cœur bat à tout rompre et me dit : " Il naît ! Il naît ! " Il me le répète à chaque battement. C'est mon Enfant qui frappe à la porte de mon cœur et dit : " Maman, c'est moi, je viens t'apporter le baiser de Dieu. " Ah, quelle joie, mon Joseph ! »

Mais Joseph n'est pas à la joie. Il pense à l'urgence de trouver un lieu d'accueil et hâte le pas. Porte après porte, il demande un abri, mais rien : tout est occupé. Ils parviennent à l'auberge. Elle est pleine de gens qui bivouaquent, jusque sous les portiques rustiques qui entourent la grande cour intérieure.

Joseph laisse Marie sur son âne à l'intérieur de la cour et sort poursuivre sa recherche dans d'autres maisons. Il n'y a rien. Précoce, le crépuscule d'hiver commence à étendre son voile. Joseph supplie l'aubergiste. Il supplie des voyageurs : eux sont des hommes, qui plus est en bonne santé. Là à côté, il y a une femme qui va mettre un enfant au monde : qu'ils fassent preuve de pitié ! Mais rien.

Un riche pharisien les regarde avec un mépris visible et, quand Marie s'avance, il s'éloigne comme s'il s'était approché d'une lépreuse. Joseph le regarde et rougit d'indignation. Marie pose la main sur le poignet de Joseph pour l'apaiser :

« N'insiste pas. Partons. Dieu y pourvoira. »

28.4 Ils sortent, longent le mur de l'auberge, tournent dans une ruelle encastrée entre elle et de pauvres maisons, et passent derrière l'auberge. Ils cherchent. Voilà des espèces de grottes, de caves dirais-je, plus que des étables, tant elles sont basses et humides. Les plus belles sont déjà occupées. Joseph est découragé.

« Hé ! Galiléen ! Crie un vieil homme derrière lui. Là au fond sous cette ruine, il y a une tanière. Peut-être n'y a-t-il encore personne. »

Ils s'approchent de cette " tanière ". C'est réellement une tanière. Parmi les décombres de quelque bâtiment en ruine se trouve une ouverture qui donne sur une grotte, une excavation dans la montagne plus qu'une grotte, même. J'ai l'impression qu'il s'agit des fondations de l'ancienne construction, auxquelles servent de toit les matériaux soutenus par des troncs d'arbre à peine équarris.

Il y a bien peu de lumière et, pour mieux voir, Joseph prend de l'amadou et un allume-feu ; il allume une petite lampe qu'il sort de la besace qu'il tient en bandoulière. Il entre, et c'est un mugissement qui le salue.

« Viens, Marie, c'est vide. Il n'y a qu'un bœuf. » Joseph sourit. « C'est mieux que rien !... »

28.5 Marie descend de son âne et entre.

Joseph a pendu son lumignon à un clou fixé à l'un des troncs qui servent de pilier. On voit plein de toiles d'araignées sur la voûte. Le sol en terre battu, tout disloqué, avec des trous, des cailloux, des détritiques et des bouses, est recouvert de brins de paille. Au fond, un bœuf se retourne et regarde de ses yeux tranquilles tandis que du foin lui pend des lèvres. Il y a un siège grossier et deux pierres dans un coin près d'une fente. Le noir de ce recoin révèle que c'est là qu'on fait du feu.

Marie s'approche du bœuf. Elle a froid. Elle pose ses mains sur son cou pour en sentir la tiédeur. Le bœuf mugit et se laisse faire. On dirait qu'il comprend. Même quand Joseph le pousse plus loin pour enlever beaucoup de foin du râtelier et faire un lit pour Marie, il reste bien paisible. En fait, le râtelier est double : il y a celui dans lequel mange le bœuf et, au-dessus, une sorte d'étagère qui sert de réserve, et c'est là que Joseph se sert. Il fait également une place pour l'âne, épuisé et affamé, qui se met aussitôt à manger.

Joseph déniché aussi un seau renversé tout cabossé. Comme, dehors, il avait remarqué un ruisseau, il sort pour revenir avec de l'eau pour l'âne. Puis il s'empare d'un fagot de branchages posé dans un coin et tente de balayer un peu le sol. Il étend ensuite le foin, en fait une couche, près du bœuf, à l'endroit le plus sec et le plus abrité. Mais il sent que ce pauvre foin est humide, et il soupire. Il allume le feu et, avec une patience de chartreux, il sèche le foin par poignées en le tenant près du feu.

Assise sur son tabouret, Marie, lasse, regarde et sourit. C'est prêt. Elle s'installe du mieux qu'elle peut sur le foin moelleux, les épaules appuyées contre un tronc. Joseph complète... " l'ameublement " en étendant son manteau comme une tente sur le trou qui

sert d'entrée. C'est un abri très relatif ! Puis il offre du pain et du fromage à la Vierge et lui donne à boire l'eau d'une gourde.

« Dors, maintenant », lui dit-il. « Je veillerai auprès du feu pour qu'il ne s'éteigne pas. Il y a du bois, heureusement. Espérons qu'il durera et brûlera. Je pourrai économiser l'huile de la lampe. »

Obéissante, Marie s'étend. Joseph la recouvre de son manteau à elle et de la couverture qu'elle avait auparavant sur les pieds.

« Mais toi, tu vas prendre froid...

– Non, Marie, je suis près du feu. Essaie de te reposer. Demain, ça ira mieux. »

Marie ferme les yeux sans insister davantage. Joseph se rencogne de l'autre côté, sur le tabouret, avec quelques brindilles près de lui. Elles ne vont pas durer longtemps, à mon avis...

Ils sont placés de la manière suivante : Marie est à droite, les épaules face à la... " porte ", à moitié cachée par le tronc et le corps du bœuf, qui s'est accroupi sur sa litière. Joseph est à gauche, près de la porte, donc en diagonale ; comme il a le visage dirigé vers le feu, il tourne le dos à Marie. Il pivote donc de temps en temps pour la regarder et la voit tranquille, comme si elle dormait. Il brise doucement les branchettes et les met une à une sur le foyer pour économiser le bois sans que la flamme s'éteigne, et pour éclairer leur abri. Il ne reste plus que la lueur du feu, parfois plus vive, parfois presque morte. En effet, la petite lampe est éteinte et seule la blancheur du bœuf, du visage et des mains de Joseph se détachent sur cette pénombre. Tout le reste fait une masse qui se fond dans l'épaisseur de la nuit.

Enseignement de la Vierge Marie à Maria Valtorta

Enseignement de Marie, dicté à Maria Valtorta

28.6 « Il n'y a rien à dire de plus », dit Marie. « La vision parle d'elle-même. C'est à vous qu'il revient d'en tirer la leçon de charité, d'humilité et de pureté qui en découle. Repose-toi. Repose-toi en veillant, comme je veillais en attendant Jésus. Il viendra t'apporter sa paix. »

29.1 Je revois l'intérieur de ce pauvre refuge de pierre où Marie et Joseph ont trouvé asile et partagent le sort des animaux.

Un petit feu sommeille, de même que son gardien. Marie re-lève doucement la tête de sa couche et regarde. Voyant que Joseph a la tête qui tombe sur la poitrine, comme s'il réfléchissait, elle pense que la fatigue a triomphé de son désir de rester éveillé. Elle a un bon sourire et s'assied, puis s'agenouille en faisant moins de bruit que ne peut en faire un papillon qui se pose sur une rose. Un sourire heureux sur le visage, elle prie. Elle prie les bras écartés, pas vraiment en croix mais presque, les paumes tournées vers le ciel et en avant, sans jamais paraître fatiguée de cette position pénible. Puis elle se prosterne, le visage contre le foin, dans une prière encore plus profonde, une longue prière.

Joseph se secoue. Il voit que le feu est presque mort et que l'étable est dans une quasi-obscurité. Il jette une poignée de brindilles extrêmement fines et la flamme se réveille ; il y ajoute des rameaux un peu plus gros, puis encore plus gros, car le froid doit être piquant. Le froid de cette nuit d'hiver paisible pénètre en effet de toutes parts dans ces ruines. Le pauvre Joseph doit être gelé, car il se trouve près de la " porte " – appelons comme cela l'ouverture sur laquelle son manteau fait office de rideau. Il avance ses mains vers la flamme, défait ses sandales et en approche ses pieds. Il se réchauffe. Quand le feu a bien pris et que sa lumière est assurée, il se tourne. Il ne voit rien, même plus le voile blanc de Marie, qui traçait auparavant une ligne claire sur le foin sombre. Il se met alors debout et s'approche lentement de la couche.

« Tu ne dors pas, Marie ? » demande-t-il.

Il le demande à trois reprises jusqu'à ce qu'elle en prenne conscience et réponde :

« Je prie.

– Tu n'as besoin de rien ?

– Non, Joseph.

– Essaie de dormir un peu, ou du moins de te reposer.

– Je vais essayer, mais prier ne me fatigue pas.

– Bonne nuit, Marie.

– Bonne nuit, Joseph. »

Marie reprend sa position. Joseph, pour ne plus céder au sommeil, s'agenouille auprès du feu et prie. Pour ce faire, il se couvre le visage de ses mains. Il les enlève de temps en temps pour alimenter le feu puis retourne à sa prière fervente. Excepté le bruit du bois qui crépite et celui de l'âne, qui de temps à autre frappe le sol du pied, on n'entend rien.

29.2 Un rayon de lune pénètre par une fissure du plafond, comme une lame immatérielle d'argent qui s'en va chercher Marie. Au fur et à mesure que la lune monte dans le ciel, il s'allonge et, finalement, l'atteint. Le voilà sur la tête de Marie en prière, la nimbant de blancheur.

Marie lève la tête comme sur un appel du Ciel et se remet à genoux. Oh, comme c'est beau ici ! Elle lève la tête, qui semble resplendir à la blanche lumière de la lune, et un sourire la transfigure, un sourire qui n'est plus humain. Que voit-elle ? Qu'entend-elle ? Qu'éprouve-t-elle ? Elle seule pourrait dire ce qu'elle a vu, entendu et éprouvé au moment fulgurant de sa maternité. Je vois seulement la lumière ne cesser de grandir autour d'elle. On dirait qu'elle descend du ciel, qu'elle émane des pauvres choses qui l'entourent et surtout d'elle-même.

Son vêtement bleu foncé a maintenant pris l'apparence d'un bleu d'une douceur céleste de myosotis, ses mains et son visage semblent devenir bleutés comme s'ils étaient placés sous le feu d'un saphir immense et clair. Cette couleur me rappelle, en plus pâle, celle que j'ai vue dans les visions du Paradis ou de la venue des Mages ; elle se diffuse toujours plus sur les objets, les revêt, les purifie, les rend splendides.

La lumière se dégage toujours plus du corps de Marie, elle absorbe celle de la lune, on dirait même qu'elle attire à elle tout ce qui peut lui arriver du ciel. C'est elle, désormais, qui est dépositaire de la Lumière, celle qui doit donner cette Lumière au monde. Et cette Lumière béatifique, irrésistible, incommensurable, éternelle, divine qui est sur le point de nous être donnée s'annonce par une aube, un éveil de lumière au clairon, un chœur d'atomes de lumière qui ne cesse de croître comme une marée et de s'élever comme de l'encens, qui descend en torrent et se déploie comme un voile...

La voûte, couverte de fissures, de toiles d'araignées, de décombres en saillie qui tiennent en équilibre instable par quelque prodige de la statique, cette voûte noire, enfumée, repoussante, ressemble à celle d'une salle royale. Chaque pierre est un bloc d'argent, chaque fissure une clarté opaline, chaque toile d'araignée un précieux baldaquin tissé d'argent et de diamants. Un gros lézard qui sommeille entre deux blocs de pierre semble être un bracelet d'émeraude oublié là par une reine. Une grappe de chauves-souris engourdis, un précieux lustre d'onyx. Le foin qui pend de la plus haute des mangeoires n'est plus de l'herbe, mais d'innombrables fils d'argent pur qui tremblent dans l'air avec la grâce de cheveux dénoués.

La mangeoire inférieure, en bois sombre, est devenue un bloc d'argent bruni. Les murs sont recouverts d'un brocart où la blancheur de la soie disparaît sous une broderie de perles en relief. Quant au sol... qu'en dire ? C'est du cristal illuminé par une lumière blanche. Les saillies ressemblent à des roses de lumière jetées à terre en signe d'hommage, et les trous à des coupes précieuses qui dégagent arômes et parfums.

29.3 La lumière ne cesse de croître, l'œil ne peut la supporter Comme absorbée par un voile de lumière incandescente, la Vierge y disparaît... et la Mère en émerge.

Oui : quand la lumière redevient supportable à mes yeux, je vois Marie tenant son Fils nouveau-né dans les bras. C'est un petit bébé rose et potelé qui s'agite et se débat de ses

mains, grosses comme un bouton de rose, et de ses petits petons, qui tiendraient bien dans le cœur d'une rose. Il vagit d'une voix tremblante, exactement celle d'un agneau qui vient de naître, en ouvrant une bouche qui ressemble à une fraise des bois et en montrant une petite langue qui tremble contre son palais rose. Il bouge une tête si blonde qu'on la croirait sans cheveux, une petite tête que sa mère soutient de la paume de sa main tout en regardant son bébé ; elle l'adore en pleurant et riant tout à la fois, et s'incline pour y déposer un baiser, non pas sur sa tête innocente, mais au milieu de la poitrine, là où son petit cœur bat – et cela pour nous : là où, un jour, se trouvera la blessure. Sa Mère la lui soigne par avance, cette blessure, par son baiser immaculé.

Le bœuf, réveillé par la clarté, se lève dans un grand bruit de sabots et mugit, et l'âne tourne la tête et braie. C'est la lumière qui les réveille, mais j'aime à penser qu'ils ont voulu eux aussi saluer leur Créateur, de leur part et de la part de tous les animaux.

29.4 Joseph aussi, qui priait, comme en extase, avec une intensité telle qu'il s'était isolé de tout ce qui l'entourait, se secoue. Entre ses doigts dont il se couvre le visage, il voit filtrer cette étrange lumière. Il découvre son visage, lève la tête, se tourne. Le bœuf, debout, lui cache Marie. Mais elle l'appelle :

« Joseph, viens. »

Il accourt et, devant le spectacle, s'arrête, comme foudroyé de respect, et va tomber à genoux là où il se trouve. Mais Marie insiste :

« Viens, Joseph. »

Prenant appui de la main gauche sur le foin et tenant de la main droite l'Enfant tout contre son cœur, elle se lève et se dirige vers Joseph, qui s'avance d'un pas hésitant, pris entre le désir de venir à elle et la crainte d'être irrespectueux.

Au pied de la couche les deux époux se rencontrent et se regardent en pleurant de bonheur.

« Viens, offrons Jésus au Père », dit Marie.

Tandis que Joseph s'agenouille, elle, debout entre les deux troncs qui soutiennent la voûte, élève son Enfant dans ses bras et dit :

« Me voici. C'est pour lui, mon Dieu, que je prononce ces mots. Me voici pour faire ta volonté. Et avec lui, moi, Marie, et Joseph, mon époux. Voici tes serviteurs, Seigneur. Que nous fassions toujours ta volonté, à tout moment et en toute occasion, pour ta gloire et par amour pour toi. »

Puis Marie se penche, dit : « Prends-le, Joseph » et lui offre l'enfant.

« Moi ? A moi ? Oh non, je n'en suis pas digne ! »

Joseph est tout intimidé, anéanti à l'idée de devoir toucher Dieu.

Mais Marie insiste en souriant :

« Tu en es bien digne. Nul ne l'est plus que toi, et c'est pour cette raison que le Très-Haut t'a choisi. Prends-le, Joseph, et tiens-le pendant que je vais chercher les langes. »

Rouge comme une pivoine, Joseph étend les bras et prend le poupon de chair qui crie de froid. Mais une fois qu'il l'a dans les bras, il abandonne son intention première de le tenir loin de lui par respect, et il le serre contre son cœur, en éclatant en sanglots :

« Oh, Seigneur ! Mon Dieu ! »

Puis il se penche pour baiser les petits pieds et les sent glacés. Alors, il s'assied par terre, le presse contre lui et se sert de son manteau marron et de ses mains pour essayer de le couvrir, de le réchauffer, de le défendre contre la bise nocturne. Il voudrait aller à côté du feu mais, là-bas, un courant d'air pénètre par la porte. Mieux vaut rester là où il est. Ou plutôt, mieux vaut aller entre les deux animaux, qui le protégeront du courant d'air et donneront de la chaleur. Il va donc se placer entre le bœuf et l'âne, tournant le dos à la porte, penché sur le nouveau-né pour lui faire de sa poitrine une niche dont les côtés sont une tête grise aux longues oreilles et un gros museau blanc aux naseaux fumants et aux bons yeux humides.

29.5 Marie a ouvert le coffre et en a tiré des linges et des langes.

Elle est allée auprès du feu et les y a réchauffés. Elle s'avance maintenant vers Joseph et enveloppe l'Enfant dans la toile tiédie, puis dans son propre voile pour protéger la petite tête.

« Où allons-nous le mettre maintenant ? » demande-t-elle.

Joseph regarde autour de lui, réfléchit...

« Attends, dit-il. Poussons plus loin les deux animaux et leur foin, tirons vers le bas le foin qui se trouve là au-dessus, et mettons Jésus à l'intérieur. Le bois du bord de la mangeoire le protégera des courants d'air, le foin fera office d'oreiller et le souffle du bœuf le réchauffera un peu. Mieux vaut le bœuf, il est plus patient et tranquille. »

Joseph se met à l'œuvre pendant que Marie berce son Enfant en le serrant sur son cœur et en appuyant sa joue contre la petite tête pour lui transmettre un peu de chaleur.

Joseph ranime le feu sans lésiner sur le bois pour obtenir une belle flamme et réchauffer le foin et, à mesure qu'il le sèche, il le met sur son sein pour l'empêcher de refroidir. Lorsqu'il en a entassé suffisamment pour faire un petit matelas à l'Enfant, il va à la mangeoire et l'arrange pour en faire un berceau.

« C'est prêt, dit-il. Maintenant, il nous faudrait une couverture pour empêcher le foin de le piquer et pour le recouvrir...

– Prends mon manteau, dit Marie.

– Tu vas avoir froid.

– Oh, ça ne fait rien ! La couverture est trop rugueuse, alors que mon manteau est doux et chaud. Je n'ai pas froid du tout. Mais qu'il ne souffre plus, lui ! »

Joseph prend alors l'ample manteau de douce laine bleu foncé et l'installe en double sur le foin ; un pan retombe hors de la crèche. Le premier lit du Sauveur est prêt.

De sa douce démarche ondoyante, Marie l'y porte et l'y dépose, le recouvre avec le pan du manteau qu'elle ramène aussi autour de sa tête nue, qui enfonce dans le foin, dont elle est à peine protégée par le fin voile de Marie. Seul le petit visage de Jésus, gros comme le poing, reste à découvert, et le couple, penché sur la crèche, tout heureux, le regarde dormir de son premier sommeil. La chaleur des langes et du foin a calmé ses pleurs et apporté le sommeil au doux Jésus.

**EMV 31 – Visite de Zacharie, qui leur recommande de rester à Bethléem. Obéissance de Joseph et Marie**

31.1 Je revois la longue pièce où j'avais vu la rencontre des Mages avec Jésus et leur adoration. Je comprends que je me trouve dans la maison hospitalière où la sainte Famille a été accueillie. J'assiste à l'arrivée de Zacharie, mais Elisabeth n'est pas avec lui.

La maîtresse de maison sort en courant à la rencontre de l'hôte qui arrive, elle le conduit près d'une porte et frappe. Puis, discrètement, elle se retire.

Joseph ouvre et pousse un cri de joie à la vue de Zacharie. Il le fait entrer dans une chambre aussi étroite qu'un couloir.

« Marie donne le sein à l'Enfant. Attends un peu. Assieds-toi, tu dois être fatigué. »

Il fait place à son hôte sur son lit et s'assied à côté de lui.

J'entends Joseph lui demander des nouvelles de son petit Jean, et Zacharie répond :

« Il grandit avec la vigueur d'un poulain. Mais en ce moment, il souffre un peu des dents, c'est la raison pour laquelle nous avons préféré ne pas l'amener. Il fait très froid, aussi Elisabeth n'est-elle pas venue elle non plus. Elle ne pouvait le laisser sans lait. Elle en est désolée, mais cette saison est tellement rigoureuse !

– Le temps est en effet très sévère, répond Joseph.

– L'homme que vous m'avez envoyé m'a appris que vous n'aviez pas de toit au moment de la naissance. Qui sait ce que vous avez dû souffrir...

– Beaucoup, en effet. Mais notre peur était plus grande que notre inconfort. Nous redoutions que cela ne nuise à l'Enfant. Les premiers jours, nous avons dû rester sur place. Nous, nous n'avons manqué de rien, car les bergers ont annoncé cette bonne nouvelle aux habitants de Bethléem et beaucoup nous ont apporté des cadeaux. Mais il manquait une maison, il manquait une chambre bien abritée, et Jésus pleurait beaucoup, surtout la nuit, à cause du vent qui entraînait de tous côtés... Je faisais bien du feu, mais peu, parce que la fumée faisait tousser le Bébé... et le froid demeurait. Deux animaux n'apportent que peu de chaleur, surtout là où l'air entre de partout ! Nous manquions d'eau chaude pour le laver, de linge propre pour le changer. Ah, il a beaucoup souffert ! Et Marie souffrait de le voir souffrir. Je souffrais moi aussi... Alors tu peux imaginer, elle qui est sa Mère ! Elle lui donnait son lait et ses larmes, son lait et son amour... Maintenant, ici, ça va mieux. J'avais préparé un berceau bien confortable et Marie l'avait garni d'un petit matelas douillet. Mais il est à Nazareth ! Ah, s'il avait été là, tout aurait été bien différent !

– Mais le Christ devait naître à Bethléem. Les prophètes l'avaient annoncé. »

31.2 Marie, qui les a entendus parler, entre. Elle est entièrement vêtue de laine blanche. Elle a retiré l'habit sombre qu'elle portait pour le voyage et dans la grotte, et elle porte un

vêtement tout blanc que je lui ai déjà vu à d'autres reprises. Elle n'a rien sur la tête et tient dans ses bras Jésus, qui dort, rassasié de lait, dans ses langes blancs.

Zacharie se lève respectueusement et s'incline avec vénération, puis il s'approche et regarde Jésus avec les marques du plus grand respect. S'il se tient penché, c'est moins pour mieux le voir que pour lui rendre hommage. Marie le lui présente, et Zacharie le prend avec une telle adoration qu'il semble soulever un ostensor. Et c'est effectivement l'Hostie qu'il prend dans ses bras, l'Hostie déjà offerte et dont le sacrifice sera consommé lorsqu'elle se sera donnée aux hommes en nourriture d'amour et de rédemption. Puis Zacharie rend Jésus à Marie.

31.3 Tous s'asseyent et Zacharie répète à Marie la raison pour laquelle Elisabeth n'est pas venue, et la peine qu'elle en éprouve.

« Les mois derniers, elle avait préparé du linge pour ton Fils béni. Je te l'ai apporté. Il est sur le chariot, en bas. »

Il se lève et sort, pour revenir avec un gros paquet accompagné d'un autre plus petit. Du premier – dont Joseph le débarrasse immédiatement comme du second - il tire aussitôt ses cadeaux : une couverture de laine bien moelleuse, tissée à la main, du linge et de petits vêtements. Du second, il sort du miel, de la farine très blanche, du beurre et des pommes pour Marie, ainsi que des galettes pétries et cuites par Elisabeth, et bien d'autres choses encore qui montrent l'affection maternelle de la reconnaissante cousine de Marie pour la jeune mère.

« Tu diras à Elisabeth que je lui en suis très reconnaissante, tout comme je te le suis. J'aurais beaucoup aimé la voir, mais je comprends ses raisons. J'aurais aussi voulu revoir le petit Jean...

– - Vous le verrez au printemps : nous viendrons chez vous.

– Nazareth est trop loin, dit Joseph.

31.4 – Nazareth ? Mais vous devez rester ici ! Le Messie doit grandir à Bethléem. C'est la cité de David. Le Très-Haut l'a conduit, par le biais de la volonté de César, à naître sur la terre de David, la terre sainte de Judée. Pourquoi l'emmener à Nazareth ? Vous savez comment les juifs jugent les Nazaréens. Demain, cet Enfant devra être le Sauveur de son peuple. Il ne faut pas que la capitale méprise son Roi sous prétexte qu'il vient d'une terre qu'ils dénigrent. Vous savez aussi bien que moi combien le Sanhédrin est susceptible et comme les trois castes principales sont méprisantes... D'ailleurs, en restant ici, non loin de moi, je pourrai vous aider quelque peu et mettre tout ce que j'ai au service du Nouveau-Né, moins en biens matériels qu'en dons moraux. Et lorsqu'il sera en âge de comprendre, je serai très heureux de lui servir de maître comme à mon enfant, pour que, une fois devenu grand, il me bénisse. Nous devons garder à l'esprit la grandeur de son destin et donc penser qu'il doit pouvoir se présenter au monde avec toutes les cartes en main pour gagner facilement sa partie. Certes, il possèdera la Sagesse. Mais le simple fait qu'un prêtre lui aura servi de maître le fera accepter plus aisément par les pharisiens difficiles à convaincre et par les scribes. Cela lui facilitera sa mission. »

31.5 Marie regarde Joseph et Joseph regarde Marie. Un échange de questions muettes s'engage par-dessus la tête innocente de l'Enfant, qui dort, tout rose et ignorant. Et ce sont des questions empreintes de tristesse. Marie pense à sa petite maison, Joseph à son travail. Ici, tout est à recommencer, à un endroit où, il y a quelques jours à peine, ils étaient des inconnus. Il n'y a ici aucun de ces objets chers laissés là-bas et préparés avec tant d'amour pour l'Enfant.

C'est bien ce que dit Marie :

« Mais comment faire ? Nous avons tout laissé là-bas. Joseph a tellement travaillé pour mon Jésus, sans s'épargner ni effort ni argent ! Il le faisait de nuit pour pouvoir travailler pendant la journée pour les autres et gagner ainsi de quoi acheter les plus beaux bois, la laine la plus moelleuse, le lin le plus blanc pour tout préparer pour Jésus. Il avait construit des ruches et entrepris des travaux de maçonnerie pour organiser autrement la maison, afin que le berceau puisse être mis dans ma chambre et y rester jusqu'à ce que Jésus ait grandi, et pour pouvoir y créer de la place pour un lit, puisque Jésus couchera dans ma chambre tant qu'il sera un jeune garçon.

– Joseph peut aller chercher ce que vous avez laissé là-bas.

– Mais où le mettre ? Tu le sais, Zacharie, nous sommes pauvres. Nous n'avons que notre travail et notre maison. L'un et l'autre nous permettent d'aller de l'avant sans avoir faim. Mais ici... nous trouverons peut-être du travail. Mais il nous faudra toujours nous occuper de trouver une maison. Cette brave femme ne peut nous héberger continuellement. Et moi, je ne peux imposer à Joseph davantage de sacrifices qu'il n'en fait déjà pour moi !

– Oh, moi ! Ce n'est rien pour moi... Je pense plutôt à la douleur de Marie de ne pas vivre chez elle... »

Marie a deux grosses larmes aux yeux.

« Je pense que cette maison doit lui être aussi chère que le Paradis en raison du miracle qui s'y est accompli... Même si je parle peu, je comprends beaucoup. Si ce n'était pas pour cela, je me sacrifierais volontiers. Je travaillerais deux fois plus, voilà tout. Je suis assez fort et jeune pour travailler le double de ce que je faisais et pourvoir à tout. Et si Marie n'en souffre pas trop... si tu dis qu'il est bien d'agir ainsi... pour ma part, me voici. Je fais ce qui vous semble le plus juste. Il me suffit que cela soit utile pour Jésus.

– Cela lui sera sûrement utile. Pensez-y et vous en verrez les raisons.

– On dit également que le Messie sera appelé Nazaréen..., objecte Marie.

– C'est juste. Du moins, faites en sorte qu'il grandisse en Judée jusqu'à ce qu'il devienne adulte. Le prophète dit : " Et toi, Bethléem Ephrata, tu seras la plus grande parce que de toi sortira le Sauveur. " Il ne parle pas de Nazareth. Ce nom lui sera peut-être donné pour une raison que nous ignorons. Mais sa terre, c'est celle-ci.

– C’est toi qui le dis, prêtre, et nous... nous... avec quelle douleur nous t’écoutons... et nous te donnons raison. Mais quelle souffrance ! Quand reverrai-je cette maison où je suis devenue mère ? »

Marie pleure doucement. Comme je comprends son chagrin, ah, comme je le comprends !

La vision s’arrête sur ces larmes de Marie.

## EMV 31 – La sainteté de Joseph

31.6 Marie me dit ensuite :

« Tu le comprends. Je le sais. Mais tu me verras pleurer encore plus fort.

Pour l’instant, j’élève ton âme en te montrant la sainteté de Joseph, qui était homme, c’est-à-dire qu’il n’avait pour son âme d’autre aide que sa sainteté. Moi, j’avais tous les dons de Dieu par ma condition d’Immaculée. J’ignorais que je l’étais, mais dans mon âme ces dons étaient actifs et me procuraient des forces spirituelles. Mais lui n’était pas immaculé. L’humanité pesait en lui de tout son poids, et c’est avec ce fardeau qu’il devait s’élever vers la perfection, au prix d’un effort continu de toutes ses facultés pour avoir la volonté d’atteindre la perfection et de plaire à Dieu.

Ah, mon saint époux ! Saint en tout, même dans les choses les plus humbles de l’existence. Saint par sa chasteté d’ange. Saint par son honnêteté d’homme. Saint par sa patience, par son ardeur au travail, par sa sérénité toujours égale, par sa modestie, par tout.

Sa sainteté éclate aussi dans cet événement. Un prêtre lui dit : “ Il est bon que tu t’établisses ici ” et lui, qui sait pourtant quel sera son surcroît de travail, répond : “ Ce n’est rien pour moi... Je pense plutôt à la douleur de Marie. Si ce n’était pas pour cela, je me sacrifierais volontiers. Il me suffit que cela soit utile pour Jésus. ” Jésus, Marie : ce sont ses amours angéliques. Mon saint époux n’a rien aimé d’autre sur terre, et il s’est fait le serviteur de cet amour.

On a fait de lui le protecteur des familles chrétiennes, des travailleurs et de bien d’autres catégories. Mais ce n’est pas seulement des agonisants, des époux, des ouvriers qu’il faudrait le faire protecteur, mais bien aussi des consacrés. Quel consacré de ce monde au service de Dieu, quel qu’il soit, s’est-il consacré comme lui au service de son Dieu, acceptant tout, renonçant à tout, supportant tout, accomplissant tout avec promptitude, gaieté, égalité d’humeur, comme il l’a fait ? Aucun.

31.7 Je veux encore te faire remarquer une chose, ou même deux.

Zacharie est un prêtre. Joseph ne l’est pas, mais vois comme celui qui ne l’est pas a le cœur tourné vers le Ciel plus que le prêtre. Zacharie pense humainement, et c’est humainement qu’il interprète les Ecritures : il se laisse trop guider par le bon sens humain ; ce n’est d’ailleurs pas la première fois qu’il le fait-. Il en a déjà été puni, mais il retombe dans ce travers, bien que moins gravement. Au sujet de la naissance de Jean, il avait dit : “

Comment cela pourrait-il se produire puisque je suis vieux et que ma femme est stérile ? ” Il affirme maintenant : “ Pour aplanir son chemin, le Christ doit grandir ici ” et, avec cette racine d’orgueil qui persiste chez les meilleurs, il pense pouvoir être utile, lui, à Jésus. Non pas utile comme Joseph veut l’être en le servant, mais utile en lui servant de maître... Dieu le lui a pardonné parce que son intention était bonne. Mais le “ Maître ” avait-il donc besoin d’avoir des maîtres ?

J’ai essayé de lui faire voir la lumière dans les prophéties. Mais il se sentait plus savant que moi et accommodait à sa façon son interprétation. J’aurais pu insister et l’emporter. Mais - et c’est là la seconde observation que je te fais faire - je fais preuve de respect envers le prêtre en raison de sa dignité, et non en raison de ses connaissances.

31.8 Généralement, un prêtre est éclairé par Dieu. J’ai bien dit : “ généralement ”. Il l’est quand c’est un vrai prêtre. Ce n’est pas l’habit qui lui donne son caractère sacré, c’est son âme. Pour juger si un homme est un vrai prêtre, il faut juger de ce qui sort de son âme. Comme l’a dit mon Jésus, c’est de l’âme que sortent les choses qui sanctifient ou qui corrompent, celles qui révèlent tout de la manière d’agir d’un individu. Or, quand il s’agit d’un vrai prêtre, il est généralement inspiré par Dieu. A l’égard de ceux qui ne le sont pas, il faut faire preuve de charité surnaturelle et prier pour eux.

Mais mon Fils t’a déjà mise au service de cette rédemption, et je n’ajoute rien. Sois heureuse de souffrir pour qu’augmente le nombre des vrais prêtres. Et toi, repose-toi sur la parole de celui qui te guide. Crois et obéis à ses conseils. 31.9 Obéir sauve toujours. Même si le conseil qu’on reçoit n’est pas absolument parfait.

Tu le vois : nous avons obéi, et ce fut une bonne chose. Il est vrai qu’Hérode s’est contenté de faire exterminer les enfants de Bethléem et des environs. Mais Satan n’aurait-il pas pu le pousser à étendre cette marée de haine bien plus loin, et inciter tous les puissants de Palestine à commettre pareil crime pour supprimer le futur Roi des Juifs ? Il l’aurait pu. Et cela serait arrivé dans les premiers temps du Christ, quand l’accumulation des prodiges avait attiré l’attention des foules et le regard des grands. Si cela s’était produit, comment aurions-nous pu traverser toute la Palestine pour aller de la lointaine Nazareth en Egypte, cette terre hospitalière pour les Hébreux persécutés, qui plus est avec un petit enfant et pendant le déchaînement d’une persécution ? Il était plus facile de s’enfuir de Bethléem, même si ce fut tout aussi douloureux.

L’obéissance sauve toujours. Rappelle-le-toi.

31.10 Et le respect du prêtre est toujours un signe de bonne formation chrétienne. Malheur — c’est Jésus qui l’a dit —, malheur aux prêtres qui perdent leur flamme apostolique ! Mais malheur aussi à ceux qui se croient permis de les mépriser ! Car ce sont eux qui consacrent et distribuent le vrai Pain descendu du Ciel. Ce contact les rend aussi saints qu’un calice sacré, même si leur personne ne l’est pas. Ils en répondront devant Dieu. En ce qui vous concerne, considérez-les comme tels et ne vous souciez pas du reste. Ne soyez pas plus intransigeants que votre Seigneur Jésus qui, sur leur ordre, quitte le Ciel et descend pour être élevé par leurs mains. Imité-le. S’ils sont aveugles ou sourds, si leur âme est paralysée et leur intelligence malade, s’ils ont la lèpre de fautes trop contraires à leur

mission, s'ils sont des Lazare au tombeau, suppliez Jésus pour qu'il leur rende la santé et la vie.

Appelez-le par votre prière et votre souffrance, ô âmes victimes. Sauver une âme, c'est prédestiner la sienne au Ciel. Mais sauver une âme sacerdotale, c'est sauver un grand nombre d'âmes, puisque chaque saint prêtre est un filet qui amène des âmes à Dieu. Et sauver un prêtre, autrement dit le sanctifier, le sanctifier à nouveau, c'est recréer ce filet mystique. Chacune de ses conquêtes est une lumière qui s'ajoute à votre couronne éternelle.

Va en paix. »

32.1 Je vois partir un couple de personnes d'une maison des plus modestes. D'un petit escalier extérieur, descend une toute jeune mère tenant dans les bras un bébé, enveloppé dans du linge blanc.

Je reconnais notre Mère. Elle est toujours la même, blonde et pâle, svelte ; chacun de ses gestes est gracieux. Elle est vêtue de blanc et s'enveloppe dans un manteau bleu pâle. Sur sa tête, un voile blanc. Elle porte son Enfant avec mille précautions.

Joseph l'attend au pied de l'escalier auprès d'un âne gris. Sa tunique comme son manteau sont marron clair. Il regarde Marie et lui sourit. Lorsque Marie s'approche de l'âne, il se passe la bride de l'âne sur le bras gauche et prend un instant l'enfant, qui dort paisiblement, pour permettre à Marie de mieux s'installer sur la selle. Il lui rend ensuite Jésus et ils se mettent en route.

Joseph chemine à côté de Marie, sans cesser de tenir sa monture par la bride et en veillant à ce qu'elle marche droit, sans trébucher. Marie tient Jésus sur son sein et, par crainte qu'il prenne mal à cause du froid, elle étend sur lui un pan de son manteau. Les deux époux parlent à peine, mais ils se sourient souvent.

La route, qui n'est pas un modèle du genre, se déroule à travers une campagne que la saison a dénudée. Quelques autres voyageurs les dépassent ou les croisent, mais ils sont rares.

32.2 Plus tard, on voit apparaître des maisons et des murs qui enserrant une ville. Les deux époux y pénètrent par une porte ; commence alors le parcours sur le pavé (très disjoint) de la ville. Il devient plus difficile d'avancer, d'une part parce que la circulation force l'âne à s'arrêter à tout instant, d'autre part parce que, sur les pierres et les trous qui remplacent les pavés manquants, l'âne fait de continuel faux pas qui gênent Marie et l'Enfant.

La route n'est pas plane. Elle monte, bien que légèrement. Étroite, elle passe entre des maisons hautes aux portes exiguës et basses, dont rares sont les fenêtres qui donnent sur la rue. En haut, le ciel apparaît sous la forme de multiples portions d'azur entre les maisons, ou plutôt entre les terrasses. En bas, c'est la foule et le brouhaha, et l'on croise d'autres personnes à pied, ou montées sur un âne, ou conduisant des ânes chargés, et d'autres encore qui suivent une encombrante caravane de chameaux. A un certain endroit, une patrouille de légionnaires romains passe dans un grand bruit de sabots et d'armes, puis disparaît derrière une arcade qui enjambe une rue très étroite et caillouteuse.

Joseph tourne à gauche et prend une voie plus large et plus belle. J'aperçois, tout au bout de la rue, l'enceinte crénelée que je connais déjà.

Marie descend de l'âne près de la porte où se trouve une sorte d'abri pour les ânes. Je parle d'"abri" parce qu'il s'agit d'une espèce de cabanon, ou plutôt de hangar jonché de paille, avec des piquets munis d'anneaux pour attacher les quadrupèdes.

Joseph remet quelques pièces à un petit homme qui est accouru, pour acheter un peu de foin, et il puise un seau d'eau à un puits rudimentaire qui se trouve dans un coin pour le donner à son âne. Il rejoint ensuite Marie et tous deux pénètrent dans l'enceinte du Temple.

32.3 Ils se dirigent d'abord vers un portique où se tiennent ceux que Jésus fustigera plus tard vigoureusement : les vendeurs de tourterelles et d'agneaux, ainsi que les changeurs. Joseph achète deux colombes blanches. Il ne change pas d'argent. On comprend qu'il a ce qu'il lui faut.

Joseph et Marie s'avancent maintenant vers une porte latérale à huit marches, - comme toutes les portes, à ce qu'il me semble, de sorte que le cube du Temple est surélevé par rapport au sol. Cette porte a un grand vestibule, comme les portes cochères de nos maisons en ville, pour vous en donner une idée, mais plus vaste et mieux décoré. A droite et à gauche, il s'y trouve deux espèces d'autels, deux constructions rectangulaires dont je ne saisis pas immédiatement à quoi elles peuvent bien servir. On dirait des bassins peu profonds, car l'intérieur est plus bas que le bord extérieur surélevé de quelques centimètres.

Un prêtre accourt ; je ne sais si c'est Joseph qui l'a appelé ou s'il vient de lui-même. Marie offre les deux pauvres colombes et, comme je comprends leur sort, je détourne les yeux. J'observe les ornements du lourd portail, du plafond, du vestibule. Du coin de l'œil, il me semble toutefois voir le prêtre asperger Marie d'eau. Ce doit être de l'eau, car je ne vois aucune tache sur son vêtement. Ensuite Marie, qui avait donné au prêtre une poignée de pièces avec les colombes (j'avais oublié de le dire), pénètre avec Joseph dans le Temple proprement dit, en compagnie du prêtre.

Je regarde de tous côtés. C'est un endroit très orné. Sculptures à tête d'ange, palmes et ornements courent le long des colonnes, sur les murs et au plafond. La lumière entre par des fenêtres curieuses, longues et étroites, sans vitre naturellement, disposées en diagonale sur les murs. Je suppose que c'est pour empêcher les averses d'entrer.

32.4 Marie avance jusqu'à un certain point, puis s'arrête. A quelques mètres d'elle il y a d'autres marches, et au-dessus une autre sorte d'autel au-delà duquel se trouve un autre édifice.

Je me rends compte que je croyais être dans le Temple, alors que je me trouve dans des bâtiments qui entourent le Temple proprement dit, c'est-à-dire le Saint, au-delà duquel il semble que personne ne puisse entrer, hormis les prêtres. Ce que je croyais être le Temple n'est donc qu'un vestibule clos qui, sur trois côtés, entoure le Temple qui renferme le Tabernacle. Je ne sais si je me suis bien expliquée. Mais je ne suis ni architecte ni ingénieur...

Marie présente au prêtre l'Enfant, qui s'est éveillé et regarde innocemment autour de lui avec ce regard étonné des bébés qui n'ont que quelques jours. Il le prend dans ses bras et le soulève à bras tendus, tourné vers le Temple, en se tenant contre une sorte d'autel édifié au-dessus des marches. Le rite est accompli. L'Enfant est rendu à sa Mère, et le prêtre s'en va.

32.5 Il y a des curieux qui regardent. D'entre eux, se dégage un petit vieux tout courbé qui avance péniblement et s'appuie sur un bâton. Il doit être fort âgé, à mon avis, il doit avoir plus de quatre-vingts ans. Il s'approche de Marie et lui demande de lui donner le Bébé un instant. Marie le satisfait en souriant.

Syméon, dont j'ai toujours cru qu'il appartenait à la caste sacerdotale, mais n'est qu'un simple fidèle, le saisit et l'embrasse. Jésus lui sourit avec l'expression incertaine des nourrissons. On dirait qu'il l'observe avec curiosité, car le vieillard pleure et rit tout à la fois ; ses larmes tracent toute une broderie de scintillements entre ses rides et couvrent de perles sa longue barbe blanche vers laquelle Jésus tend les mains. C'est Jésus, mais c'est encore un petit bébé, et ce qui bouge devant lui attire son attention et lui donne envie de l'attraper pour mieux comprendre ce que c'est. Marie et Joseph sourient, tout comme les personnes présentes qui louent la beauté du Bébé.

J'entends les paroles du saint vieillard, et je vois le regard étonné de Joseph, ému de Marie, à la fois étonné et ému d'une partie de la petite assistance, les autres étant pris d'un fou rire. Parmi ces derniers se trouvent des barbues et des membres hautains du Sanhédrin qui hochent la tête et regardent Syméon avec un air de compassion ironique. Ils doivent penser que son grand âge lui a fait perdre la raison.

32.6 Le sourire de Marie s'éteint et elle devient encore plus pâle quand Syméon lui prédit ses propres souffrances. Bien qu'elle le sache déjà, ces mots lui transpercent l'âme. Elle s'approche davantage de Joseph pour trouver quelque réconfort, elle serre passionnément son Enfant sur son cœur ; c'est donc comme une âme assoiffée qu'elle boit les paroles d'Anne, qui arrive à son tour : étant femme, elle a pitié de sa douleur et lui promet que l'Eternel adoucira l'heure de sa souffrance par une force sur--naturelle.

« Femme, celui qui a donné le Sauveur à son peuple aura le pouvoir d'envoyer son ange pour te consoler de tes larmes. Jamais l'aide du Seigneur n'a fait défaut aux grandes femmes d'Israël, et tu es bien plus que Judith ou Yaël. Notre Dieu créera en toi un cœur d'or de la plus grande pureté pour résister à la mer de douleur qui fera de toi la plus grande femme de la création, la Mère. Et toi, petit Enfant, souviens-toi de moi à l'heure de ta mission. »

C'est ainsi que s'achève ma vision.

### **EMV 34 – Adoration des Mages.**

Il fait jour, désormais. Un beau soleil brille dans le ciel de l'après-midi. Un serviteur des mages traverse la place et gravit l'escalier de la petite maison. Il entre, ressort, et retourne à l'auberge.

Les trois sages sortent, suivis chacun de son serviteur. Ils traversent la place. Les rares passants se retournent pour regarder ces personnages majestueux qui marchent lentement, avec solennité. Un bon quart d'heure est passé entre l'entrée du serviteur et celle des mages, ce qui a permis aux habitants de la petite maison de se préparer à recevoir leurs hôtes.

Ces derniers sont habillés encore plus richement que la veille au soir. Les soieries resplendent, les pierres précieuses étincellent, un grand panache de plumes de grand prix couvertes d'écailles encore plus précieuses oscille sur la tête de celui qui a un turban.

L'un des serviteurs porte un coffre orné de marqueteries dont les fermetures sont en or buriné ; le deuxième une coupe très travaillée, surmontée d'un couvercle encore mieux ciselé ; le troisième, une espèce d'amphore large et basse, en or elle aussi, bouchée par une fermeture en forme de pyramide garnie d'un brillant au sommet. Ces objets doivent être lourds, car les serviteurs les portent avec effort, surtout celui qui est chargé du coffre.

Les trois visiteurs montent l'escalier et entrent. Ils pénètrent dans une pièce qui va de la rue à l'arrière de la maison. On aperçoit le petit jardin qui se trouve derrière par une fenêtre ouverte au soleil. Des portes s'ouvrent dans les deux autres murs, d'où les propriétaires observent : un homme, une femme, et trois ou quatre enfants entre deux âges.

34.6 Marie est assise, l'enfant sur son sein, et Joseph se tient debout auprès d'elle. Mais elle se lève elle aussi et s'incline quand elle voit entrer les trois mages. Elle est entièrement vêtue de blanc. Elle est si belle dans le simple vêtement immaculé qui la re-couvre de la base du cou aux pieds, des épaules à ses fins poignets, si belle avec sa tête couronnée de tresses blondes, son visage rosi par l'émotion, ses yeux qui sourient avec douceur, sa bouche qui s'ouvre pour saluer : « Que Dieu soit avec vous ! », que les trois hommes en restent un instant interdits. Puis ils s'a-vancent, se prosternent à ses pieds et la prient de s'asseoir.

Eux non, ils ne s'asseyent pas, bien que Marie les en prie. Ils restent à genoux, appuyés sur leurs talons. Les trois serviteurs se tiennent en retrait, eux aussi à genoux, tout de suite derrière le seuil. Ils ont déposé devant eux les objets qu'ils portaient, et attendent.

Les trois sages contemplent l'Enfant, qui, à ce qu'il me semble, doit avoir de neuf mois à un an, tant il est éveillé et robuste. Il se tient assis sur le sein de sa Mère, sourit et gazouille avec une voix de petit oiseau. Comme sa Mère, il est entièrement vêtu de blanc et porte des sandalettes à ses pieds minuscules. Un petit vêtement tout simple : une tunique d'où sortent de beaux petits petons remuants, de petites mains potelées qui voudraient bien tout attraper, et surtout un très joli visage où resplendent des yeux bleu foncé ; sa bouche fait des fossettes des deux côtés quand il rit, découvrant des dents minuscules. Les boucles de ses cheveux font penser à une poussière d'or tant elles sont brillantes et vaporeuses.

34.7 Le plus âgé des sages parle au nom de tous.

Il explique à Marie que, une nuit du dernier mois de décembre, ils ont vu, dans le ciel, apparaître une nouvelle étoile d'un éclat inhabituel. Jamais aucune carte du ciel n'avait mentionné cet astre et nul n'en avait jamais parlé. On ne connaissait pas son nom, parce qu'il n'en avait pas. Née du sein de Dieu, cette étoile s'était épanouie pour apprendre aux hommes une vérité bénie, un secret de Dieu. Mais les hommes ne s'en étaient guère souciés, parce que leur âme était plongée dans la boue. Ils ne levaient pas les yeux vers Dieu et ne savaient pas lire les paroles qu'il trace — qu'il en soit éternellement béni — avec des astres de feu sur la voûte des cieux.

Eux, ils l'avaient vue et s'étaient efforcés d'en comprendre le sens. C'est de bon cœur qu'ils avaient perdu le peu de sommeil qu'ils accordaient à leurs membres et en oubliaient de manger pour se plonger dans l'étude du zodiaque. Or les conjonctions des pla-nètes, le temps, la saison, le calcul des heures passées et des combinaisons astronomiques leur avaient appris le nom et le secret de l'étoile. Son nom était " Messie ", et son secret : " Etre le Messie venu au monde. " Ils avaient donc pris la route pour l'adorer, à l'insu les uns des autres. Par monts et par vaux, à travers déserts et fleuves, voyageant de nuit, ils avaient marché en direction de la Palestine, vers où l'étoile les guidait. Pour chacun, de trois points différents de la terre, elle allait dans cette direction. Et puis ils s'étaient rencontrés, de l'autre côté de la mer Morte. C'est là que la volonté de Dieu les avait réunis, et ils avaient continué ensemble, en se comprenant, bien que chacun parle sa propre langue, et en comprenant et pouvant parler la langue du pays traversé, par quelque miracle de l'Eternel.

Ensemble, ils étaient allés à Jérusalem, puisque le Messie devait être le roi de Jérusalem, le roi des Juifs. Mais l'étoile s'était cachée sur le ciel de cette ville ; ils avaient senti leur cœur se briser de douleur et s'étaient examinés pour savoir s'ils avaient démerité de Dieu. Mais, leur conscience les rassurant, ils s'étaient adressés au roi Hérode pour lui demander dans quel palais était né le roi des Juifs qu'ils étaient venus adorer. Ayant convoqué les prêtres et les scribes, le roi leur avait demandé où devait naître le Messie, et ils avaient répondu :

« A Bethléem de Judée. »

Les mages étaient donc venus à Bethléem et l'étoile était réapparue à leurs yeux, une fois quittée la cité sainte. La veille au soir, son éclat s'était accru — le ciel entier était embrasé — puis, unissant la lumière des autres étoiles à son propre rayonnement, elle s'était arrêtée au-dessus de cette maison. Ils avaient compris que c'était là que se trouvait le Nouveau-né divin. Et maintenant ils l'adoraient et lui offraient leurs pauvres cadeaux et, par-dessus tout, leur cœur qui ne cesserait jamais de bénir Dieu de la grâce qu'il leur avait accordée et d'aimer son Nouveau-né, dont ils voyaient la sainte humanité. Ils allaient ensuite en rendre compte au roi Hérode, car lui aussi désirait l'adorer.

34.8 « Voici à la fois l'or qu'il convient à un roi de posséder, l'encens comme il convient à Dieu, et voilà, Mère, voilà la myrrhe, puisque ton Nouveau-né n'est pas seulement Dieu mais homme, et connaîtra donc l'amertume de la chair et de la vie humaine ainsi que la loi inévitable de la mort. Notre amour aurait préféré ne pas te dire ces mots et penser que sa chair est éternelle à l'instar de son Esprit. Mais, Femme, si nos cartes ne se trompent pas, et plus encore nos âmes, ton Fils est le Sauveur, le Christ de Dieu qui devra, pour sauver la terre, prendre sur lui le mal du monde dont l'un des châtiments est la mort. Cette résine est destinée à cette heure-là, pour que ses chairs — qui sont saintes — ne con-naissent pas la pourriture de la corruption et gardent leur intégrité jusqu'à leur résurrection. Que par nos cadeaux il se souvienne de nous et sauve ses serviteurs en leur donnant son Royaume.

Pour l'instant, et pour être sanctifiés par lui, que sa Mère offre son Enfant à notre amour. Qu'en baisant ses pieds la bénédiction céleste descende sur nous ».

Marie, qui a dominé l'effroi provoqué par les paroles du savant et a dissimulé par un sourire la tristesse de l'évocation funèbre, leur offre l'enfant. Elle le pose dans les bras du plus âgé, qui l'embrasse et reçoit des caresses, puis il le passe aux deux autres.

Jésus sourit et joue avec les chaînettes et les franges des trois hommes, et il regarde avec curiosité l'écrin ouvert, rempli d'une matière jaune et luisante. Il rit quand il voit que le soleil forme un arc-en-ciel en tombant sur le couvercle de la myrrhe.

34.9 Puis les trois personnages rendent l'Enfant à Marie et se lèvent. Marie en fait de même. Le plus jeune donne un ordre à son serviteur, qui sort, et les uns et les autres s'inclinent. Les mages parlent encore un peu, comme s'ils ne pouvaient se ré-soudre à quitter cette maison. Des larmes d'émotion brillent dans les yeux. Finalement, ils se dirigent vers la sortie, accompagnés par Marie et Joseph.

L'Enfant a voulu descendre et donner la main au plus âgé des trois, et il marche comme cela, une main dans la main de Marie, l'autre dans celle du sage, qui se penche pour le retenir. Jésus a le pas encore incertain d'un enfant et il rit en frappant du pied le rayon de lumière que le soleil dessine par terre.

Parvenus sur le seuil – il ne faut pas oublier que cette pièce prenait toute la longueur de la maison – les trois visiteurs prennent congé en s'agenouillant encore une fois pour baiser les pieds de Jésus. Marie, penchée sur son Fils, prend sa petite main et, en la guidant, lui fait faire un geste de bénédiction sur la tête de chacun des mages. C'est déjà un signe de croix que tracent les petits doigts de Jésus guidés par Marie.

Après cela, les trois mages descendent l'escalier. La cara-vane est déjà prête, elle les attend. Le harnachement des chevaux brille sous le soleil couchant. Les gens se sont rassemblés sur la petite place pour observer ce spectacle insolite.

Jésus bat des mains en riant. Sa Mère l'a soulevé et appuyé contre un large parapet qui borde le palier. Elle le maintient par un bras sur sa poitrine pour l'empêcher de tomber. Joseph est descendu avec les trois personnages et tient l'étrier à chacun pendant qu'ils montent à cheval ou à chameau.

Désormais, maîtres et serviteurs sont tous en selle. L'ordre de marche est donné. Les trois hommes se penchent jusque sur le cou de leur monture en un dernier salut. Joseph s'incline, Marie en fait de même et guide de nouveau la main de Jésus en un geste d'adieu et de bénédiction.

### **EMV 34 – Joseph est le gardien de la Sainte Famille**

Jésus dit :

(...) Mes enfants, il y a deux autres enseignements à tirer de cette vision.

C'est d'abord l'attitude de Joseph qui sait rester à " sa " place. Il est présent en tant que gardien et protecteur de la Pureté et de la Sainteté, mais il n'en usurpe pas les droits. C'est Marie qui, avec son Jésus, reçoit les hommages et à qui les mages s'a-dressent. Joseph

s'en réjouit pour elle et ne s'afflige pas d'être une figure secondaire. Joseph est un juste, il est le Juste. Et il est toujours juste, même à ce moment-là. Les vapeurs de la fête ne lui montent pas à la tête. Il reste humble et juste.

Il se réjouit des cadeaux. Non pas pour lui-même, mais parce qu'il pense qu'ils lui serviront à rendre plus agréable la vie de son épouse et de son doux enfant. Il n'y a aucune cupidité en Joseph. C'est un travailleur et il continuera à travailler. Mais il se réjouit qu'eux, ses deux amours, connaissent un peu d'aisance et de confort. Ni les mages ni lui ne savent que ces dons serviront à une fuite et à une vie d'exil au cours desquelles ces richesses s'évaporeront comme des nuages chassés par le vent, puis au retour dans leur patrie. Ils auront alors tout perdu, clients et meubles. Il ne leur restera que les murs de leur maison, protégée par Dieu parce que c'est là qu'il s'est uni à la Vierge et s'est fait chair.

Joseph est humble, lui, le gardien de Dieu et de la Mère de Dieu et Epouse du Très-Haut, jusqu'à présenter l'étrier à ces vassaux de Dieu. C'est un pauvre charpentier, car la violence des hommes a dépouillé les héritiers de David de leurs possessions royales. Mais il est toujours de race royale et a les manières d'un roi. C'est aussi de lui qu'il a été dit : " Il était humble parce qu'il était réellement grand. "

35.1 Je vois en esprit la scène suivante :

C'est la nuit. Joseph dort sur sa couche dans sa chambre minuscule, du sommeil tranquille de celui qui se repose de beaucoup de travail accompli honnêtement et soigneusement.

Je le vois dans l'obscurité de la chambre, à peine réveillée par un rai de lumière de la lune qui pénètre par la fente de la fenêtre tout juste entrebâillée mais pas fermée complètement, comme si Joseph avait chaud dans cette petite pièce, ou comme s'il voulait qu'un peu de clarté lui permette de se régler sur l'aube et de se lever promptement. Il dort sur le côté et sourit dans son sommeil à je ne sais quelle image qu'il voit en songe.

Mais son sourire se change en effroi. Il soupire profondément comme s'il avait un cauchemar et s'éveille en sursaut. Il s'assied sur son lit, se frotte les yeux et regarde autour de lui, puis vers la petite fenêtre d'où vient le filet de lumière. La nuit est profonde, mais il saisit le vêtement étendu au pied du lit et, toujours assis sur son lit, l'enfile sur la tunique blanche à manches courtes qu'il porte sur la peau. Il écarte les couvertures, met les pieds à terre et cherche ses sandales. Il les enfile et les lace. Puis il se lève et se dirige vers la porte en face de son lit, pas celle qui est sur le côté du lit et qui conduit à la pièce où furent accueillis les mages. Il frappe doucement, à peine un toc-toc du bout des doigts.

Il doit comprendre qu'on l'invite à entrer, car il ouvre précautionneusement la porte et la referme sans bruit. Avant de se diriger vers la porte, il a allumé une petite lampe à huile à une seule flamme qui lui permet de s'éclairer. Il entre dans une chambre un peu plus grande que la sienne et où se trouve un lit bas à côté d'un berceau. Il y a déjà une veilleuse allumée dont la petite flamme tremble dans un coin comme une petite étoile lumineuse faible et dorée qui permet de voir sans gêner le sommeil de celui qui dort.

35.2 Mais Marie ne dort pas. Elle est agenouillée près du berceau dans son vêtement clair et elle prie, veillant Jésus qui dort tranquillement. Jésus a l'âge que je lui ai vu dans la vision des mages. C'est un enfant d'un an environ, beau, rose et blond ; sa jolie petite tête aux cheveux bouclés est enfoncée dans l'oreiller et sa main est fermée sous son cou.

« Tu ne dors pas ? » demande Joseph à voix basse, étonné. « Pourquoi ? Jésus n'est pas bien ? »

– Oh, non ! Il va bien. Je prie. Mais je dormirai plus tard. Pourquoi es-tu venu, Joseph ? »

Marie parle en restant à genoux.

Joseph parle à voix très basse pour ne pas éveiller le bébé mais avec animation.

« Il faut partir tout de suite d'ici, tout de suite ! Prépare le coffre et un sac avec tout ce que tu peux y mettre. Je m'occuperai du reste. J'emporterai le plus de choses possible... A

l'aube nous prendrons la fuite. Je le ferais bien encore plus tôt, mais je dois parler à la propriétaire de la maison...

– Mais pourquoi cette fuite ?

– Je te l'expliquerai plus tard, c'est pour Jésus. Un ange m'a dit : " Prends l'Enfant et sa Mère et fuis en Egypte. " Ne perds pas de temps. Je vais préparer tout ce que je peux ».

35.3 Il n'est guère nécessaire de dire à Marie de ne pas perdre de temps. Dès qu'elle a entendu parler d'un ange, de Jésus et de fuite, elle a compris que son Enfant était en danger et s'est levée d'un bond, le visage plus pâle que cire, en portant avec angoisse la main à son cœur. Rapide et légère, elle s'est aussitôt mise en mouvement pour ranger les vêtements dans le coffre et dans un grand sac qu'elle a étendu sur son lit encore intact. Elle a beau être angoissée, elle ne perd pas la tête et fait les choses avec empressement, mais aussi avec ordre. De temps en temps, en passant près du berceau, elle regarde le Bébé qui dort sans se douter de rien.

« As-tu besoin d'aide ? demande de temps à autre Joseph en passant la tête par la porte entrebâillée.

– Non, merci » répond toujours Marie.

Ce n'est que lorsque le sac est plein et sûrement bien lourd qu'elle appelle Joseph pour l'aider à le fermer et à le descendre du lit. Mais Joseph ne veut pas de son aide et il se débrouille tout seul pour prendre le long paquet et l'emporter dans sa petite pièce.

« Est-ce que je dois prendre les couvertures de laine ? de-mande Marie.

– Emporte le plus de choses possible, car nous perdrons le reste. Mais prends tout ce que tu peux. Ce sera utile parce que... parce que nous devons rester loin longtemps, Marie !... »

Joseph est très triste en disant cela. Quant à Marie, on imagine aisément ce qu'il en est... Elle plie en soupirant ses couvertures et celles de Joseph, qui les lie avec une corde.

« Nous laisserons les couvre-pieds et les nattes, dit-il en ficelant les couvertures. Même si je prends trois ânes, je ne peux trop les charger. Nous avons à parcourir une longue et pénible route, en partie à travers les montagnes et en partie dans le désert. Couvre bien Jésus. Les nuits seront froides aussi bien dans les montagnes que dans le désert. J'ai emporté les cadeaux des mages qui nous seront utiles là-bas. Je vais dépenser tout ce que j'ai pour acheter les deux ânes. Nous ne pourrons pas les renvoyer et je dois les acquérir. J'y vais sans attendre l'aube. Je sais où les trouver. Toi, finis de tout préparer. »

Et il sort.

Marie rassemble encore quelques objets puis, après avoir observé Jésus, elle sort et revient avec des petits vêtements qui paraissent encore humides; peut-être sont-ils lavés de la veille. Elle les plie, les enroule dans un linge et les met avec le reste. Il n'y a plus rien.

Se retournant, elle aperçoit dans un coin un petit jouet de Jésus, une petite brebis taillée dans le bois. Elle la prend en sanglotant et la baise. Le bois porte les traces des petites dents de Jésus et les oreilles de la brebis sont toutes mordillées. Marie caresse cet objet sans valeur, taillé dans un morceau de pauvre bois blanc, mais de si grand prix pour elle parce qu'il lui dit l'affection de Joseph pour Jésus et lui parle de son Bébé. Elle le joint aux autres objets sur le coffre fermé.

35.4 Maintenant il ne reste vraiment plus rien, excepté Jésus dans son berceau. Marie pense qu'il faudrait aussi préparer son Bébé. Elle s'approche du berceau et le remue un peu pour réveiller le petit. Mais il gémit un instant, se retourne et continue de dormir. Marie caresse doucement les boucles de ses cheveux. Jésus ouvre sa petite bouche pour bâiller. Marie se penche et lui donne un bisou sur la joue. Jésus achève de se réveiller. Il ouvre les yeux, voit sa Maman, lui sourit et tend ses mains vers son sein.

« Oui, amour de ta Maman. Oui, ton lait. Avant l'heure habituelle... Mais tu es toujours prêt à téter ta Maman, mon saint petit agneau ! »

Jésus rit et joue en agitant ses petits pieds hors des couvertures et aussi ses bras avec une de ces joies propres aux enfants, si charmantes à voir. Il appuie ses pieds contre l'estomac de sa maman, se courbe et appuie sa tête blonde sur son sein. Puis il se rejette en arrière et rit en saisissant les cordons qui ferment le vêtement de Marie et en essayant de l'ouvrir. Dans sa chemisette de lin, il paraît très beau, potelé, rose comme une fleur.

Marie se courbe et reste ainsi, en travers du berceau dont elle se fait une protection, pleurant et riant tout à la fois, pendant que le Bébé babille avec les mots - qui n'en sont pas - de tous les bébés et où on distingue nettement "maman". Il l'observe, étonné de la voir pleurer. Il tend la main vers les larmes claires qui sillonnent les joues de Marie et la mouille en faisant des caresses. Puis, avec autant de grâce, il s'appuie de nouveau sur le sein maternel et se serre tout contre en le caressant de sa petite main.

Marie lui embrasse les cheveux, le prend à son cou, s'assied et l'habille. Voilà : le petit vêtement de laine est enfilé et des sandales minuscules chaussent ses pieds. Elle lui donne le sein et Jésus tête avidement le bon lait de sa Maman. Quand il lui semble qu'à droite il n'en vient plus guère, il va chercher à gauche en riant, et regarde par en dessous sa Maman. Puis il s'endort, la tête sur le sein de Marie, sa petite joue rose et ronde contre le sein blanc et arrondi de sa Mère.

Marie se relève tout doucement et le dépose sur la couverture de son lit. Elle le couvre de son manteau. Elle retourne vers le berceau et plie les petites couvertures. Elle se demande si elle doit prendre aussi le matelas. Il est si petit ! Elle peut le prendre. Elle le met, avec l'oreiller, près des objets qui se trouvent déjà sur le coffre. Et devant le berceau vide, elle pleure, pauvre Maman, persécutée dans son Enfant !

35.5 Joseph revient :

« Tu es prête ? Jésus aussi ? As-tu pris ses couvertures, sa petite couch ? Nous ne pouvons emporter le berceau, mais au moins qu'il ait son petit matelas, le pauvre petit qu'on cherche à faire mourir !

– Joseph ! »

Elle pousse un cri en s'accrochant au bras de Joseph.

« Oui, Marie, à faire mourir ! Hérode veut sa mort... parce qu'il en a peur... pour son pouvoir royal d'homme, ce fauve immonde a peur de cet Innocent. J'ignore ce qu'il fera quand il comprendra qu'il s'est enfui. Mais nous serons loin alors. Je ne crois pas qu'il se vengera en le cherchant jusqu'en Galilée. Il serait déjà trop difficile de découvrir que nous sommes galiléens, qui plus est de Nazareth, et qui nous sommes exactement. A moins que Satan ne l'aide pour le remercier d'être pour lui un serviteur dévoué. Mais... si cela arrivait... Dieu nous aidera de la même façon. Ne pleure pas, Marie. Te voir pleurer m'afflige bien plus que de devoir partir en exil.

– Pardonne-moi, Joseph ! Ce n'est pas pour moi que je pleure, ni pour le peu de bien que je perds. C'est pour toi... Tu as déjà dû tellement te sacrifier ! Et maintenant tu vas te trouver sans clients, sans maison ! Combien je te coûte, Joseph !

– Combien ? Non, Marie. Tu ne me coûtes pas. Tu me consoles, toujours. Ne pense pas au lendemain. Nous avons les richesses des mages : elles nous aideront pour les premiers temps. Puis, je trouverai du travail. Un ouvrier honnête et capable se débrouille tout de suite. Tu l'as vu ici. Je n'arrivais pas à trouver du temps pour tout faire.

– Je sais, mais qui adoucira ta nostalgie ?

– Et toi, qui adoucira la nostalgie de la maison qui t'est si chère ?

– Jésus. Par le simple fait de l'avoir, lui, j'ai encore ce que je possédais là-bas.

– Et moi, en ayant Jésus, je possède la patrie que j'espérais retrouver il y a quelques mois. Je possède mon Dieu. Tu vois que je n'ai rien perdu de ce qui m'est plus cher que tout. Il nous suffit de sauver Jésus et alors tout nous reste. Même si nous ne devons plus revoir ce ciel, ces campagnes ni celles encore plus chères de Galilée, nous aurions tout parce que nous l'avons, lui. 35.6 Viens, Marie, l'aube commence à poindre. Il est temps de prendre congé de notre hôtesse et de charger nos affaires. Tout ira bien. »

Obéissante, Marie se lève. Elle s'enveloppe dans son manteau pendant que Joseph fait un dernier paquet qu'il emporte en sortant.

Elle soulève délicatement le Bébé, l'enveloppe dans un châle et le serre sur son cœur. Elle regarde les murs qui l'ont abritée des mois durant et les effleure de la main. Bienheureuse maison qui a mérité d'être aimée et bénie par Marie !

Elle sort. Elle traverse la petite chambre qui était celle de Joseph et entre dans la grande pièce. La maîtresse de maison, tout en larmes, l'embrasse et la salue. Soulevant un coin du

châle, elle donne un baiser sur le front au Bébé qui dort paisiblement. Ils descendent le petit escalier extérieur.

Il y a une première clarté de l'aube qui permet tout juste de voir. Dans la pénombre, on aperçoit trois montures. La plus robuste porte le chargement. Les autres ont une selle. Joseph s'applique à bien disposer le coffre et les paquets sur le bât du premier âne. Je vois empaquetés et posés sur le haut du sac ses outils de charpentier. De nouveau, adieux et larmes, puis Marie monte sur son âne, pendant que la maîtresse de maison tient Jésus à son cou et l'embrasse une dernière fois avant de le rendre à sa Mère. Joseph aussi monte en selle après avoir attaché son âne à celui qui porte les bagages pour être libre de tenir l'ânon de Marie.

La fuite commence pendant que Bethléem, qui rêve encore à la scène fantasmagorique des mages, dort tranquillement, inconsciente de ce qui l'attend.

C'est la fin de la vision.

35.7 Jésus dit :

« Ainsi se termine toute cette série de visions. Sans vouloir contredire les hommes de science pointilleux, ma Mère et moi avons continué à te montrer les scènes qui ont précédé, accompagné et suivi mon arrivée en ce monde, non pas pour elles-mêmes, car elles sont suffisamment connues, mais surtout parce qu'elles ont été déformées par des éléments surajoutés au cours des siècles. Cette façon qu'ont les hommes de voir les choses sous prétexte de rendre davantage gloire à Dieu – cette raison leur vaut d'être pardonnés – rend irréal ce qu'il aurait été si beau de laisser réel. Car mon humanité et celle de Marie ne sont en rien amoindries, - pas plus que ma divinité, la majesté du Père et l'amour de la sainte Trinité par cette manière de regarder les choses simplement. Bien au contraire, les mérites de ma Mère et mon humilité parfaite resplendent, de même que la toute puissante bonté de l'éternel Seigneur. Mais nous t'avons montré ces scènes pour pouvoir appliquer à toi-même et aux autres le sens surnaturel qui en découle et vous le donner comme règle de vie.

Le Décalogue, c'est la Loi. Mon Evangile c'est ma doctrine, qui vous rend plus claire cette Loi et qui vous donne le goût de la suivre. Cette Loi et cette doctrine suffiraient pour faire, des hommes, des saints.

Mais vous êtes tellement entravés par votre humanité qui domine exagérément en vous l'esprit, que vous ne pouvez suivre la voie qu'ils vous indiquent et vous tombez, ou bien vous vous arrêtez, découragés. Vous vous dites à vous-mêmes et à ceux qui voudraient vous faire progresser en citant les exemples de l'Evangile : " Mais Jésus, mais Marie, mais Joseph (et ainsi de suite pour tous les saints) n'étaient pas comme nous. Ils étaient forts. Ils ont été tout de suite consolés de leurs souffrances ; qui plus est, ils ne ressentaient pas même les passions en ce peu de souffrance qu'ils ont supporté. C'étaient déjà des êtres étrangers à la terre. "

Ce peu de souffrance ! Hors d'atteinte des passions !

35.8 La souffrance fut pour nous une amie fidèle. Elle a revêtu tous les aspects et les noms les plus divers.

Quant aux passions... N'employez pas des mots mal appropriés en appelant " passions " les vices qui vous égarent. Appelez-les carrément " vices ", et capitaux par-dessus le marché.

Ceux-là, nous ne les ignorions certes pas. Nous avons des yeux et des oreilles pour voir et entendre, et Satan nous les faisait miroiter devant nous et autour de nous, il nous montrait leur ordure à l'œuvre ou nous tentait par ses insinuations. Mais, notre volonté étant tendue vers l'unique intention d'être agréables à Dieu, cette ordure et ces insinuations, au lieu d'atteindre le but que Satan se proposait, provoquaient l'effet contraire. Et plus il s'acharnait, plus nous nous réfugiions dans la lumière de Dieu par dégoût des ténèbres fangeuses qu'il présentait à nos yeux du corps et de l'esprit.

Mais les passions, au sens philosophique du terme, nous ne les ignorions pas en nous. Nous avons aimé notre patrie, notre petite ville de Nazareth, plus que toute autre cité de Palestine. Nous avons éprouvé des sentiments d'affection pour notre maison, nos parents, nos amis. Pourquoi n'aurions-nous pas dû en éprouver ? Mais nous ne nous en sommes pas rendus esclaves parce que rien ne pouvait nous être un maître en dehors de Dieu. Mais nous nous en sommes faits de bons compagnons.

Ma Mère a poussé un cri de joie quand, près de quatre ans plus tard, elle est retournée à Nazareth et est rentrée dans sa maison, puis elle a embrassé les murs où son " oui " a ouvert son sein pour recevoir le Germe de Dieu. Joseph a salué avec joie sa parenté et ses neveux, plus nombreux et grandis ; il s'est réjoui de constater que ses concitoyens se souvenaient de lui et faisaient aussitôt appel à lui pour sa compétence. Moi, j'ai été sensible aux amitiés et j'ai souffert de la trahison de Judas comme d'une crucifixion morale. Pour autant, ni ma Mère ni Joseph n'ont fait passer leur amour pour leur maison et leur famille avant la volonté de Dieu.

35.9 Et moi, je ne me suis pas retenu, quand il fallait le faire, de dire les mots susceptibles de m'attirer soit la haine des juifs, soit l'animosité de Judas. Je savais, et j'aurais pu le faire, que l'argent aurait suffi à l'attacher à moi : non pas à moi le Rédempteur, mais à moi l'homme riche. Moi, qui ai multiplié les pains, je pouvais faire foisonner l'argent si je l'avais voulu. Mais je n'étais pas venu pour procurer des satisfactions humaines à personne. Moins encore à ceux que j'avais appelés. J'avais prêché le sacrifice, le détachement, une vie chaste, l'humilité de condition. Quel maître aurais-je été et quel juste, si j'avais offert à quelqu'un, comme seul moyen de le retenir, de l'argent pour flatter sa cupidité et sa sensualité ?

Dans mon Royaume, c'est en se faisant " petit " que l'on devient " grand ". Celui qui veut être " grand " aux yeux du monde n'est pas apte à régner dans mon Royaume. C'est de la paille pour le lit des démons. Car la grandeur du siècle s'oppose à la Loi de Dieu.

Le monde appelle " grands " ceux qui savent s'emparer des meilleures places, presque toujours par des moyens illicites. Pour y arriver, ils utilisent le prochain comme un escabeau sur lequel ils s'élèvent en le foulant aux pieds. Il appelle " grands " ceux qui, pour régner, savent tuer, tuer moralement ou physiquement, qui extorquent les places ou conquièrent les pays et s'enrichissent eux-mêmes en dépouillant les autres de richesses particulières ou collectives. Souvent le monde donne le titre de " grands " à des criminels. Non : la " grandeur " n'est pas compatible avec la délinquance. Elle réside dans la bonté, l'honnêteté, l'amour, la justice. Voyez quels fruits empoisonnés vos " grands " vous offrent ! Ils les cueillent dans la perversion démoniaque de leur jardin intérieur !

35.10 La dernière vision – puisque je veux en parler et ne pas m'arrêter sur un autre sujet qu'il serait inutile de proposer à un monde qui ne veut pas entendre la vérité qui le concerne –, cette dernière vision éclaire un point particulier cité à deux reprises dans l'évangile de Matthieu, une phrase répétée deux fois : " Lève-toi, prends l'enfant et sa Mère et pars en Egypte " (2,13) ; " Lève-toi, prends avec toi l'enfant et sa Mère et mets-toi en route pour la terre d'Israël " (2,20). Et tu as vu que Marie était seule, dans sa chambre, avec le Bébé.

La virginité de Marie après l'enfantement et la chasteté de Joseph sont très combattues par ceux qui, étant fange et pourriture n'admettent pas qu'une créature humaine, comme eux, puisse être aile et lumière. Leur âme est tellement corrompue, leur esprit tellement prostitué avec la chair, qu'ils en sont devenus incapables de penser qu'un homme comme eux puisse respecter sa femme en voyant en elle l'âme et non la chair et s'élever au point de vivre dans une atmosphère surnaturelle, désirant non ce qui est charnel, mais ce qui est divin.

Eh bien ! à ces négateurs de la beauté suprême, à ces larves incapables de devenir papillons, à ces reptiles souillés par la bave de leurs passions, incapables de comprendre la beauté d'un lys, moi, je dis que Marie fut et demeura vierge, et que seule son âme fut mariée à Joseph, comme son esprit ne fut uni qu'à l'Esprit de Dieu et c'est par son opération qu'elle conçut l'Unique qu'elle porta : moi, Jésus Christ, Fils unique de Dieu et de Marie.

Ce n'est pas une tradition qui a fleuri par la suite à cause d'un respect plein d'amour pour la bienheureuse Femme que fut ma Mère. C'est une vérité connue dès les premiers temps.

Matthieu n'est pas né dans les siècles suivants. Il était contemporain de Marie. Matthieu n'était pas un pauvre ignorant, un sauvage crédule et susceptible de croire à n'importe quelle faribole. C'était un receveur, diriez-vous aujourd'hui, un gabelou, disions-nous à l'époque. Il savait voir, entendre, com-prendre, distinguer la vérité de l'erreur. Matthieu n'a pas appris les choses par ouï-dire, par des personnes interposées. Il a recueilli ses renseignements de la bouche même de Marie à qui son amour pour le Maître et pour la vérité l'avait engagé à demander des renseignements.

Je ne pense pas que ces négateurs de l'inviolabilité de Marie imaginent qu'elle ait pu mentir. Ma parenté elle-même aurait pu la démentir si elle avait eu d'autres enfants. Jacques, Jude, Simon et Joseph étaient disciples avec Matthieu. Il était donc facile à ce dernier de confronter les versions s'il en avait existé plusieurs. Or Matthieu ne dit jamais : " Lève-toi et prends ta femme. " Il dit : " Prends sa Mère. " Il dit d'abord : " Vierge mariée à Joseph ", " Joseph son époux ".

35.11 Qu'ils ne viennent pas me dire, ces négateurs, que c'était une façon de parler des Hébreux, comme si le terme de " femme " eût été infâmant. Non, négateurs de la pureté. Dès les premières paroles de la Bible, on lit : " ... et il s'unira à sa femme ". Avant la consommation du mariage, on l'appelle " compagne " et ensuite " femme " à diverses reprises et dans plusieurs chapitres. Il en est ainsi pour les épouses des fils d'Adam. De même, Sarah est appelée " femme " d'Abraham : " Sarah, ta femme. " Et il est dit à Lot : " Prends ta femme et tes deux filles. " Dans le livre de Ruth il est écrit : " La Moabite, femme de Mahlôn. " Dans le premier livre des Rois, on trouve : " Elqana eut deux femmes " ; et plus loin : " Puis Elqana connut sa femme Anne ", et encore " Eli bénit Elqana et la femme de celui-ci ". Toujours au Livre des Rois, il est dit : " Bethsabée, femme d'Urie le Hittite, devint la femme de David et lui donna un fils. " Et que lit-on dans le livre de Tobie, livre d'azur que l'Eglise vous chante à vos noces pour vous conseiller d'être saints dans le mariage ? On y lit : " Or quand Tobie accompagné de sa femme et de son fils arriva... " et encore : " Tobie réussit à s'enfuir avec son fils et sa femme. "

Et dans les Evangiles, c'est-à-dire à l'époque du Christ où par conséquent on écrivait en langage moderne – moderne pour ce temps-là – et où il n'y avait donc pas lieu de suspecter des erreurs de retranscription, il est dit précisément dans Matthieu au chapitre 22 : “ ... et le premier, ayant pris femme, mourut et laissa sa femme à son frère. ” Et Marc au chapitre 10 : “ Celui qui répudie sa femme... ” Enfin, Luc appelle Elisabeth, femme de Zacharie, quatre fois de suite et au chapitre 8 : “ Jeanne, femme de Kouza ”.

Comme vous le voyez, ce mot n'était pas un terme proscrit par ceux qui suivaient les chemins du Seigneur, un terme impur qu'il ne fallait pas proférer et encore moins écrire, là où il était question de Dieu et de ses œuvres admirables. Donc, en disant : “ l'Enfant et sa Mère ”, l'ange vous montre que Marie fut la vraie Mère de Jésus sans être la femme de Joseph. Elle restera toujours : la Vierge, épouse de Joseph.

Voilà le dernier enseignement de ces visions. C'est une auréole qui resplendit sur la tête de Marie et de Joseph. La Vierge inviolée. L'homme chaste et juste. Ce sont les deux lys au milieu desquels j'ai grandi, ne respirant que le parfum de la pureté.

35.12 A toi, petit Jean, je pourrais parler de la douleur déchirante de Marie arrachée à sa maison et à sa patrie, mais il n'est pas besoin de paroles. Tu sais ce que c'est et tu en meurs. Offre-moi ta douleur, je ne veux que cela. C'est plus que toute autre chose que tu pourrais me donner. C'est vendredi, Maria : pense à ma propre douleur et à celle de Marie au Golgotha pour pouvoir porter ta croix. La paix et notre amour restent avec toi. »

### **EMV 36 – La Sainte Famille en Egypte**

36.1 Douce vision de la sainte Famille. C'est en Egypte. Je n'en puis douter car je vois le désert et une pyramide.

Je vois une maisonnette toute blanche, de plain-pied. C'est une pauvre maison de très pauvres gens. Les murs sont à peine crépis et revêtus d'une seule couche de chaux. Cette petite maison a deux portes, voisines l'une de l'autre, qui donnent accès à deux uniques pièces où, pour l'instant, je n'entre pas. Elle se trouve au centre d'un petit terrain sableux enclos de roseaux enfoncés dans le sol en guise de faible défense contre les voleurs. Cela ne peut servir que contre quelque chien ou chat errant. Mais, au fait, qui aurait idée de voler là où il est visible qu'il n'y a pas ombre de richesse ?

Pour rendre l'enceinte des roseaux plus épaisse et moins misérable, on y a fait pousser des plantes grimpantes qui me paraissent être de modestes liserons. Sur un seul côté, un arbuste de jasmin en fleurs et un buisson de roses des plus communes. Bien qu'aride et pauvre, le terrain est cultivé patiemment, pour en faire un petit jardin. Je remarque de modestes légumes dans les rares plates-bandes au milieu, sous un arbre de haute futaie que je ne puis identifier, mais qui projette un peu d'ombre sur le terrain brûlé par le soleil et sur la petite maison. A cet arbre est attachée une petite chèvre blanche et noire qui broute et rumine les feuilles de quelques branches jetées sur le sol.

36.2 C'est là, sur une natte étendue par terre, que se trouve l'Enfant-Jésus. Je lui donne deux ans, deux ans et demi au maximum. Il joue avec des morceaux de bois taillés qui ressemblent à des brebis ou à des chevaux et avec des copeaux de bois blanc moins

bouclés que ses cheveux. De ses petites mains potelées, il cherche à mettre ces colliers de bois au cou de ses animaux.

Il est aimable et souriant, très beau. Il a une petite tête avec des cheveux d'or très épais. Son teint est clair, délicatement rosé, ses yeux vifs, brillants, bleu foncé. Leur expression a beau être différente, naturellement, je reconnais la couleur des yeux de mon Jésus : ce sont deux très beaux saphirs sombres.

Il porte une longue chemise blanche qui lui sert de tunique. Les manches arrivent au coude. Aux pieds, rien pour le moment. Ses minuscules sandales sont sur la natte et servent elles aussi de jouet au Bébé : il y attelle ses animaux qui tirent la sandale par la courroie comme si c'était une petite charrette. Ce sont des sandales très simples : une semelle et deux courroies qui partent l'une de la pointe, l'autre du talon. Celle qui part de la pointe bifurque ensuite à un certain endroit. Une partie passe dans l'ouverture de la courroie qui vient du talon pour aller s'agrafer à l'autre partie qui forme un anneau au cou du pied.

36.3 Marie se tient un peu à l'écart, elle aussi à l'ombre de l'arbre. Elle tisse sur un métier rustique et surveille le Bébé. Je vois ses mains fines et blanches aller et venir en lançant la navette sur la trame et son pied chaussé d'une sandale qui actionne la pédale. Elle porte une tunique mauve, ou plutôt violet rosé comme certaines améthystes. Elle a la tête nue de sorte que je peux remarquer que ses cheveux blonds sont séparés en deux, coiffés simplement en deux tresses qui forment un beau chignon sur la nuque. Les manches de son vêtement sont longues, plutôt étroites. Pas d'autre ornement que sa beauté et la très douce expression de son visage. Son teint, la couleur des cheveux et des yeux, la forme du visage, tout est comme je la vois d'ordinaire. Ici, elle paraît très jeune, je lui donne plus ou moins vingt ans.

A un moment, elle se lève et se penche vers le Bébé, lui remet ses sandales et les lui lace soigneusement. Puis elle le caresse et lui dépose un baiser sur la tête et sur les yeux. Le Bébé gazouille et elle répond, mais je ne comprends pas les paroles. Elle revient alors à son métier ; elle étend un linge sur la toile et sur la trame, prend le tabouret sur lequel elle était assise, et le porte à la maison. Le Bébé la suit du regard, sans l'importuner quand elle le laisse seul.

On voit que son travail est fini et que le soir arrive. En effet, le soleil descend sur les sables nus et, au loin derrière la pyramide, un véritable incendie envahit le ciel tout entier.

Marie revient, prend Jésus par la main et le fait se lever de sa natte. Le Bambin obéit sans résistance. Pendant que sa Maman ramasse les jouets et la natte, et les rentre à la maison, il court, trotinant de ses petites jambes vers la chevrette, et lui met les bras au cou. La chevrette bêle et frotte son museau contre les épaules de Jésus.

Marie revient. Elle porte maintenant un long voile sur la tête et une amphore dans les mains. Elle prend Jésus par sa menotte et ils font ensemble le tour de la maison pour aller vers l'autre façade.

Je les suis en admirant la grâce du tableau. La Vierge règle son pas sur celui du Bambin qui trotte à son côté. Je vois les talons roses qui se lèvent et se posent avec la grâce

spéciale de la démarche des enfants, dans le sable du sentier. Je note que sa petite tunique ne descend pas jusqu'aux pieds, mais arrive seulement à mi-mollet. Elle est très propre, toute simple, retenue à la taille par un cordon, blanc lui aussi.

Je vois que, sur le devant de la maison, la haie est interrompue par une grille rustique que Marie ouvre pour sortir dans la rue. C'est une pauvre rue à l'extrémité d'une ville ou d'un village quelconque, là où il fait place à la campagne. C'est un chemin de sable bordé de quelques autres maisonnettes comme celle-ci avec un pauvre jardinet.

Je ne vois personne. Marie regarde du côté du centre, pas vers la campagne, comme si elle attendait quelqu'un, puis elle se dirige vers un bassin ou un puits qui se trouve à dix mètres environ plus haut et au-dessus duquel des palmiers forment un cercle d'ombre. Je vois que le terrain à cet endroit est couvert d'herbes verdoyantes.

36.4 C'est alors que je vois un homme pas trop grand, mais robuste arriver sur la route. Je reconnais Joseph, qui sourit. Il est plus jeune que quand je l'avais vu dans la vision du Paradis. Il paraît avoir quarante ans tout au plus. Sa barbe et ses cheveux sont épais et noirs, sa peau plutôt bronzée, ses yeux foncés. C'est un visage honnête et agréable, un visage qui inspire confiance.

A la vue de Jésus et de Marie, il hâte le pas. Il porte sur l'é-paule gauche une espèce de scie et une sorte de rabot, et à la main il tient d'autres outils de son métier, pas tellement différents de ceux d'aujourd'hui. Manifestement, il revient d'être allé travailler chez quelqu'un.

Il porte un vêtement de couleur entre noisette et marron, pas très long – il lui arrive un peu au-dessus de la cheville – et les manches s'arrêtent au coude. A la taille, une ceinture de cuir, me semble-t-il. C'est une vraie tenue de travailleur. Aux pieds il porte des sandales avec des courroies qui s'entrecroisent aux chevilles.

Marie sourit. L'Enfant pousse des cris de joie et lui tend son bras libre. Quand les trois se rencontrent, Joseph se penche pour offrir à l'Enfant un fruit qui, par la forme et la couleur, semble être une pomme. Puis il lui tend les bras et, laissant sa Mère, l'enfant se blottit dans les bras de Joseph et pose la tête dans le creux de l'épaule de Joseph qui lui donne et en reçoit des baisers, en un mouvement tout plein de gracieuse affection.

J'oubliais de dire que Marie s'était empressée de prendre les outils de Joseph pour le laisser libre d'embrasser l'Enfant.

Puis Joseph, qui s'était accroupi pour se mettre au niveau de Jésus, se relève, reprend de la main gauche ses outils et, du bras droit, tient le petit Jésus serré sur sa robuste poitrine. Il se dirige vers la maison pendant que Marie va à la fontaine remplir son amphore.

Une fois entré dans l'enceinte de la maison, Joseph pose l'Enfant à terre, prend le métier de Marie et le rentre, puis trait la chèvre. Jésus observe attentivement ces opérations et regarde Joseph enfermer la chèvre dans un petit réduit construit sur un côté de la maison.

Le soir tombe. J'observe le rouge du crépuscule qui prend une teinte violacée au-dessus des sables où la chaleur semble faire vibrer l'air. La pyramide paraît plus sombre.

Joseph entre dans la maison, dans une pièce qui doit être tout à la fois atelier, cuisine et salle à manger. Je me rends compte que l'autre est réservée au repos, mais je n'y entre pas. Au niveau du sol, il y a un foyer allumé et, toujours dans cette pièce, un établi de menuisier, une petite table, des tabourets, des étagères portant quelques pièces de vaisselle et deux lampes à huile. Dans un coin, le métier de Marie. Il y a beaucoup, beaucoup d'ordre et de propreté. C'est une demeure très pauvre, mais fort bien tenue.

Quelque chose me frappe : dans toutes les visions relatives à la vie humaine de Jésus, j'ai remarqué que lui, tout comme Marie et Joseph, ainsi que Jean ont toujours des vêtements en bon état et propres, une chevelure soignée, sans recherche, des habits modestes, une coiffure simple, mais d'une netteté qui leur donne de la distinction.

36.5 Marie revient avec l'amphore et l'on ferme la porte sur la nuit qui tombe rapidement. La pièce est éclairée par une lampe que Joseph a allumée et qu'il a placée sur son établi, où il se penche pour travailler encore à des bricoles pendant que Marie prépare le souper. Le feu lui aussi éclaire la pièce. Jésus, les mains appuyées à l'établi et la tête dressée, observe ce que fait Joseph.

Puis ils s'asseyent à table après avoir prié. Naturellement, ils ne font pas le signe de croix, mais ils prient. C'est Joseph qui commence et Marie répond. Mais je ne comprends rien. Ce doit être un psaume, mais il est récité dans une langue qui m'est totalement inconnue.

Ils se mettent alors à table. Cette fois, la lampe se trouve sur la table. Marie a Jésus sur son sein et lui fait boire le lait de la chevrete. Elle y trempe des morceaux de pain coupés dans une miche ronde dont la croûte est noire, et l'intérieur aussi. Il doit s'agir d'un pain de seigle ou d'orge. C'est la grande quantité de son qui le rend gris. Joseph mange en même temps du pain et du fromage, un petit morceau de fromage pour beaucoup de pain. Puis Marie assied Jésus sur un petit tabouret à côté d'elle. Elle pose sur la table des légumes cuits – ils me semblent être cuits à l'eau et assaisonnés comme nous avons nous aussi l'habitude de le faire – puis elle en mange, elle aussi, après que Joseph s'est servi. Jésus grignote tranquillement sa pomme et sourit, découvrant de petites dents blanches. Le repas se termine par des olives ou des dattes, je ne sais pas trop : pour des olives elles sont trop claires, pour des dattes elles sont trop dures. Pas de vin, c'est un repas de pauvres gens.

Pourtant, la paix que l'on respire dans cette pièce est si grande, que la vue d'un somptueux palais royal ne pourrait rien me présenter d'aussi charmant. Et quelle harmonie !

36.6 Ce soir, Jésus ne parle pas. Il ne m'explique pas la scène. Il m'enseigne par la vision qu'il me donne, et cela suffit. Qu'il en soit toujours et pareillement béni !

<b>EMV 36 – La paix règne dans la Sainte Famille</b>
--

### 36.7 Jésus dit :

« C'est ce que tu vois qui constitue la leçon, pour toi comme pour tous. C'est une leçon d'humilité, de résignation, de parfaite entente, proposée en exemple à toutes les familles chrétiennes et particulièrement aux familles chrétiennes de ce moment particulier et douloureux.

36.8 Tu as vu une pauvre maison et, ce qui est pénible, une pauvre maison dans un pays étranger.

Nombreux sont les fidèles " ordinaires " qui prétendraient avoir une vie matérielle facile, bien à l'abri de la plus petite peine, une vie prospère et heureuse, uniquement parce qu'ils prient et me reçoivent dans l'Eucharistie, parce qu'ils prient et communient pour " leurs " besoins, et non pour les besoins pressants des âmes et pour la gloire de Dieu (il est bien rare, en effet, qu'en priant on ne soit pas égoïste).

Joseph et Marie m'avaient, moi, le vrai Dieu, pour Fils. Pourtant ils n'eurent pas même la maigre satisfaction d'être pauvres dans leur patrie, dans leur pays où ils étaient connus, là où ils possédaient au moins une petite maison " à eux " et où le problème du logement ne se serait pas ajouté à tous les autres ; dans leur pays, il leur aurait été plus facile de se procurer un travail et pourvoir à la vie, puisqu'ils y étaient connus. C'est à cause de moi qu'ils sont deux exilés dans un climat différent, dans un pays différent, si triste en comparaison des douces campagnes de Galilée, et aussi avec une langue, des mœurs différentes au milieu d'une population qui ne les connaît pas, mais qui a cette méfiance habituelle qu'ont les gens pour les réfugiés et les inconnus.

Ils sont privés de ces meubles confortables et chers de " leur " maisonnette, de tant de petites choses humbles et nécessaires mais qui ne paraissent pas l'être autant là-bas, alors que, vues d'ici, dans le dénuement qui les entoure, elles paraissent avoir la beauté de ce superflu qui rend délicieuses les maisons des riches. Ils ont la nostalgie de leur village et de leur maison, leur pensée s'envole vers ces pauvres choses laissées là-bas, vers le petit jardin potager dont peut-être plus personne ne s'occupe, vers la vigne, le figuier et les autres plantes utiles. Ils sont dans la nécessité de pourvoir à la nourriture de tous les jours, aux vêtements, au feu, à moi enfant, à qui on ne peut pas donner la même nourriture qu'à soi. Et avec ça, beaucoup de peine dans le cœur, à cause de la nostalgie, du souci du lendemain inconnu, à cause de la méfiance du monde peu disposé, surtout dans les premiers temps, à accueillir les offres de travail de deux étrangers.

Pourtant, tu l'as vu, dans cette demeure planent la sérénité, le sourire, la concorde et, d'un commun accord, on tâche de la rendre plus belle, jusqu'au pauvre potager, afin que tout soit pareil à la maison qui a été quittée, et plus confortable encore. Tout tourne autour d'une seule pensée : que la terre hostile me soit rendue moins misérable, à moi le Saint, moi qui viens de Dieu. C'est un amour de croyants et de parents qui se manifeste par mille petites attentions, qui vont de la chevette qui a coûté tant d'heures de travail supplémentaires, aux petits jouets sculptés sur les morceaux de bois qui restaient, ou encore aux fruits achetés pour moi seul, tandis qu'eux se privent même d'une bouchée de nourriture.

Mon père chéri de la terre, comme tu as été aimé de Dieu, de Dieu le Père du haut des Cieux, de Dieu le Fils, devenu Sauveur sur la terre !

Dans cette maison il n'y a pas de gens nerveux, susceptibles, de visages fermés ni de reproches réciproques, et encore moins envers Dieu qui ne les comble pas de bien-être matériel. Joseph ne reprochera pas à Marie d'être la cause des pertes qu'il a subies et Marie ne reprochera pas à Joseph de ne pas savoir lui procurer un plus grand bien-être. Ils s'aiment saintement, c'est tout, et leur préoccupation n'est pas leur intérêt personnel, mais celui de leur conjoint. Le véritable amour ne connaît pas d'égoïsme. Et le véritable amour est toujours chaste, même s'il n'est pas parfait en ce domaine autant que celui de deux époux vierges. Unie à la charité, la pureté entraîne à sa suite tout un cortège d'autres vertus et réalise, pour deux personnes qui s'aiment chastement, la perfection conjugale.

L'amour de ma Mère et de Joseph était parfait. Il préluait à d'autres vertus et spécialement à la charité envers Dieu : Dieu était béni à toute heure – même si sa sainte volonté était pénible pour la chair et pour le cœur – car chez ces deux saints l'esprit était plus vivant et dominait tout. C'était cet esprit qui leur faisait magnifier le Seigneur en le remerciant de les avoir choisis comme gardiens de son Fils éternel.

36.9 Dans cette maison, on prie. On prie trop peu dans les maisons à présent. Le jour se lève, la nuit tombe, le travail commence, vous vous mettez à table, sans avoir la moindre pensée pour le Seigneur qui vous a permis de voir un nouveau jour, de pouvoir arriver à une nouvelle nuit, qui a béni vos fatigues et permis qu'elles vous procurent cette nourriture, ce feu, ces vêtements, ce toit, toutes ces choses nécessaires à votre condition humaine. Tout ce qui vient du Dieu bon est toujours " bon ". Même si ces biens sont pauvres et peu abondants, l'amour leur donne de la saveur et du prix, l'amour qui vous fait reconnaître en l'éternel Créateur le Père qui vous aime.

Dans cette maison, on est frugal. On l'aurait été même si l'argent n'avait pas manqué. On mange pour vivre, on ne vit pas pour manger, avec l'insatiabilité des goinfres et les caprices des gourmands qui absorbent les aliments jusqu'à s'en alourdir et dilapident leurs biens en produits coûteux sans penser à ceux qui n'ont pas leur content ou doivent se priver, sans réfléchir qu'en se modérant ils pourraient épargner à beaucoup les souffrances de la faim.

Dans cette maison, on aime le travail. On l'aimerait même si l'argent abondait car, par le travail, l'homme obéit au commandement de Dieu et échappe au vice qui, tel un lierre tenace, enserre et étouffe les paresseux semblables à des masses inertes. La nourriture est bonne, le repos agréable, le cœur satisfait quand on a bien travaillé et on apprécie un moment de détente entre un travail et un autre. Le vice aux multiples visages n'entre pas dans la maison et dans l'esprit de ceux qui aiment le travail. De ce fait, il s'y développe affection, estime, respect réciproque. Dans une atmosphère de pureté grandissent les tendres rejetons qui donneront naissance à de futures familles où fleurira la sainteté.

Dans cette maison règne l'humilité. Quelle leçon pour vous, qui êtes si orgueilleux ! Marie aurait eu, humainement parlant, mille raisons de s'enorgueillir et de se faire adorer par son conjoint. Tant de femmes le font parce qu'elles ont une culture plus étendue, une

naissance noble, une fortune supérieure à celle de leur mari ! Marie a beau être Epouse et Mère de Dieu, elle sert son conjoint, elle ne se fait pas servir et elle est toute affection pour lui. Joseph est le chef de maison que Dieu a jugé digne, si digne, d'être chef de famille, de recevoir de Dieu la garde du Verbe incarné et de l'Epouse de l'éternel Esprit, et pourtant il veille attentivement à alléger Marie de tous les gros et ennuyeux travaux. Il se charge des plus humbles occupations d'une maison pour éviter à Marie de se fatiguer ; comme il le peut, autant qu'il le peut, il lui fait plaisir et s'ingénie à rendre l'habitation plus pratique et à égayer de fleurs le petit jardin.

Dans cette maison, on respecte l'ordre surnaturel, moral et matériel. Dieu est le Chef suprême et c'est à lui que l'on rend le culte et l'amour : c'est là l'ordre surnaturel. Joseph est le chef de la famille et on lui donne affection, respect, obéissance : c'est l'ordre moral. La maison est un don de Dieu, tout comme les vêtements et le mobilier. En toutes ces choses, c'est la Providence de Dieu qui se manifeste, de ce Dieu qui donne aux brebis leur toison, aux oiseaux leur plumage, aux prés la verdure, aux animaux domestiques le foin, aux volatiles le grain et les frondaisons, et qui tisse le vêtement des lys de la vallée. On reçoit avec gratitude la maison, les vêtements, les meubles, en bénissant la main divine qui les fournit, en les traitant avec respect en tant que dons du Seigneur sans les regarder d'un mauvais œil en raison de leur pauvreté, sans les abîmer en abusant de la Providence : c'est l'ordre matériel.

36.10 Tu n'as pas compris les paroles échangées dans le dialecte de Nazareth, ni les mots de la prière, mais le spectacle de cette Famille t'a donné une grande leçon. Méditez-la, vous tous qui avez tant à souffrir pour avoir manqué à Dieu en tant de choses et parmi elles aussi en celles où ne manquèrent jamais les saints époux que furent ma Mère et mon père.

Et toi, sois heureuse en te rappelant le petit Jésus. Souris en pensant à ses petits pas d'enfant. Bientôt tu le verras marcher sous une croix. Et ce sera une vision de larmes. »

<p style="text-align: center;"><b>EMV 37 – Première leçon de travail par Jésus. Joseph ne le laisse pas dans l'oisiveté</b></p>
---

37.1 Je vois apparaître, doux comme un rayon de soleil un jour de pluie, mon Jésus, petit enfant de cinq ans environ, tout blond et charmant dans un simple vêtement bleu ciel qui descend à la moitié de ses mollets potelés.

Il joue dans le petit jardin avec de la terre. Il en fait des petits tas, y plante de petites branches comme pour faire des bosquets en miniature et se sert de cailloux pour créer des chemins ; il voudrait ensuite faire un petit lac au pied de ces minuscules collines. Pour y arriver, il prend un fond de quelque vieux plat qu'il enterre jusqu'au bord. Puis il le remplit d'eau avec un récipient qu'il plonge dans un bassin qui doit servir pour la lessive ou l'arrosage du petit jardin. Mais il n'arrive qu'à mouiller son vêtement, surtout les manches. L'eau fuit du plat fêlé et peut-être fissuré et... le lac est à sec.

Joseph paraît sur le seuil, observe en silence pendant quelque temps le travail de l'Enfant et sourit. C'est bien un spectacle réjouissant et qui fait sourire. Puis, pour l'empêcher de se mouiller davantage, il l'appelle. Jésus se retourne, tout content de voir son père et

court vers lui, les bras tendus. Joseph essuie les petites mains salies et mouillées avec un pan de son court vêtement de travail et les embrasse. Puis un doux dialogue s'engage entre eux deux.

Jésus explique son travail, son jeu et les difficultés qu'il rencontre dans l'exécution. Il voulait faire un lac comme celui de Génésareth (ce qui me laisse supposer qu'on lui en avait parlé ou qu'on l'y avait conduit). Il voulait le recréer en petit pour s'amuser. Ici se trouvait Tibériade, là Magdala, plus loin Capharnaüm. Cette route conduisait à Nazareth en passant par Cana. Il voulait lancer de petites barques sur le lac : ces feuilles sont des barques pour aborder l'autre rive, mais l'eau fuit...

Joseph observe et s'intéresse comme si c'était une chose sérieuse. Puis il lui propose de faire le lendemain un petit lac, non pas avec un plat ébréché, mais avec un petit bassin de bois, bien poissé et jointif, sur lequel Jésus pourrait lancer de petites barques de bois que Joseph va lui apprendre à fabriquer. 37.2 Justement il vient lui apporter de petits instruments de travail fabriqués tout exprès pour lui afin qu'il puisse sans effort apprendre à s'en servir.

« Comme ça, je t'aiderai ! Dit Jésus avec un sourire.

– Comme ça tu m'aideras et tu deviendras un bon menuisier. Viens les voir. »

Ils entrent dans l'atelier. Joseph lui montre un petit marteau, une petite scie, de minuscules tournevis, un petit rabot étalés sur un établi de menuisier en herbe, un établi à la taille du petit Jésus.

« Vois : pour scier, on met le bois en l'appuyant de cette façon. On prend la scie de cette manière et on scie en prenant garde de ne pas toucher les doigts. Essaie... »

La leçon commence. Jésus rougit sous l'effort, il serre les lèvres, scie avec attention puis rabote la petite planche et, même si elle est un peu tordue, elle lui semble jolie. Joseph le félicite et lui apprend à travailler avec patience et amour.

37.3 Marie revient. Elle était sûrement sortie de la maison. Elle s'arrête à l'entrée et regarde. Aucun des deux ne la voit, car ils lui tournent le dos. La Maman sourit en voyant le zèle avec lequel Jésus manie le rabot et la tendresse avec laquelle Joseph l'instruit.

Mais Jésus devait sentir ce sourire. Il se retourne, voit sa Mère et court à elle avec sa planche à moitié rabotée et la lui montre. Marie admire et se penche pour donner un baiser à Jésus. Elle recoiffe ses cheveux ébouriffés, essuie la sueur de son visage, écoute affectueusement l'Enfant qui lui promet de lui faire un petit escabeau pour qu'elle soit plus à l'aise quand elle travaille. Joseph, debout près du minuscule établi, les mains sur les hanches, regarde et sourit.

J'ai assisté à la première leçon de travail de mon Jésus et je me suis imprégnée de la paix de cette sainte famille.

**EMV 37 – Joseph était le chef de la Sainte Famille. Son autorité était indiscutée et indiscutable**

37.4 Jésus dit :

« Je t'ai consolée, mon âme, par une vision de ma petite enfance heureuse malgré sa pauvreté, parce qu'entourée de l'affection de deux saints, les plus grands que le monde ait portés.

37.5 On dit que Joseph fut mon père nourricier. Bien sûr, il n'a pas pu, puisqu'il était homme, me donner du lait comme Marie qui m'en a nourri, mais il s'est usé au travail pour me procurer le pain et des aliments fortifiants. Il a eu pour moi la tendresse d'une vraie mère. C'est de lui que j'ai appris – et jamais élève n'eut un meilleur maître – tout ce qui d'un enfant fait un homme, et un homme qui doit gagner son pain.

Si mon intelligence de Fils de Dieu était parfaite, il faut réfléchir et croire que je n'ai pas voulu m'affranchir de façon sensationnelle des règles de la croissance. Rabaisant donc la perfection de mon intelligence divine au niveau de la compréhension humaine, je me suis assujetti à avoir pour maître un homme et à avoir besoin d'un maître. Si, par la suite, j'ai appris rapidement et en faisant preuve de bonne volonté, cela ne m'enlève pas le mérite de m'être mis sous la dépendance d'un homme, ni à cet homme juste le mérite d'avoir nourri ma petite intelligence des connaissances nécessaires à la vie.

Ces doux moments passés à côté de Joseph qui m'amenait comme en jouant à être capable de travailler, je ne les oublierai jamais, même maintenant que je suis au Ciel. Et quand je regarde mon père putatif, je revois le petit jardinet et l'atelier enfumé, et il me semble voir apparaître ma Mère avec son sourire qui illuminait notre maison et me comblait de joie.

37.6 Combien les familles auraient à apprendre de cette perfection d'époux qui s'aimèrent comme nuls autres ne se sont aimés !

Joseph en était le chef. Son autorité dans la famille était indiscutée et indiscutable. Devant elle s'inclinait respectueusement celle de l'Épouse et Mère de Dieu, et le Fils de Dieu s'y assujettissait. Tout ce que Joseph décidait de faire était bien fait, sans discussions, sans objections, sans résistances. Sa parole était notre petite loi. Et, malgré cela, quelle humilité chez lui ! Jamais un abus de pouvoir du fait de son autorité, jamais une volonté déraisonnable sous prétexte que c'était lui le chef. Son épouse était sa douce conseillère et si, dans sa profonde humilité, elle se considérait comme la servante de son conjoint, Joseph tirait de la sagesse de celle qui était pleine de grâce, la lumière qui le guidait en toutes circonstances.

Et moi, je grandissais comme une fleur protégée par deux arbres vigoureux, entre ces deux amours qui s'entrelaçaient au-dessus de moi, pour me protéger et m'aimer.

Non, tant que ma jeunesse me fit ignorer le monde, je n'ai pas regretté le Paradis. Dieu le Père et l'Esprit de Dieu n'étaient pas absents parce que Marie en était remplie, et les anges avaient là leur demeure car rien ne les éloignait de cette maison. L'un d'eux, pourrais-

je dire, s'était incarné et c'était Joseph, une âme angélique, libérée du poids de la chair et uniquement occupée à servir Dieu et ses intérêts, et à l'aimer comme l'aiment les séraphins. Le regard de Joseph ! Serein et pur comme la lumière d'une étoile qui ignore les concupiscences de la terre. C'était notre repos, notre force.

37.7 Bien des gens s'imaginent que je n'ai pas souffert humainement quand s'éteignit le regard de ce saint qui veillait sur notre maison. Si j'étais Dieu et si, comme tel, je connaissais le bienheureux sort de Joseph, donc si, pour cette raison, je n'étais pas affligé de son départ qui devait lui ouvrir le Ciel après un court séjour dans les limbes, comme homme, j'ai pleuré dans la maison privée de son affectueuse présence. J'ai pleuré sur l'ami disparu. N'aurais-je donc pas dû pleurer sur ce saint qui m'était si proche, sur le cœur duquel j'avais dormi tout petit et qui pendant tant d'années m'avait entouré de son amour ?

37.8 Enfin, je fais observer aux parents comment Joseph a su faire de moi un bon travailleur sans le secours d'une formation pédagogique.

A peine étais-je arrivé à l'âge où je pouvais manier les outils, il ne me laissa pas moisir dans l'oisiveté, il me mit au travail et devint le premier auxiliaire de mon amour pour Marie pour m'encourager au travail. Confectionner des objets utiles à sa mère, c'est ainsi qu'il inculquait le respect dû à la mère que tout fils devrait avoir. C'était sur ce levier du respect et de l'amour qu'il s'appuyait pour former le futur charpentier.

Où sont aujourd'hui les familles dans lesquelles on fait aimer le travail aux jeunes enfants pour leur apprendre à faire plaisir à leurs parents ? Les enfants, maintenant, sont des despotes dans la maison. Ils grandissent, durs, indifférents, grossiers envers leurs parents. Ils les considèrent comme leurs domestiques, leurs esclaves. Ils ne les aiment pas et en sont peu aimés. Car, tout en faisant de vos enfants des capricieux tout-puissants, vous vous séparez d'eux par un absentéisme honteux.

Ils sont les enfants de tout le monde. Mais, à vous, ils ne vous appartiennent guère, ô parents du XXe siècle. Ils sont beaucoup plus les enfants de la nourrice, de l'institutrice, ils appartiennent au collège, si vous êtes riches, à leurs compagnons, à la rue, à l'école, si vous êtes pauvres. Mais ils ne sont plus à vous. Vous, les mères, vous les mettez au monde, et c'est tout. Vous, les pères, vous n'en avez pas davantage souci. Mais un enfant, ce n'est pas seulement un être de chair. C'est une intelligence, un cœur, une âme. Soyez-en donc sûrs, personne plus qu'un père et une mère n'a le droit et le devoir de former cette intelligence, ce cœur, cette âme.

37.9 La famille existe et doit exister. Il n'y a pas de théorie ou de progrès qui puisse s'opposer à cette vérité sans provoquer des dégâts. Une famille qui se désagrège ne peut que susciter à l'avenir des hommes et des femmes toujours plus dépravés et qui causeront de plus grands dégâts. Et je vous dis en vérité qu'il vaudrait mieux qu'il n'y ait plus de mariages ni d'enfants sur la terre, plutôt que d'y avoir des familles moins unies que ne le sont les tribus de singes, des familles qui ne sont pas des écoles de vertu, de travail, d'amour, de foi, mais un chaos où chacun vit pour soi comme des engrenages mal assemblés qui finissent par se rompre.

Rompez, désagrégez. Les fruits de cette désagrégation de la forme la plus sainte de la vie sociale, vous les voyez, vous les subissez. Continuez donc, si vous le voulez. Mais ne venez pas vous plaindre si cette terre devient toujours plus un enfer, un re-paire de monstres qui dévorent familles et nations. Vous le voulez : qu'il en soit ainsi. »

38.6 On frappe à la porte. Joseph traverse rapidement le jardin et la pièce pour aller ouvrir.

« Paix à vous, Alphée et Marie !

– A vous aussi, et bénédiction. »

C'est le frère de Joseph et sa femme. Un char rustique auquel est attelé un âne robuste est arrêté dans la rue.

« Avez-vous fait un bon voyage ?

– Excellent, et les enfants ?

– Ils sont dans le jardin avec Marie. »

Mais les enfants accourent déjà pour saluer leur maman. Marie arrive aussi, tenant Jésus par la main. Les deux belles-sœurs s'embrassent.

« Ont-ils été gentils ?

– Tout à fait sages et gentils. Tous les parents vont bien ?

– Tous vont très bien et, de Cana, ils vous envoient tous ces cadeaux : raisin, pommes, fromages, miel. Et... Joseph ! J'ai trouvé exactement ce que tu voulais pour Jésus. C'est sur le char, dans ce gros panier rond. »

La femme d'Alphée se met à rire. Elle se penche sur Jésus qui la regarde en écarquillant les yeux. Elle l'embrasse sur ses deux yeux bleus et lui dit :

« Sais-tu ce que j'ai pour toi ? Devine. »

Jésus réfléchit et ne trouve pas. Je suppose qu'il le fait exprès pour donner à Joseph la joie de lui faire une surprise. En effet Joseph revient, portant un gros panier rond. Il le pose par terre devant Jésus, détache la corde qui retient le couvercle, le soulève... et une petite brebis, toute blanche, un vrai flocon d'écume, apparaît, endormie sur une litière de foin très propre.

Jésus pousse un " Oh ! " étonné et ravi. Sur le point de se précipiter sur l'animal, il se retourne et court vers Joseph encore penché par terre. Il l'enlace et lui donne des baisers en le remerciant.

Ses cousins regardent la brebis avec admiration. Elle s'est éveillée et, dressant son petit museau rose, elle bêle, à la recherche de sa mère. On la sort du panier et on lui présente une poignée de trèfle. Elle la broute en promenant autour d'elle ses yeux tendres.

Jésus se met à dire :

« Pour moi ! Pour moi... Merci, père !

– Elle te plaît beaucoup ?

– Beaucoup ! Si douce, si propre... une agnelle... oh ! » et il passe ses bras au cou de la brebis. Il pose sa tête blonde sur la tête blanche et reste ainsi, tout heureux.

« Je vous en ai apporté deux à vous aussi » dit Alphée à ses fils. « Mais elles sont noires. Vous n'êtes pas ordonnés comme Jésus et, si elles étaient blanches, vous ne sauriez pas les garder aussi propres. Ce sera votre troupeau. Vous les garderez ensemble, comme cela vous ne resterez plus à flâner sur les routes tous les deux, comme des polissons, et à vous battre à coups de pierres. »

Les enfants courent vers le char et regardent les deux autres brebis, plus noires que blanches.

Jésus est resté avec la sienne ; il la mène au jardin, lui donne à boire et elle le suit comme si elle l'avait toujours connu. Jésus l'appelle. Il lui a donné le nom de « Neige » et elle répond en bêlant joyeusement.

Les hôtes ont pris place à table et Marie leur sert du pain, des olives et du fromage. Elle apporte aussi une amphore contenant du cidre ou de l'hydromel, je ne sais pas : je vois que le liquide est blond clair, vraiment clair.

Ils discutent, pendant que les enfants jouent avec les trois brebis que Jésus a voulu rassembler pour donner aux autres de l'eau et un nom.

« La tienne, Jude, s'appellera " Etoile " car elle porte ce signe sur le front. Et la tienne " Flamme " parce qu'elle a la couleur de certaines flammes de bruyères fanées.

– D'accord. »

Les grandes personnes entrent dans la conversation. C'est Alphée qui parle :

« J'espère avoir ainsi résolu l'histoire des querelles entre garçons. C'est toi, Joseph, qui m'en as donné l'idée. Je me suis dit : " Mon frère veut une petite brebis pour Jésus, pour le distraire. J'en prendrai deux pour ces garçons, pour les faire tenir un peu tranquilles et ne plus avoir d'histoires avec les autres parents pour des têtes ou des genoux écorchés. Grâce à l'école et aux brebis, ils réussiront peut-être à se calmer. " 38.7 Mais, cette année, toi aussi, tu devrais envoyer Jésus à l'école. Il en a l'âge.

– Je n'enverrai jamais Jésus à l'école » répond Marie catégoriquement.

Il est étonnant de la voir parler de cette manière, qui plus est avant Joseph.

« Pourquoi ? L'enfant doit étudier pour être capable, le moment venu, de passer l'examen de majorité...

– L'enfant sera instruit, mais il n'ira pas à l'école. C'est décidé.

– Tu seras bien la seule en Israël à agir de cette manière.

– Je serai la seule, mais c'est ce que je vais faire. N'est-ce pas, Joseph ?

– C'est vrai. Jésus n'a pas besoin d'aller à l'école. Marie a été élevée au Temple et c'est un vrai docteur pour la connaissance de la Loi. Elle sera sa maîtresse. C'est ma volonté aussi.

– Vous le gâtez, ce garçon.

– Tu ne peux pas dire cela. C'est le meilleur enfant de Nazareth. L'as-tu jamais entendu pleurer, faire des caprices, refuser d'obéir, manquer de respect ?

– Pour ça, non, mais cela arrivera si on continue à le gâter.

– Ce n'est pas gâter ses enfants que de les garder près de soi. C'est les aimer intelligemment et de bon cœur. C'est ainsi que nous l'aimons, notre Jésus, et puisque Marie est plus instruite que le maître d'école, c'est elle qui servira de maîtresse à Jésus.

– Et quand il sera homme, ton Jésus sera une femmelette à qui une mouche fera peur.

– Non, il ne le sera pas. Marie est une femme forte qui sait donner une éducation virile. Moi aussi, je ne suis pas un faible et je sais donner des exemples virils. Jésus est une créature sans défauts physiques ni moraux. Il grandira donc, droit et fort physiquement et spirituellement. Tu peux être tranquille, Alphée : il ne déshonorerait pas la famille. D'ailleurs, c'est décidé et cela suffit.

– C'est Marie qui a décidé et toi...

– Et même si c'était vrai ? N'est-ce pas beau que deux personnes qui s'aiment soient toutes disposées à avoir la même pensée et la même volonté parce que, mutuellement, l'une embrasse le point de vue de l'autre et le fait sien ? Si Marie voulait des choses déraisonnables, je dirais : " Non. " Mais tout ce qu'elle demande est plein de sagesse, je l'approuve et je le fais mien. Nous nous aimons, nous, comme au premier jour... et ce sera ainsi tant que nous vivrons. N'est-ce pas, Marie ?

– Oui, Joseph et – mais que cela n'arrive jamais – si l'un devait mourir sans l'autre, nous nous aimerions encore. »

Joseph caresse la tête de Marie comme si elle était encore une enfant, et elle le regarde d'œil paisible et affectueux.

38.8 Sa belle-sœur intervient :

« Vous avez bien raison. Ah, si j'étais capable d'enseigner ! A l'école nos fils apprennent le bien et le mal. A la maison, le bien seulement. Mais moi je ne sais pas... Si Marie...

– Que veux-tu, ma belle-sœur ? Ne te gêne pas pour le dire. Tu sais que je t'aime et que je suis heureuse quand je puis te faire plaisir.

– Je disais... Jacques et Jude sont un peu plus âgés que Jésus. Ils vont déjà à l'école... mais pour ce qu'ils savent !... Au contraire, Jésus connaît déjà si bien la Loi !... Je voudrais... Voilà, voudrais-tu les prendre eux aussi, quand tu enseignes à Jésus ? Je pense qu'ils deviendraient meilleurs et plus instruits. Ils sont cousins, au fond, et il est bon qu'ils s'aiment comme des frères... J'en serais si heureuse !

– Si Joseph veut bien et ton mari aussi, j'y suis toute disposée. Parler pour un, ou pour trois, cela revient au même. Revoir toute l'Écriture, c'est de la joie. Qu'ils viennent ! »

Les trois enfants qui étaient entrés tout doucement ont entendu et ils attendent la décision.

« Ils vont te pousser au désespoir, Marie, dit Alphée.

– Non, avec moi ils sont toujours bons. N'est-ce pas que vous serez gentils si je vous fais la classe ? »

Ils accourent tous deux auprès d'elle, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, lui passent les bras autour du cou, la tête sur l'épaule et font les plus belles promesses.

« Laisse-les essayer, Alphée, et laisse-moi aussi essayer. Je crois que tu n'en seras pas mécontent. Ils viendront chaque jour, depuis la sixième heure jusqu'au soir. Cela suffira, tu peux le croire. Je connais l'art d'enseigner sans fatiguer. Les enfants, on les captive et on les distrait en même temps. Si on les comprend et si on les aime, on en est aimé et on obtient tout d'eux. Et vous m'aimez, n'est-ce pas ? »

En guise de réponse, ils lui donnent deux gros baisers.

« Tu vois ?

– Je vois. Je n'ai plus qu'à te dire : “ Merci. ” Et Jésus, que dira-t-il en voyant sa Mère occupée avec les autres ? Qu'en dis-tu, Jésus ?

– Moi, je dis : “ Bienheureux ceux qui se tiennent près d'elle, qui l'écoutent et qui établissent leur demeure auprès de la sienne. ” Comme pour la Sagesse, bienheureux celui qui est ami de ma Mère et je suis heureux que ceux que j'aime soient ses amis.

– Mais qui met de telles paroles sur les lèvres de l'enfant ? demande Alphée, étonné.

– Personne, mon frère. Personne au monde ».

C'est la fin de la vision.

### EMV 39 – Préparation de la majorité de Jésus

(...) 39.5 « Voilà notre Fils » dit Marie, en levant sa main droite qui tient la gauche de Jésus. Elle semble le présenter à tous et confirmer la paternité du Juste, qui sourit. Et elle ajoute :

« Bénis-le, Joseph, avant de partir pour Jérusalem. La bénédiction rituelle n'a pas été nécessaire pour aller à l'école, premier pas de la vie. Mais maintenant qu'il va au Temple pour être déclaré majeur, fais-le et bénis-moi avec lui. Ta bénédiction... (Marie étouffe un sanglot) lui donnera de la force et à moi le courage de m'en séparer un peu plus...

– Marie, Jésus sera toujours à toi. La formule ne changera pas nos relations. Je ne te le disputerai pas, ce Fils qui nous est si cher. Personne ne mérite comme toi de le guider dans la vie, ô ma Sainte. »

Marie se penche, prend la main de Joseph et l'embrasse. C'est l'Épouse, et combien affectueuse et respectueuse pour son compagnon !

Joseph accueille avec dignité ce signe de respect et d'amour, puis il lève cette main qu'elle vient d'embrasser, la pose sur la tête de son épouse et lui dit :

« Oui, je te bénis, toi qui es la Bénie, et Jésus avec toi. Venez, mes seules joies, mon honneur et le but de ma vie. »

Joseph est solennel. Etendant les bras, les paumes tournées vers la terre, sur les deux têtes inclinées, également blondes et saintes, il pro-nonce la bénédiction :

« Que le Seigneur vous garde et vous bénisse ! Qu'il vous prenne en pitié et vous donne sa paix ! Que le Seigneur vous donne sa bénédiction ».

Puis il ajoute :

« Il est temps, partons. C'est la bonne heure pour voyager. »

39.6 Marie prend un ample manteau de couleur grenat foncé et le drape sur le corps de son Fils. Comme elle le caresse, en le faisant !

Ils sortent, ferment, et se mettent en route. D'autres pèlerins vont dans la même direction. Hors de la ville, les femmes se séparent des hommes. Les enfants vont avec qui ils veulent. Jésus reste avec sa Mère.

Les pèlerins marchent, en psalmodiant le plus souvent, à travers les campagnes toutes belles aux plus joyeux jours du printemps. Fraîcheur des prairies, des blés, des frondaisons sur les arbres où viennent d'éclorre les fleurs. Cantiques des hommes à travers champs et chemins. Chants d'amour des oiseaux dans les feuillages. Ruisseaux limpides où se mirent

les fleurs des rives. Agneaux bondissants auprès de leurs mères... Paix et joie sous le plus beau ciel d'avril.

C'est ainsi que la vision prend fin.

## EMV 40 – Examen de la majorité du Temple

40.1 Le Temple, aux jours de fête. La foule entre et sort par les portes de l'enceinte, traverse les cours, les atriums et les por-tiques, disparaît dans tel ou tel édifice situé aux différents niveaux sur lesquels se répartit l'agglomération du Temple.

Voici qu'entre aussi, en chantant des psaumes à mi-voix, le groupe de la famille de Jésus, d'abord les hommes, puis les femmes. D'autres personnes se sont jointes à eux, peut-être de Nazareth ou encore des amis de Jérusalem. Je ne sais pas.

Après avoir adoré le Très-Haut de l'endroit d'où les hommes peuvent le faire (je le comprends car les femmes se sont arrêtées en contrebass), Joseph se sépare d'eux en compagnie de son Fils, et traverse les cours en sens inverse. Il tourne à un endroit et pénètre dans une vaste pièce qui a l'aspect d'une synagogue. Je ne comprends pas bien. Y avait-il aussi des synagogues dans le Temple ? Il parle avec un lévite, et celui-ci disparaît derrière un rideau à rayures pour revenir ensuite avec des prêtres âgés. Du moins, je crois que ce sont des prêtres ; ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit de maîtres pour la connaissance de la Loi, chargés par conséquent d'examiner les fidèles.

40.2 Joseph et Jésus s'inclinent profondément devant les dix docteurs qui ont dignement pris place sur des tabourets de bois peu élevés. Puis Joseph présente Jésus :

« Voici, dit-il, c'est mon fils. Depuis trois lunes et douze jours, il est arrivé à l'âge que la Loi indique pour la majorité. Mais je veux qu'il soit majeur selon les préceptes d'Israël. Je vous prie de considérer que, par sa complexion, il montre qu'il est sorti de l'enfance et qu'il n'est plus mineur. Je vous prie de l'examiner avec bienveillance et justice pour juger ce que moi, son père, j'affirme ici être vrai. Je l'ai préparé pour cet instant et pour la dignité de fils de la Loi qu'il doit recevoir. Il connaît les préceptes, les traditions, les décisions, les coutumes des parchemins et des phylactères. Il sait réciter les prières et les bénédictions quotidiennes. Puisqu'il connaît la Loi elle-même et ses trois branches de la Halakha, les Midrashim et de la Aggadah, il peut donc se conduire en homme. Pour cette raison, je désire être libéré de la responsabilité de ses actes et de ses péchés. A partir de maintenant, qu'il soit assujetti aux préceptes et prenne à son compte les peines dues à ses manquements à leur égard. Examinez-le.

– C'est ce que nous allons faire. 40.3 Avance, mon enfant. Quel est ton nom ?

– Jésus, fils de Joseph, de Nazareth.

– Un Nazaréen... Tu sais donc lire ?

– Oui, Rabbi, je sais lire les paroles écrites et celles qui sont renfermées dans les paroles elles-mêmes.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que je comprends aussi le sens de l'allégorie ou du symbole qui se cache sous l'apparence, comme la perle qui ne se voit pas, mais qui se trouve dans la coquille épaisse et fermée.

– Réponse qui n'est pas commune, et qui est fort sage. On entend rarement cela dans la bouche d'un adulte ; alors chez un enfant... et nazaréen par-dessus le marché ! »

L'attention des dix hommes s'est éveillée. Leurs yeux ne perdent pas de vue un instant le bel enfant blond qui les regarde, sûr de lui, sans effronterie, mais sans peur.

« Tu fais honneur à ton maître qui, assurément, est très savant.

– La Sagesse de Dieu réside dans son cœur juste.

– Mais écoutez cela ! Heureux es-tu, toi le père d'un tel fils ! »

Joseph qui est au fond de la salle s'incline en souriant.

40.4 On donne à Jésus trois rouleaux différents en disant :

« Lis celui qui a un ruban doré. »

Jésus ouvre le rouleau et lit. C'est le Décalogue. Mais dès les premiers mots, un juge lui reprend le rouleau en disant :

« Continue par cœur. »

Jésus parle avec tant d'assurance qu'on dirait qu'il lit. Chaque fois qu'il nomme le Seigneur, il s'incline profondément.

« Qui t'a enseigné cela ? Pourquoi le fais-tu ?

– Parce que ce Nom est saint et on doit le prononcer avec des marques intérieures et extérieures de respect. Les sujets d'un roi, qui ne l'est que pour peu de temps, s'inclinent devant lui alors qu'il n'est que poussière. Devant le Roi des rois, le très-haut Seigneur d'Israël, présent même s'il n'est visible que pour l'esprit, toute créature qui dépend de lui d'une sujétion éternelle ne devrait-elle pas s'incliner ?

– Bravo ! Homme, nous te conseillons de faire instruire ton fils par Hillel ou Gamaliel. C'est un Nazaréen... mais ses réponses permettent d'espérer qu'il sera un nouveau grand docteur.

– Mon fils est majeur. Il fera comme il voudra. Pour moi, si sa volonté est honnête, je ne m'y opposerai pas. (...)

## EMV 41 – L’angoisse de Marie et la réponse du Fils. La souffrance de Joseph de voir Marie souffrir

L’angoisse de la Mère et la réponse du Fils

41.11 Jésus dit :

« Revenons en arrière, très en arrière. Revenons au Temple où, à l’âge de douze ans, je suis en train de discuter. Revenons même sur les chemins qui mènent à Jérusalem et de Jérusalem au Temple.

Tu vois la douleur de Marie lorsque, au moment où les groupes d’hommes et de femmes se réunissent, elle se rend compte que je ne suis pas avec Joseph.

Elle ne s’emporte pas en durs reproches envers son époux. Toutes les femmes l’auraient fait. Elles l’auraient fait pour bien moins que cela, en oubliant que l’homme est toujours le chef de famille.

Mais la douleur qui se manifeste sur le visage de Marie transperce le cœur de Joseph plus qu’aucun reproche. Marie ne s’abandonne pas à des scènes dramatiques. Vous le faites pour bien moins que cela afin qu’on vous remarque et pour vous attirer la pitié. Mais sa douleur contenue est si évidente, à voir le tremblement qui la saisit, la pâleur de son visage, ses yeux dilatés, qu’elle émeut davantage qu’une scène de pleurs et de cris.

Elle ne sent plus la fatigue ni la faim. Pourtant, l’étape avait été longue et depuis si longtemps elle n’avait rien pris ! Mais elle laisse tout : la couchette que l’on préparait, la nourriture qui va être distribuée. Elle revient sur ses pas. C’est le soir et la nuit tombe. Peu importe. Chaque pas la rapproche de Jérusalem. Elle arrête les caravanes, les pèlerins, elle les interroge. Joseph la suit et l’aide. Une journée de marche à rebours, et puis l’angoissante recherche dans toute la ville.

Où, où donc peut être son Jésus ? Dieu permet que, pendant de si longues heures, elle ne sache pas où le chercher. Chercher un enfant au Temple n’avait pas de sens. Que pouvait bien faire un enfant au Temple ? Tout au plus s’il était perdu en ville et y était revenu, porté par ses petits pas, sa voix plaintive aurait appelé sa maman et attiré l’attention des adultes, des prêtres, qui auraient pensé à rechercher ses parents au moyen d’écriteaux apposés sur les portes. Or il n’y avait aucun écriteau. Personne en ville ne savait rien de cet enfant. Beau ? Blond ? Robuste ? Mais il y en a tellement ! C’était insuffisant pour pouvoir affirmer : “ Je l’ai vu, il était ici ou là ! ”

41.12 Puis, après trois jours - qui symbolisent les trois jours de sa future angoisse, Marie, à bout de forces, pénètre dans le Temple, traverse les cours et les vestibules. Rien. Elle cherche, elle court, la pauvre Maman, partout où elle entend une voix d’enfant. Les bêlements des agneaux eux-mêmes lui paraissent être la voix de celui qu’elle cherche. Mais Jésus ne pleure pas : il enseigne. Voilà que Marie entend, par delà une barrière de personnes, la chère voix qui dit : “ Ces pierres frémiront... ” Elle tente de se frayer un chemin à travers la foule et elle y réussit après beaucoup d’efforts. Le voilà, son Fils, les bras ouverts, bien droit au milieu des docteurs.

Marie est la Vierge prudente mais, cette fois, le chagrin la fait sortir de sa réserve. C'est un ouragan qui abat tout obstacle. Elle court vers son Fils, l'embrasse en le soulevant de son siège et le pose à terre en s'écriant :

“ Oh ! Pourquoi nous as-tu fait cela ? Cela fait trois jours que nous marchons à ta recherche. Ta Mère se meurt de chagrin, mon Enfant. Ton père tombe de fatigue. Pourquoi, Jésus ? ”

On ne demande pas “ pourquoi ” à Celui qui sait. Le “ pourquoi ” de sa façon d'agir. A ceux qui sont appelés, on ne de-mande pas “ pourquoi ” ils laissent tout pour suivre la voix de Dieu. J'étais la Sagesse et je savais. J'étais “ appelé ” à une mission et je l'accomplissais. Au-dessus du père et de la mère de la terre, il y a Dieu, le Père divin. Ses intérêts dépassent les nôtres, ses affections passent avant toutes les autres. C'est ce que je réponds à ma Mère.

Je termine l'enseignement aux docteurs par l'enseignement à Marie, Reine des docteurs. Et elle ne l'a jamais oublié. Le soleil est revenu dans son cœur, tandis qu'elle me tient par la main, humble et obéissant, mais mes paroles lui sont restées au plus profond du cœur. Beaucoup de jours ensoleillés ou nuageux passeront au cours de ces vingt et une années où je serai encore sur terre. Beaucoup de joies et beaucoup de peines et de pleurs alterneront dans son cœur pendant les vingt et une autres années qui suivront, mais elle ne demandera plus : “ Pourquoi, mon Fils, nous as-tu fait cela ? ”

Apprenez cette leçon, ô hommes arrogants.

41.13 J'ai voulu instruire et éclairer moi-même cette vision, parce que tu n'es pas en état de faire plus. »

42.1 Tandis que je suis en train de corriger le fascicule et plus précisément cette dictée sur les fausses religions de l'heure actuelle, voilà que pénètre en moi cette vision, de façon impérieuse. Je l'écris pendant que je la vois.

Je vois l'intérieur d'un atelier de menuisier. J'ai l'impression que deux des murs sont formés de parois rocheuses, comme si on avait profité de grottes naturelles pour en faire les pièces d'une maison. Plus précisément, ce sont les côtés nord et ouest qui se présentent ainsi, tandis que les deux autres, sud et est, sont enduits de plâtre comme les nôtres.

Au nord, on a profité d'une excavation dans la roche pour y créer un foyer rudimentaire où se trouve une petite marmite avec du vernis ou de la colle, je ne vois pas bien. Le bois, qui a brûlé pendant des années à cet endroit, a tellement noirci la paroi qu'elle en paraît goudronnée. Un trou dans la muraille, surmonté d'une sorte de grosse tuile courbe, essaie de faire office de cheminée pour aspirer la fumée du bois. Mais elle doit avoir du mal à jouer son rôle car les autres parois sont aussi noircies par la fumée et, même en ce moment, un nuage épais a envahi la pièce.

42.2 Jésus travaille à un établi de menuisier. Il est en train de raboter des planches qu'il dresse contre le mur derrière lui. En-suite il attrape une sorte de tabouret serré entre les deux mâchoires d'un étau, le dégage, regarde si le travail est au point, le mesure à l'équerre dans tous les sens. Puis il va à la cheminée, prend la marmite, y plonge un bâtonnet ou un pinceau, je ne sais. Je n'en vois que la partie qui dépasse et ressemble à un bâtonnet.

Le vêtement de Jésus est couleur noisette foncée. Sa tunique est assez courte et les manches sont retroussées au-dessus du coude. Il porte, par-devant, une sorte de tablier sur lequel il s'essuie les doigts après avoir touché la marmite.

Il est seul. Il travaille activement mais avec calme. Aucun mouvement désordonné, aucune impatience. Il est précis et appliqué à son travail. Il ne s'énerve de rien : ni d'un nœud dans le bois qui ne se laisse pas raboter, ni d'un tournevis (me semble-t-il) qui tombe deux fois de l'établi, ni de la fumée qui doit lui irriter les yeux.

De temps en temps, il lève la tête et regarde vers la paroi sud, où il y a une porte fermée, comme s'il écoutait. A un certain moment, il va ouvrir une porte qui se trouve dans le mur vers l'est et donne sur la rue. Je vois un bout de ruelle poussiéreuse. On dirait qu'il attend quelqu'un. Puis il retourne au travail. Il n'est pas triste mais sérieux. Il referme la porte et se remet à son établi.

42.3 Pendant qu'il est occupé à façonner quelque chose qui me semble être des pièces de cercle d'une roue, sa Mère entre par une porte qui se trouve sur le mur au sud. Elle arrive en toute hâte et court vers Jésus. Elle porte un vêtement bleu foncé et rien sur la tête. Une simple tunique serrée à la taille par un cordon de même couleur. Elle appelle son Fils d'une voix anxieuse, et lui pose les deux mains sur le bras en un geste de supplication douloureuse. Jésus la caresse en lui mettant le bras sur l'épaule et la reconforte puis, abandonnant aussitôt son travail et enlevant son tablier, il part avec elle.

Je pense que vous voudriez savoir aussi les paroles échangées. Bien peu de la part de Marie :

« Oh ! Jésus ! Viens, viens. Il se sent mal ! »

Elle le dit avec un tremblement des lèvres, et des larmes brillent dans ses yeux rougis et fatigués. Jésus ne répond que : « Maman ! », mais ce mot contient tout.

Ils entrent dans une pièce voisine toute riante du soleil qui pénètre par une porte entrouverte sur un jardinet baigné de lumière et rempli de verdure. Des colombes volent au milieu des claquements du linge étendu à sécher. C'est une pièce pauvre mais bien rangée. Il y a une couche basse couverte de petits matelas (je dis petits matelas, car c'est quelque chose d'épais et de doux, mais ce n'est pas un lit comme le nôtre). Joseph y est étendu, la tête appuyée sur plusieurs oreillers. Il est mourant. On le voit clairement à son visage d'une pâleur livide, à son œil éteint, à sa poitrine haletante et à l'abandon de tout le corps.

42.4 Marie se place à sa gauche, prend sa main calleuse et livide jusqu'aux ongles. Elle la frotte, la caresse, l'embrasse, essuie avec une serviette la sueur qui forme des raies brillantes aux tempes qui se creusent, la larme qui luit au coin de l'œil. Elle lui humidifie les lèvres avec un linge humecté d'un liquide qui paraît être du vin blanc.

Jésus se met à droite. Il lui soulève avec agilité et précaution le corps qui s'affaisse, le redresse sur les oreillers avec l'aide de Marie. Il caresse l'agonisant sur le front et cherche à le ranimer.

Marie pleure doucement, sans bruit, mais elle pleure. Ses larmes coulent sur ses joues pâles et jusque sur son vêtement bleu foncé. On dirait des saphirs étincelants.

Joseph se ranime tant soit peu et regarde fixement Jésus. Il lui donne la main, comme pour dire quelque chose et trouver dans ce contact divin la force d'affronter l'ultime épreuve. Jésus se penche sur cette main et y dépose un baiser. Joseph sourit. Puis il se tourne pour chercher Marie du regard et il lui sourit à elle aussi. Marie s'agenouille près du lit, essayant de sourire, mais elle y réussit mal et incline la tête. Joseph lui pose la main sur la tête en une chaste caresse qui ressemble à une bénédiction.

On n'entend que le vol et le roucoulement des colombes, le bruissement des feuilles, le clapotis de l'eau et, dans la pièce, la respiration du mourant.

Jésus tourne autour du lit, prend un tabouret et fait asseoir Marie en lui disant encore et uniquement : « Maman. » Puis il retourne à sa place et reprend dans ses mains la main de Joseph. La scène est si vraie que la peine de Marie m'arrache des larmes.

42.5 Puis Jésus, se penchant sur la tête du mourant, lui murmure un psaume ; je sais que c'est un psaume, mais à présent, je ne peux dire lequel. Il commence ainsi :

« “ Garde-moi, mon Dieu, j'ai fait de toi mon refuge...

Pour le bien des saints qui sont sur sa terre, il a accompli admirablement mes désirs...

Je bénis le Seigneur qui me conseille...

Je garde le Seigneur devant moi sans relâche ; il est à ma droite, je suis inébranlable.

Mon cœur exulte, mon âme est en fête, ma chair elle-même repose en confiance : tu ne peux m'abandonner à la mort ni laisser ton ami voir la corruption.

Tu m'apprends le chemin de la Vie : devant ta face débordement de joie. " »

Joseph se ranime tout à fait, il sourit à Jésus avec un regard plus vif et lui serre les doigts. Jésus répond par un sourire au sourire de Joseph et par une caresse à l'étreinte de ses doigts. Penché sur son père putatif, il continue doucement :

« " De quel amour sont aimées tes demeures, Seigneur, Dieu de l'univers !

Mon âme s'épuise à désirer les parvis du Seigneur...

L'oiseau lui-même s'est trouvé une maison, et l'hirondelle un nid pour abriter sa couvée : tes autels, Seigneur de l'univers, mon Roi et mon Dieu !

Heureux les habitants de ta maison... Heureux les hommes dont tu es la force. Il a disposé dans leur cœur de monter de la vallée de larmes au lieu d'élection.

Seigneur, Dieu de l'univers, entends ma prière...

Dieu, vois notre bouclier, regarde le visage de ton Messie. " »

Avec un sanglot, Joseph regarde Jésus et remue les lèvres comme pour le bénir. Mais ça lui est impossible. Manifestement, il comprend mais ne peut parler. Pourtant, il est heureux et regarde Jésus avec des yeux vifs et avec confiance.

Jésus poursuit :

« " Tu as aimé, Seigneur, cette terre, tu as fait revenir les déportés de Jacob...

Fais-nous voir, Seigneur, ton amour, et donne-nous ton salut.

J'écoute. Que dira le Seigneur Dieu ? Ce qu'il dit, c'est la paix pour son peuple et ses fidèles. Son salut est proche de ceux qui le craignent, et la gloire habitera notre terre.

Amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent ; la vérité germera de la terre, et du Ciel se penchera la justice.

Le Seigneur donnera ses bienfaits et notre terre donnera son fruit. La justice marchera devant lui et ses pas traceront le chemin. " »

Tu l'as vue, cette heure, mon père, et tu t'es dépensé pour elle. Tu as contribué à l'arrivée de cette heure et le Seigneur t'en récompensera. Je te l'assure » ajoute Jésus en essuyant une larme de joie qui descend lentement sur la joue de Joseph.

Puis il reprend :

« “ Souviens-toi, Seigneur, de David et de sa grande soumission, quand il fit au Seigneur un serment, une promesse au Puissant de Jacob :

‘ Jamais je n’entrerais sous ma tente, et jamais ne m’étendrai sur mon lit, j’interdirai tout sommeil à mes yeux et tout répit à mes paupières, avant d’avoir trouvé un lieu pour le Seigneur, une demeure pour le Puissant de Jacob ! ’...

Monte, Seigneur, vers le lieu de ton repos, toi et l’arche de ta force ! ” (Marie comprend et fond en larmes).

“ Que tes prêtres soient revêtus de justice, que tes fidèles crient de joie !

Pour l’amour de David, ton serviteur, ne repousse pas la face de ton Messie.

Le Seigneur l’a juré à David, et jamais il ne reprendra sa parole : ‘ C’est un homme issu de toi que je placerai sur ton trône... ’

Car le Seigneur a fait choix de Sion...

Là, je ferai germer la force de David, pour mon Messie j’ai allumé une lampe. ”

42.6 Merci, mon père, en mon nom et en celui de ma Mère. Tu as été pour moi un père juste et l’Eternel t’a confié la garde de son Christ et de son Arche sainte. Tu as été le flambeau allumé pour lui, et pour le fruit d’un sein sanctifié, tu as eu des entrailles de charité. Va en paix, mon père. Ta veuve ne restera pas sans secours. Le Seigneur a tout disposé pour qu’elle ne reste pas seule. Je te le dis, pars en paix au lieu de ton repos. »

Marie pleure, le visage penché sur les couvertures (on dirait des manteaux) étendues sur le corps de Joseph qui se refroidit. Jésus s’empresse de lui rendre les derniers services car sa respiration se fait plus difficile et son regard se voile.

« “ Heureux qui craint le Seigneur, qui aime entièrement sa volonté !...

A jamais se maintiendra sa justice.

Lumière des cœurs droits, il s’est levé dans les ténèbres, homme de justice, de tendresse et de pitié...

Toujours on fera mémoire du juste... à jamais se maintiendra sa justice, sa puissance grandira, et sa gloire ! ”

Tu l'auras, cette gloire, mon père. Je viendrai bientôt t'amener, en compagnie des patriarches qui t'ont précédé, à la gloire qui t'attend. Que ton esprit exulte à ma parole.

“ Quand je me tiens sous l'abri du Très-Haut et repose à l'ombre du Puissant... ”

C'est là que tu te trouves, mon père.

“ C'est lui qui te sauve des filets du chasseur et de la peste maléfique ; il te couvre et te protège. Tu trouves sous son aile un refuge, sa fidélité est une armure, un bouclier.

Tu ne craindras pas les terreurs de la nuit...

Le malheur ne pourra te toucher... il donne mission à ses anges de te garder sur tous tes chemins.

Ils te porteront sur leurs mains pour que ton pied ne heurte pas les pierres.

Tu marcheras sur la vipère et le scorpion, tu écraseras le lion et le dragon.

Puisqu'il s'attache à moi, je le délivre... il m'appelle et moi je lui réponds, je suis avec lui dans son épreuve. Je veux le libérer, le glorifier, de longs jours je veux le rassasier et je ferai qu'il voie mon salut.»

Et il te fera entrer dans l'autre vie par le salut qui maintenant te reconforte et qui viendra rapidement, je te le répète, te serrer en une étreinte divine et t'emporter avec lui, à la tête de tous les patriarches, là où est préparée la demeure du Juste de Dieu qui fut pour moi un père béni.

Précède-moi pour annoncer aux patriarches que le salut est venu en ce monde et que le Royaume des Cieux leur sera bientôt ouvert. Va, mon père, et que ma bénédiction t'accompagne. »

42.7 Jésus a élevé la voix pour atteindre l'esprit de Joseph qui s'enfonce dans les nuées de la mort. La fin est imminente. Le vieillard ne respire plus qu'avec effort. Marie le caresse. Jésus s'assied sur le bord du lit. Il entoure et attire à lui le mourant, qui s'affaisse et s'éteint paisiblement.

La scène est emplie d'une paix solennelle. Jésus recouche le patriarche et embrasse Marie qui, au moment suprême, s'était approchée de Jésus avec une angoisse déchirante.

Jésus est la paix de ceux qui souffrent et de ceux qui meurent

42.8 Jésus dit :

« A toutes les femmes que frappe une douleur torturante, j'enseigne à imiter la manière dont Marie a vécu son veuvage en s'unissant à Jésus.

Ceux qui s'imaginent que Marie n'a pas souffert de peines de cœur sont dans l'erreur. Ma Mère a souffert. Sachez-le bien. Saintement, puisqu'en elle tout était saint, et profondément.

Ceux qui s'imaginent que l'amour de Marie pour son époux était relativement tiède sous prétexte qu'il s'agissait entre eux d'une union spirituelle et non charnelle sont pareillement dans l'erreur. Marie aimait intensément son Joseph. Elle lui avait consacré trente années d'une vie fidèle. Joseph avait été pour elle un père, un époux, un frère, un ami, un protecteur.

Elle se sentait seule, désormais, comme un sarment de vigne que l'on a coupé du cep dont il tient la vie. Sa maison était comme frappée par la foudre. Elle se lézardait. Auparavant régnait l'unité où chaque membre de la famille s'appuyait sur les autres. Désormais, le mur principal venait à manquer : ce fut le premier des coups portés à cette famille, en guise d'annonce de la très proche séparation d'avec son Jésus bien-aimé.

La volonté de l'Eternel qui l'avait voulue épouse et mère, lui imposait maintenant le veuvage et l'abandon de son Fils. Au milieu de ses larmes, Marie dit l'un de ses sublimes " Oui ". " Oui, Seigneur, qu'il soit fait de moi selon ta parole. " Et, à cette heure, pour trouver la force nécessaire, elle se serre contre moi.

Marie s'est toujours serrée contre Dieu aux heures les plus graves de sa vie. Au Temple, appelée au mariage, à Nazareth, appelée à la maternité, à Nazareth encore, dans les larmes de son veuvage, à Nazareth lors de ce supplice que fut la séparation d'avec son Fils, sur le Calvaire devant la torture du spectacle de ma mort.

42.9 Retenez cette leçon, vous qui pleurez, vous qui mourez, vous qui vivez pour mourir. Tâchez de mériter les paroles que j'ai dites à Joseph. Elles seront votre paix dans votre agonie. A l'heure de votre mort, soyez dignes d'avoir Jésus à vos côtés pour vous soutenir. Et même si vous ne l'avez pas mérité, osez également m'appeler auprès de vous. Je viendrai, les mains pleines de grâces et de réconfort, le cœur débordant de pardon et d'amour, et sur les lèvres des paroles d'absolution et d'encouragement.

La mort perd toute âpreté lorsqu'elle survient entre mes bras, sachez-le bien. Je ne puis abolir la mort, mais je la rends douce à ceux qui meurent en se confiant à moi.

Le Christ l'a dit, pour vous tous, sur sa croix : " Seigneur, je remets mon esprit entre tes mains. " Dans sa propre agonie, il l'a dit en pensant à vos agonies, à vos terreurs, à vos erreurs, à vos craintes, à vos désirs de pardon. Il l'a dit, le cœur déchiré, avant que la lance

ne le perce, d'un déchirement spirituel plus que physique, pour que les agonies de ceux qui meurent en pensant à lui soient adoucies par le Seigneur et que l'esprit passe de la mort à la Vie, de la douleur à la joie éternelle.

42.10 Voilà, mon petit Jean, la leçon d'aujourd'hui. Sois bonne et ne crains rien. Ma paix ne cessera de s'écouler en toi par le biais de mes entretiens et la contemplation. Viens. Mets-toi à la place de Joseph qui a pour oreiller la poitrine de Jésus et pour infirmière Marie. Repose-toi parmi nous, comme un bébé dans son berceau. »

43.1 Marie dit :

« Avant que tu ne remettes ces cahiers, j'y joins ma bénédiction.

Maintenant, si vous voulez faire preuve d'un peu de patience, vous pouvez avoir un ensemble complet de la vie intime de mon Jésus. De l'Annonciation jusqu'au moment où il quitte Nazareth pour annoncer l'Évangile, vous avez non seulement les dictées, mais aussi l'illustration des faits qui accompagnèrent la vie en famille de Jésus.

Les premières années, l'enfance, l'adolescence et la jeunesse de mon Fils ne constituent que quelques brefs épisodes dans le vaste cadre de sa vie que décrivent les évangiles. Là, il est le Maître. Ici, c'est l'Homme, le Dieu qui s'humilie pour l'amour de l'homme.

43.2 Il y opère pourtant des miracles, même dans l'anonymat d'une vie ordinaire. Il les accomplit en moi, qui sens mon âme portée à la perfection par le contact avec le Fils qui se forme en mon sein. Il les accomplit dans la maison de Zacharie en sanctifiant Jean-Baptiste, en facilitant l'accouchement d'Elisabeth, en rendant la parole et la foi à Zacharie. Il les accomplit en Joseph, en lui ouvrant l'esprit à la lumière d'une vérité tellement élevée qu'il ne pouvait la comprendre par ses seuls moyens bien qu'il fût un juste. 43.3 Après moi, c'est Joseph qui s'est le plus réjoui de cette pluie de bienfaits divins.

Remarque quel cheminement spirituel il parcourt entre le moment où il arrive dans ma maison et celui de la fuite en Égypte. Au début, c'était seulement un homme juste de son temps. Puis, par des étapes successives, il est devenu le juste de l'ère chrétienne. Il a acquis la foi au Christ et s'abandonne paisiblement à cette foi certaine. Pensez à cette phrase au début du voyage de Nazareth à Bethléem : " Comment allons-nous faire ? " L'homme s'y révèle tout entier, avec ses craintes humaines et ses soucis humains. Puis il arrive à l'espérance. Dans la grotte, avant la naissance de Jésus, il dit : " Cela ira mieux demain. " Jésus qui vient le fortifie déjà par cette espérance qui est l'un des plus beaux dons de Dieu. Une fois sanctifié par le contact de Jésus, il passe de l'espérance à la hardiesse. Il s'était toujours laissé guider par moi en raison de la vénération qu'il nourrissait à mon égard. Maintenant, c'est lui qui dirige les choses matérielles tout comme les plus importantes : c'est lui qui, comme chef de la sainte Famille, prend les décisions qui conviennent. Non seulement cela, mais à l'heure pénible de la fuite, après que des mois d'union avec le Fils de Dieu l'eurent saturé de sainteté, c'est lui qui me reconforte de ma peine et qui me dit : " Même si nous devons tout perdre, nous posséderons toujours tout, parce que nous l'aurons, Lui. "

43.4 Mon Jésus accomplit ses miracles de grâce chez les bergers. L'ange se rend là où se trouve le berger, que sa rencontre passagère avec moi prédispose à la grâce, et il le porte à Celui qui est la Grâce même pour qu'il le sauve pour l'éternité.

Il opère des miracles, là où il passe, exilé ou revenu dans sa petite patrie de Nazareth. Car, là où il était, la sainteté se répandait comme une tache d'huile sur un linge ou le parfum des fleurs dans l'air. A moins que ce ne soient des démons, ceux qu'il touchait le quittaient

avec un ardent désir de devenir saint. Là où se trouve cette ardeur, elle est racine de vie éternelle parce que celui qui veut être bon le devient ; or la bonté fait accéder au Royaume de Dieu.

43.5 Vous avez eu maintenant, par des détails qui en éclairent les diverses périodes, l'évocation de la sainte humanité de mon Fils, de l'aube de sa vie à son crépuscule. Et, si ton directeur le juge bon, il peut en faire un ensemble ordonné qui formera un tableau complet.

Nous aurions pu vous donner le tout à la fois, mais la Providence a jugé bon de procéder ainsi. Dans ton intérêt, ma chère âme, car chaque dictée que tu as reçue te procurait le remède contre les blessures que tu devais recevoir. Nous te l'avons donné à l'avance pour que tu ne sois pas prise au dépourvu. Pendant la grêle, on a l'impression que rien ne peut nous abriter, mais ce n'est pas exact. La tempête fait apparaître l'humanité qui dort, ensevelie sous les eaux spirituelles, mais elle ramène aussi à la surface les semences d'une doctrine surnaturelle tombées dans votre cœur et qui attendent justement cette heure de tempête pour germer, apparaître à nouveau et vous dire : " Nous sommes là aussi, nous. Pensez à nous. "

De plus, ma chère âme, il y a eu (en ce qui concerne l'ordre de succession des visions) une raison de bienveillance, en même temps que de ménagement providentiel. Comment aurais-tu pu, dans ton accablement actuel, voir certaines visions et entendre certains exposés ? Tu en aurais été blessée, au point de te rendre incapable de remplir ta mission de " porte-parole ". C'est pourquoi nous t'avons donné ces communications au début, pour éviter de te briser le cœur et nous l'avons fait par bonté. Nous avons évité de te donner des visions et des entretiens qui s'accordaient mal avec ta souffrance et qui auraient eu pour effet de l'exaspérer. Nous ne sommes pas cruels, Maria. Nous agissons toujours de manière à vous reconforter et non pas à vous affoler et à accroître votre souffrance. Il suffit que vous nous fassiez confiance. Il vous suffit de dire avec Joseph : " S'il me reste Jésus, tout me reste " pour que nous venions rassurer votre âme par des dons célestes.

43.6 Je ne te promets pas des grâces et des consolations humaines. Je te promets les mêmes consolations que celles qu'a eues Joseph : des consolations surnaturelles. Car – que tout le monde le sache – à cause des usuriers qui serrent à la gorge le pauvre réfugié, les cadeaux des mages disparurent à la vitesse de l'éclair, dans l'acquisition d'un toit, du minimum de mobilier nécessaire à la vie, de la nourriture qui était indispensable. Nous n'avions que cette ressource, en attendant de trouver du travail.

La communauté juive est toujours prête à s'entraider, mais la communauté que nous trouvons en Egypte n'était composée que de réfugiés persécutés, pauvres donc comme nous, qui venions nous y joindre. Une partie des ressources que nous voulions garder pour Jésus, pour notre Jésus adulte, que nous avons sauvées des frais de l'établissement en Egypte, dut servir à notre rapatriement et fut à peine suffisante pour remettre en état la maison et l'atelier de Nazareth, à notre retour. Les temps changent, mais l'avidité des hommes est toujours la même et elle profite de la détresse d'autrui pour l'exploiter d'une manière indigne.

Non : avoir Jésus avec nous ne nous procura pas de biens matériels. Beaucoup d'entre vous prétendent à ces biens quand ils sont à peine un peu unis à Jésus. Ils oublient qu'il a dit : " Cherchez les richesses spirituelles. " Tout le reste est donné par surcroît. Dieu pourvoit aussi à la nourriture, pour les hommes comme pour les oiseaux, car il sait que cela vous est nécessaire puisque votre chair sert de carapace à votre âme. Mais demandez-lui d'abord sa grâce. Demandez d'abord ce dont votre âme a besoin. Le reste vous sera donné par surcroît.

Ce que Joseph retira de son union avec Jésus, humainement parlant, ce fut embarras, fatigues, persécutions, faim, et rien d'autre. Mais comme il s'attachait à Jésus seul, tout s'est changé en paix spirituelle, en joie surnaturelle. Je voudrais vous amener au point où en était mon époux quand il disait : " Même si nous ne devions plus rien avoir, nous posséderions toujours tout, car nous avons Jésus. "

43.7 Je le sais, le cœur se brise. Je le sais, l'esprit s'enténébre. Je le sais, la vie se consume. Mais, Maria... appartiens-tu à Jésus ? Veux-tu être à lui ? Au point de mourir comme Jésus est mort ? Ma petite, qui m'es si chère, pleure, mais reste forte et persévère. Le martyre ne réside pas dans la forme de la torture, mais dans la constance avec laquelle le martyr la supporte. Le martyre peut venir par une arme, mais aussi bien par une souffrance morale, si le but auquel on vise est le même. Tu le supportes par amour pour mon Fils. Ce que tu fais pour tes frères, tu le fais pour l'amour du Christ qui veut leur salut. C'est là ton martyre. Restes-y fidèle. Ne désire pas tout faire par toi-même. Comme l'étreinte est trop forte pour que tu puisses encore trouver la force de te conduire toute seule et de dominer ta nature humaine en retenant tes larmes, il suffit que tu laisses la souffrance te torturer sans te révolter. Il suffit que tu dises à Jésus : " Aide-moi ! " Ce que tu ne peux faire, lui le fera en toi. Reste en lui, toujours. Ne cherche pas à en sortir et même si la souffrance, tant elle est grande, t'empêche de voir où tu es, tu seras toujours en Jésus.

Je te bénis. Dis avec moi : " Gloire au Père et au Fils et à l'Esprit Saint. " Que ce soit toujours ton cri, jusqu'au moment où tu le diras au Ciel. Que la grâce du Seigneur soit toujours avec toi. »

## **EMV 95 – Marie d'Alphée est affligée à l'idée de perdre son mari et Jésus évoque brièvement Joseph**

Pour aller à l'essentiel :

Quand vint l'heure du départ de mon père – et tu sais combien il était juste et combien ma Mère l'aimait – je n'ai pas prolongé sa vie. Il n'est pas de règle que la famille où vit un saint soit préservée des inévitables malheurs de la vie. S'il en était ainsi, je devrais rester éternellement sur la terre, et pourtant je mourrai, bientôt, et Marie, ma sainte Mère, ne pourra m'arracher à la mort.

Texte complet :

95.6 – Oh ! Viens, Jésus. Viens sauver son corps et son âme. Viens... Pour trouver d'autres motifs d'accusation, ils disent même que tu as enlevé deux fils à un père qui va mourir et ils le colportent dans Nazareth. Comprends-tu ? Ils disent aussi : " Il fait partout des miracles, mais, dans sa propre maison, il ne sait pas en accomplir ! " Moi, je te défends en disant : " Que peut-il faire, puisque vous l'avez chassé par vos reproches, et puisque vous ne croyez pas ? " Alors ils s'en prennent à moi.

– Tu as raison de dire : " puisque vous ne croyez pas ". Comment puis-je en faire là où l'on ne croit pas ?

– Oh, tu peux tout ! Je crois pour tous ! Viens. Fais un miracle... pour ta pauvre tante...

– Je ne le puis. »

Jésus est profondément attristé de le dire. Debout, serrant contre sa poitrine la tête de Marie en larmes, il semble avouer son impuissance à la nature sereine, il semble en faire le témoin de sa peine d'en être empêché par un décret éternel.

La femme pleure plus fort.

« Ecoute, Marie. Sois raisonnable. Je te jure que, si je le pouvais, s'il était bien de le faire, je le ferais. J'arracherais au Père cette grâce pour toi, pour ma Mère, pour Jude et Jacques et aussi, oui, aussi pour Alphée, Joseph et Simon. Mais cela m'est impossible. Actuellement, tu souffres trop et tu ne peux comprendre la justice de mon impuissance. Je t'en parle, mais tu ne la comprendras tout de même pas. Quand vint l'heure du départ de mon père – et tu sais combien il était juste et combien ma Mère l'aimait – je n'ai pas prolongé sa vie. Il n'est pas de règle que la famille où vit un saint soit préservée des inévitables malheurs de la vie. S'il en était ainsi, je devrais rester éternellement sur la terre, et pourtant je mourrai, bientôt, et Marie, ma sainte Mère, ne pourra m'arracher à la mort. Je ne le puis. Mais voilà ce qui m'est possible – et je vais le faire. »

Jésus s'est assis et serre contre son épaule la tête de sa parente.

« Je vais faire ceci : en raison de ta souffrance, je te promets la paix pour ton Alphée, je t'assure que tu n'en seras pas séparée. Je te donne ma parole que notre famille sera

réunie au Ciel, rassemblée pour toujours. Tant que je vivrai, et même après, je déverserai toujours dans le cœur de ma chère tante tant de paix, tant de force que je ferai d'elle un apôtre auprès de bien des pauvres femmes qu'il te sera plus facile d'approcher, toi qui es femme. Tu seras pour moi une amie bien-aimée en ce temps d'évangélisation. La mort – ne pleure pas ! – la mort d'Alphée te délivre de tes devoirs d'épouse et t'élève aux devoirs plus sublimes d'un mystique sacerdoce féminin, si nécessaire près de l'autel de la grande Victime et aux yeux de bien des païens dont l'âme sera plus touchée par le saint héroïsme des femmes disciples que par celui des hommes. Ton nom, ma chère tante, sera comme une flamme dans le ciel chrétien... Ne pleure plus. Va en paix. Sois forte, résignée, sainte ! Ma Mère... a été veuve avant toi... Elle te reconfortera comme elle sait le faire. Viens ! Je ne veux pas que tu repartes seule sous ce soleil ; Pierre t'accompagnera en barque jusqu'au Jourdain et de là à Nazareth avec un âne. Sois bonne.

– Bénis-moi, Jésus. Toi, donne-moi la force.

– Oui, je te bénis et te donne un baiser, ma chère tante. »

Il l'embrasse tendrement, et l'étreint encore longuement sur son cœur jusqu'à ce qu'il la voie calmée.

**EMV 99 – Joseph a eu une mort douloureuse, mais il souffrait moins qu'Alphée, son frère, car il était résigné et qu'il avait Jésus**

99.5 – "Tu es plus connu ici qu'à Nazareth" observe tristement le cousin Jacques.

"Cette maison est préparée par quelqu'un qui a eu foi dans le Messie. Pour Nazareth, je suis le menuisier ...Rien de plus."

"Et... et nous, nous n'avons pas la force de te prêcher pour ce que tu es..."

"Vous ne l'avez pas ?"

"Non cousin, nous ne sommes pas héroïques comme tes bergers..."

"Tu le crois, Jacques ?"

Jésus sourit en regardant son cousin qui ressemble si bien à son père putatif qui a, comme lui, les yeux et les cheveux châtain, et le visage légèrement brun, tandis que Jude a un visage pâle encadré dans une barbe très noire et des cheveux frisés, avec des yeux d'un azur qui tire sur le violet et qui rappellent vaguement ceux de Jésus. "Eh bien ! Je te dis que tu ne te connais pas. Toi et Jude, vous êtes deux forts."

Les cousins secouent la tête.

"Vous verrez que je ne me trompe pas."

"Nous allons vraiment à Nazareth ?"

"Oui. Je veux parler à ma Mère et... et faire encore une autre chose. Qui veut venir qu'il vienne."

Tous veulent venir. Les plus contents sont les cousins :

"C'est pour le père et la mère, comprends-tu ?" [Alphée, le père de Jacques et de Jude, est très mal en point]

"Je comprends. Nous passerons par Cana et puis nous irons là."

"Par Cana ? Alors, nous irons chez Suzanne. Elle nous donnera des œufs et des fruits pour le père, Jacques."

"Et assurément aussi de son bon miel. Il l'aime tant !"

"Et puis ça le nourrit."

"Pauvre père ! Il souffre tant ! C'est comme une plante déracinée, qui sent que la vie lui échappe..., et il ne voudrait pas mourir..."

Jacques regarde Jésus en une muette prière... Mais Jésus ne paraît pas le voir.

"Joseph aussi a eu une mort douloureuse ?"

"Oui" répond Jésus. "Mais il souffrait moins car il était résigné."

"Et puis, il t'avait, Toi."

"Alphée aussi pourrait m'avoir..."

Les cousins soupirent, affligés, et tout se termine.

Le temps de la grâce étant venu, Dieu prépara pour lui sa Vierge. Vous pouvez bien comprendre comment Dieu ne pouvait résider là où Satan avait posé son signe ineffaçable. La Puissance disposa par avance son futur tabernacle immaculé. Et c'est par deux justes, d'âge avancé et contre les règles habituelles de la procréation, que fut conçue celle sur laquelle ne pèse aucune tache.

Qui a déposé cette âme dans la chair embryonnaire qui reverdissait le vieux sein d'Anne, fille d'Aaron, ma grand-mère ? Toi, Lévi, tu as vu l'archange de toutes les annonces. Tu peux dire : c'est celui-là. Car la " Force de Dieu " fut toujours le victorieux qui apporta la nouvelle de la joie aux saints et aux prophètes, l'indomptable sur lequel la plus grande force de Satan s'est brisée comme une tige de mousse desséchée, l'intelligent qui a utilisé sa bonne et lucide intelligence pour détourner les pièges de l'autre intelligent, mais maléfaisant, en faisant exécuter avec promptitude les ordres de Dieu.

Avec un cri de joie, l'Annonciateur qui connaissait déjà les chemins de la terre, parce qu'il était descendu parler aux prophètes, recueillit auprès du Feu divin l'étincelle immaculée qui allait être l'âme de l'Enfant éternelle ; enserrée dans un cercle de flammes angéliques, celles de son amour spirituel, elle fut portée par lui sur la terre dans une maison, dans un sein. A partir de cet instant, le monde posséda l'Adoratrice ; et Dieu, à partir de cet instant, put regarder un point de la terre sans en éprouver de dégoût. Une petite créature naquit, l'Aimée de Dieu et de ses anges, la Consacrée à Dieu, saintement aimée par ses parents.

" Et Abel donna à Dieu les prémices de son troupeau. " Oh ! En vérité les parents de l'éternel Abel surent donner à Dieu les prémices de leur bien, tout leur bien, en mourant pour avoir donné ce bien à l'auteur de ce don !

Ma Mère fut une enfant du Temple depuis l'âge de trois ans à quinze ans et hâta la venue du Christ par la force de son amour. Vierge avant sa conception, vierge dans l'obscurité d'un sein, vierge lors de ses vagissements, vierge lors de ses premiers pas, la Vierge appartient à Dieu, et à Dieu seul. Elle proclama son droit, supérieur au décret de la Loi d'Israël, en obtenant de l'époux qui lui fut donné par Dieu de rester inviolée après ses noces.

Joseph de Nazareth était un juste. C'est à lui seul que pouvait être confié le Lys de Dieu et seul il le posséda. Ange en son âme comme en sa chair, il aima comme aiment les anges de Dieu. L'abîme de cet amour fort qui eut toutes les tendresses conjugales sans dépasser la barrière du feu céleste au-delà de laquelle se trouvait l'Arche du Seigneur, sera compris par peu de personnes sur la terre. C'est le témoignage de ce que peut être un juste pourvu qu'il le veuille, de ce qu'il peut, car même l'âme encore blessée par la tache originelle possède des forces puissantes d'élévation, de souvenir et de retour à sa dignité de fille de Dieu, et elle agit divinement pour l'amour du Père.

Marie était encore dans sa maison dans l'attente de la cohabitation avec son époux, lorsque Gabriel, l'ange des divines annonces, revint sur la terre et demanda à la Vierge d'être mère. Déjà il avait promis le Précurseur au prêtre Zacharie qui ne l'avait pas cru. Mais

la Vierge crut que cela pouvait se faire par la volonté de Dieu et, sublime dans son ignorance, demanda seulement : “ Comment cela peut-il se faire ? ”

L'Ange lui répondit alors : “ Tu es la pleine de grâce, Marie. Ne crains donc pas car tu as trouvé grâce aux yeux du Seigneur même pour ce qui est de ta virginité. Tu concevras et enfanteras un fils auquel tu donneras le nom de Jésus, car c'est lui le Sauveur promis à Jacob et à tous les patriarches et prophètes d'Israël. Il sera grand et vrai Fils du Très-Haut, car c'est par l'opération de l'Esprit Saint qu'il sera conçu. Le Père lui donnera le trône de David, comme cela est annoncé, et il régnera sur la maison de Jacob jusqu'à la fin des siècles, mais son vrai Règne n'aura jamais de fin. Maintenant, le Père, le Fils, l'Esprit Saint attendent ton obéissance pour accomplir la promesse. Déjà le Précurseur du Christ est dans le sein d'Elisabeth, ta cousine et, si tu consens, l'Esprit Saint descendra sur toi, et celui qui naîtra de toi sera saint et portera son vrai nom de Fils de Dieu. ”

Marie répondit alors : “ Voici la Servante du Seigneur. Qu'il soit fait de moi selon sa parole. ” Et l'Esprit de Dieu descendit sur son Epouse et par cette première étreinte lui conféra ses lumières, qui achevèrent de perfectionner les vertus de silence, d'humilité, de prudence et de charité dont elle était remplie ; car elle ne fit qu'un avec la Sagesse et, désormais inséparable de la charité, l'Obéissante, la Chaste se perdit dans l'océan d'obéissance que je suis. Puis elle connut la joie d'être mère sans connaître le trouble d'être déflorée. Elle fut la neige qui devint toute fleur et s'offrit ainsi à Dieu...

136.7 – Mais son mari ? glisse Pierre, étonné.

– Le sceau de Dieu retint closes les lèvres de Marie, si bien que Joseph ne connut le prodige qu'au moment où, de retour de la maison de Zacharie, son parent, Marie apparut mère aux yeux de son époux.

– Et qu'est-ce qu'il a fait ?

– Il a souffert... tout comme Marie...

– Si ç'avait été moi...

– Joseph était un saint, Simon Pierre. Dieu sait où il dépose ses dons... Il souffrit profondément et décida de l'abandonner, en acceptant d'être lui-même tenu pour injuste. Mais l'ange descendit lui dire : “ Ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse. Car celui qui s'est formé en elle est le Fils de Dieu et c'est par l'opération de Dieu qu'elle est mère. Et quand le Fils sera né, tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui le Sauveur. ”

– Joseph était-il instruit ? demande Barthélemy.

– Comme tout descendant de David.

– Dans ce cas, il aura été aussitôt éclairé en se souvenant du prophète : “ Voici qu'une vierge concevra... ”

– Oui, il l'a été. A l'épreuve a succédé la joie...

– Si ç'avait été moi, reprend Simon Pierre, ça ne se serait pas passé comme ça, car auparavant j'aurais... Oh ! Seigneur, comme il est bon que ce n'ait pas été moi ! Je l'aurais brisée comme une fleur sans lui donner le temps de parler. Et après, si je n'avais pas été un assassin, j'aurais eu peur d'elle... La peur d'Israël tout entier, depuis des siècles, à l'égard du Tabernacle...

– Moïse lui-même eut peur de Dieu et pourtant il fut secouru et resta avec lui sur la montagne... Joseph alla donc habiter dans la maison sainte de son épouse et pourvut aux besoins de la Vierge et de celui qui devait naître. Et lorsque vint pour tous le temps de l'édit, il se rendit avec Marie dans la terre de ses pères, mais Bethléem les repoussa parce que le cœur des hommes est fermé à la charité.

**EMV 139 – Jésus évoque une leçon de saint Joseph, quand il apprenait le métier de menuisier et l'applique aux âmes**

139.4 – Mais qu'avez-vous donc à dire, vous qui ne cessez de parler ? demande Pierre de loin. Arrêtez-vous ! Attendez-nous. Ce n'est pas gentil d'avancer comme cela sans penser à moi qui ai les jambes courtes. »

Ils s'arrêtent jusqu'à ce que l'autre groupe les ait rejoints.

« Ouf ! Comme je t'aime, ma petite barque ! Ici, on peine comme des esclaves... De quoi parliez-vous ?

– Des qualités nécessaires pour être bon, répond Jésus.

– Et à moi, tu ne les dis pas, Maître ?

– Mais si : ordre, patience, constance, humilité, charité... Je te l'ai souvent dit !

– Pas l'ordre, non. Que vient-il faire ?

– Le désordre n'est jamais une bonne qualité. Je l'ai expliqué à tes compagnons. Ils te le diront. Je l'ai même mis en première place alors que j'ai mis en dernier la charité, car ce sont les deux extrémités d'une droite parfaite. Or tu sais qu'une droite tracée sur un plan n'a ni commencement ni fin. Les deux extrêmes peuvent s'interchanger. Alors que pour une spirale ou un dessin quelconque qui ne se ferme pas sur lui-même, il y a toujours un commencement et une fin. La sainteté est linéaire, simple, parfaite et n'a que deux extrémités, comme la droite.

– C'est facile de faire une droite...

– Tu crois cela ? Tu te trompes. Dans un dessin, même compliqué, un petit défaut peut passer inaperçu, mais dans une droite, on voit tout de suite chaque erreur, qu'elle soit de pente ou d'incertitude. Quand Joseph m'apprenait le métier, il insistait beaucoup pour que les tables soient bien planes et il me disait avec raison : " Vois-tu, mon fils ? Une légère imperfection dans une décoration ou un travail fait au tour, ça peut encore passer, car un œil qui n'est pas très habitué, s'il observe un point ne voit pas l'autre. Mais si une planche n'est pas aplanie comme il faut, même pour le travail le plus simple, comme une table de paysan, c'est un travail raté. Ou elle penche, ou elle est boiteuse. Elle n'est plus bonne que pour le feu. " On peut dire la même chose des âmes. Pour ne plus servir à autre chose qu'au feu de l'enfer, c'est-à-dire pour conquérir le Ciel, il faut être parfait comme une planche rabotée et dressée comme il faut. Celui qui commence son travail spirituel dans le désordre, en commençant par des choses inutiles, en sautant, comme un oiseau inquiet, d'une chose à une autre, n'arrive plus à rien lorsqu'il veut assembler les différentes parties de son ouvrage. Pas d'assemblage possible. Par conséquent l'ordre, l'ordre est indispensable, tout comme la charité. Puis, en gardant fixées entre deux étaux ces deux extrêmes, afin qu'ils ne bougent plus du tout, travailler à tout le reste, ornements ou sculptures. As-tu compris ?

139.5 – J'ai compris. »



## EMV 196 – Joseph racontait à Jésus des épisodes de l'enfance de Marie

196.7 – Mais ne vaudrait-il pas mieux continuer la leçon du Maître, au lieu de ressembler à des chevreaux en colère ? demande le pacifique Thomas.

– Mais oui, Maître ! S'exclame Matthieu. Parle-nous encore de ta Mère. Son enfance est si lumineuse ! Elle nous rend l'âme vierge par simple reflet ; or, moi, pauvre pécheur, j'en ai bien besoin !

– Que dois-je vous raconter ? Il y a tant d'épisodes, tous plus doux l'un que l'autre...

– C'est elle qui te les a racontés ?

– Quelques-uns, oui, mais Joseph beaucoup plus. C'est lui qui m'a fait les plus beaux récits quand j'étais petit. Et aussi Alphée, fils de Sarah, qui était de six ans plus âgé que ma Mère et fut son ami pendant les quelques années où elle vécut à Nazareth.

– Oh, raconte ! » demande instamment Jean.

Ils sont tous en cercle, assis à l'ombre des oliviers avec au milieu Yabeç qui regarde fixement Jésus, comme s'il écoutait un conte paradisiaque.

« Je vais vous rapporter la leçon de chasteté que ma Mère a donnée, quelques jours avant d'entrer au Temple, à son petit ami et à beaucoup d'autres.

Ce jour-là, une jeune fille de Nazareth, parente de Sarah, s'était mariée. Joachim et Anne avaient été invités eux aussi aux noces, et avec eux la petite Marie qui, avec d'autres enfants, était chargée de jeter des pétales effeuillés sur le chemin de l'épouse. On dit qu'elle était très belle depuis sa plus tendre enfance, et tout le monde se la disputait, après la joyeuse entrée de l'épouse. Il était très difficile de voir Marie parce qu'elle vivait beaucoup à la maison, affectionnant, plus que tout autre lieu, une petite grotte qu'elle appelle toujours la grotte " de ses fiançailles ". Aussi, quand on la voyait, blonde, rose, gracieuse, on l'accablait de caresses. On l'appelait : " Fleur de Nazareth " ou bien : " Perle de la Galilée " ou encore : " Paix de Dieu " en souvenir d'un immense arc-en-ciel qui était survenu à l'improviste à son premier vagissement. Effectivement, elle était et reste tout cela, et plus encore. C'est la Fleur du Ciel et de la création, c'est la Perle du Paradis et la Paix de Dieu... Oui, la paix. Je suis le Pacifique car je suis le Fils du Père et le fils de Marie : la paix infinie et la paix douce.

Ce jour-là, tous voulaient lui donner des baisers et la prendre sur leurs genoux. Or elle, écartant les baisers et les contacts, dit avec une gracieuse gravité : " Je vous en prie, ne me froissez pas. " Ils crurent qu'elle parlait de son vêtement de lin ceint d'une bande bleue à la taille et aussi à ses petits poignets et autour de son cou... ou de la petite guirlande de fleurs bleues dont Anne l'avait couronnée pour tenir en place les boucles légères de ses cheveux. Ils l'assurèrent qu'ils n'allaient froisser ni son vêtement ni sa guirlande. Mais elle, avec assurance, comme une petite femme de trois ans debout au milieu d'un cercle de grandes personnes, dit avec sérieux : " Je ne pense pas à ce qui se répare. Je parle de mon âme. Elle appartient à Dieu et je veux que Dieu seul y touche. " On lui objecta : " Mais c'est

à toi que nous donnons des baisers, pas à ton âme. ” Elle rétorqua : “ Mon corps est le temple de mon âme et l’Esprit en est le prêtre. On n’admet pas le peuple dans l’enceinte des prêtres. Je vous en prie, n’entrez pas dans l’enceinte de Dieu. ”

Alphée, qui avait alors plus de huit ans et qui l’aimait beaucoup, fut frappé par cette réponse. Le lendemain, il la trouva près de sa petite grotte occupée à cueillir des fleurs, et il lui demanda : “ Marie, quand tu seras grande, me voudrais-tu pour époux ? ” Il était encore animé par l’effervescence de la fête nuptiale à laquelle il avait assisté. Mais elle lui répondit : “ Je t’aime bien, mais je ne te vois pas comme homme. Je te dis un secret : je vois seulement l’âme des vivants. Elle, je l’aime beaucoup, de tout mon cœur, mais je ne vois personne d’autre que Dieu comme ‘Vrai Vivant’ à qui je pourrais me donner moi-même. ” Voilà un épisode.

– “ Vrai Vivant ” ! Mais tu sais que c’est une parole profonde ! » s’exclame Barthélemy.

Souriant, Jésus répond humblement :

« Elle était la Mère de la Sagesse.

– Elle était... ? Mais n’avait-elle pas trois ans ?

– Elle l’était. Je vivais déjà en elle, car j’étais Dieu en elle, dès sa conception, dans son Unité et sa très parfaite Trinité.

196.8 – Mais, excuse-moi si j’ose parler, moi qui suis coupable, mais

Joachim et Anne savaient-ils qu’elle était la Vierge élue ? demande Judas.

– Non, ils l’ignoraient.

– Dans ce cas, comment Joachim pouvait-il dire que Dieu l’avait sauvée d’avance ? Cela ne fait-il pas allusion à son privilège par rapport à la faute ?

– C’est une allusion. Mais, comme pour tous les prophètes, c’est Dieu qui parlait par la bouche de Joachim. Lui non plus n’a pas compris la sublime vérité surnaturelle que l’Esprit mettait sur ses lèvres, car Joachim était un juste, au point de mériter cette paternité, et c’était un humble – puisqu’il n’y a pas de justice là où règne l’orgueil. Lui, il était juste et humble. Il consola sa fille par son amour de père. Il l’instruisit par sa science de prêtre, car il l’était en tant que tuteur de l’Arche de Dieu. Il la consacra comme pontife par le titre le plus doux : “ La femme sans tache. ” Un jour viendra où un autre Pontife aux cheveux blancs dira au monde : “ Elle est la Femme conçue immaculée ” ; il donnera aux croyants cette vérité, comme un article de foi incontestable, pour que, dans le monde d’alors, en train de s’enfoncer toujours plus dans une grisaille nébuleuse d’hérésies et de vices, resplendisse ouvertement la Toute-Belle de Dieu, couronnée d’étoiles, vêtue des rayons de la lune moins purs qu’elle, et appuyée sur les astres, la Reine du créé et de l’incréé ; car, dans son Royaume, Dieu-Roi a pour Reine Marie.

– Alors Joachim était prophète ?

– C'était un juste. Son âme répétait comme un écho ce que Dieu disait à son âme aimée de Dieu.

## EMV 199 – Joseph avait senti le parfum virginal de Marie

Marie a déjà beaucoup parlé, car j'entends Jésus lui dire : "Tout ce que tu m'as dit est très juste et j'en garderai présente à mon esprit la justesse. Et, pour Annalia aussi, je dis que ton conseil est juste. Que l'homme l'ait accueilli avec tant de promptitude, c'est bon signe.

Vraiment la haute société de Jérusalem est fermée et rancunière, je pourrais même dire remplie d'ordure. Mais dans son petit peuple, il y a des perles dont on ignore le prix. Je suis content qu'Annalia soit heureuse... C'est une créature qui appartient davantage au Ciel qu'à la terre, et peut-être l'homme<sup>[12]</sup>, maintenant qu'il juge selon l'esprit, s'en rend compte et en a un respect révérenciel. Son idée d'aller ailleurs pour ne pas troubler par un sentiment humain le vœu candide de sa promesse le prouve."

"Oui, mon Fils. L'homme perçoit le parfum virginal... Je me souviens de Joseph. Je ne savais de quels mots me servir. Lui ne connaît pas mon secret... Et pourtant il m'a aidé à le dire parce que sa sainteté le lui avait fait percevoir. Il avait perçu l'odeur de mon âme..."

## EMV 207 – Marie raconte la nativité

207.2 Ils continuent leur route par la fraîche vallée orientée d'est en ouest, puis ils tournent légèrement vers le nord, longent une colline qui se dresse là et rejoignent ainsi la route qui mène de Jérusalem à Bethléem, justement à côté du cube que surmonte le dôme arrondi du tombeau de Rachel. Tous s'approchent pour prier avec respect.

« Nous nous sommes arrêtés ici, Joseph et moi. Tout est comme à l'époque. Il n'y a que la saison qui diffère : c'était alors une froide journée de Casleu. Il avait plu et les routes étaient devenues boueuses, puis il s'était levé un vent glacial et peut-être avait-il gelé pendant la nuit. Les chemins s'étaient durcis mais, sillonnés par des chars et par la foule, ils ressemblaient tous à une mer couverte de trous, si bien que mon petit âne se fatiguait beaucoup...

– Pas toi, Mère ?

– Oh moi, je t'avais, toi !... »

Son regard exprime un tel bonheur que c'en est émouvant. Puis elle reprend la parole :

« La nuit tombait et Joseph était très soucieux... Un vent cinglant se levait et ne cessait de se renforcer... Les gens se hâtaient vers Bethléem, on se heurtait, et plusieurs prenaient à partie mon petit âne qui avançait bien lentement, cherchant où il devait mettre les sabots... Il semblait savoir que tu étais là... et que tu sommeillais pour la dernière fois dans le berceau de mon sein. Il faisait froid... mais moi, je brûlais. Je te sentais arriver... Arriver ? Tu pourrais dire : " Cela fait neuf mois que j'étais là, Maman. " Certes, mais à ce moment-là, c'était comme si tu descendais des Cieux. Les Cieux s'abaissaient jusqu'à moi et j'en voyais les splendeurs... Je voyais la Divinité brûler de la joie de ta naissance toute proche, et ces feux me pénétraient, m'incendiaient, m'abstrayaient... de tout... Froid... vent... foule... tout cela n'était rien ! Je voyais Dieu... De temps à autre, avec effort, je réussissais à ramener mon

esprit sur la terre et je souriais à Joseph qui craignait pour moi le froid et la fatigue ; il guidait le petit âne de peur d'un faux pas et m'enveloppait dans une couverture pour que je ne prenne pas froid... Mais il ne pouvait rien arriver. Je ne sentais pas les secousses. J'avais l'impression d'avancer sur un chemin d'é-toiles, au milieu de nuées éclatantes que soutenaient les anges... Et je souriais... D'abord à toi... A travers les barrières de la chair, je te regardais dormir, tes petits poings serrés dans ton petit lit de roses vivantes, mon bouton de lys... Puis je souriais à mon époux si affligé, si affligé, pour l'encourager... et aussi aux gens qui ne savaient pas que déjà ils respiraient dans l'aura du Sauveur...

Nous nous sommes arrêtés près du tombeau de Rachel pour que le petit âne se repose un moment et pour manger un peu de pain et d'olives, nos provisions de pauvres. Mais je n'avais pas faim. Je ne pouvais pas avoir faim... Ma joie me nourrissait...

207.3 Nous reprîmes notre route... Venez, que je vous montre où nous avons rencontré le berger... Ne craignez pas que je me trompe. Je revis cette heure et je retrouve chaque endroit car je vois tout à travers une grande lumière angélique. Peut-être les multitudes des anges sont-elles de nouveau ici, dans leur lumineuse pureté, invisibles pour les corps mais bien visibles pour les âmes. Tout se découvre et tout est indiqué. Eux, ils ne peuvent se tromper, et ils me conduisent... pour ma joie et la vôtre. Voici : c'est de ce champ-ci à celui-là que vint Elie avec ses brebis, et Joseph lui demanda du lait pour moi. Et c'est ici, dans ce pré, que nous nous sommes arrêtés pendant qu'il trayait le lait chaud et nourrissant et qu'il donnait ses conseils à Joseph. Venez, venez... Voici le sentier du dernier vallon avant Bethléem. Nous l'avons pris parce que la route principale aux abords de Bethléem était encombrée de gens et de montures...

207.4 Voici Bethléem. Oh ! Chère, très chère terre de mes pères qui m'as donné le premier baiser de mon Fils ! Tu es ouverte, bonne et odorante comme le pain dont tu portes le nom, pour donner le vrai Pain au monde qui meurt de faim ! Tu m'as embrassée, toi en qui demeure l'amour maternel de Rachel, comme une mère, terre sainte de la Bethléem de David, premier temple élevé au Sauveur, à l'Etoile du matin née de Jacob pour indiquer la route des Cieux à toute l'humanité ! Regardez comme la ville est belle en ce printemps ! Mais autrefois aussi, malgré la nudité des champs et des vignes, elle était belle ! Un léger voile de givre faisait resplendir les branches nues et elles se couvraient d'une poussière de diamants comme si elles étaient enveloppés dans un impalpable voile de paradis. La cheminée de chaque maison fumait pour le repas tout proche et la fumée, s'élevant par degrés jusqu'à ce sommet, montrait la ville elle-même toute voilée...

Tout était chaste, recueilli, en attente... de toi, de toi, mon Fils ! La terre te sentait venir... Et les habitants de Bethléem t'ont peut-être senti eux aussi, car ils ne sont pas méchants, malgré ce que vous pensez. Ils ne pouvaient pas nous abriter... Dans les maisons honnêtes et bonnes de Bethléem s'entassaient, arrogants comme toujours, sourds et orgueilleux, ceux qui maintenant le sont restés ; eux, ils ne pouvaient te sentir... Combien de pharisiens, de sadducéens, d'hérodiens, de scribes, d'esséniens il y avait ! Si leur cœur est aujourd'hui fermé, cela vient encore de leur dureté de cœur d'alors. Ce soir-là, ils ont fermé leur cœur à l'amour envers leur pauvre sœur... Ils sont restés dans les ténèbres, et y demeurent encore. Ils ont repoussé Dieu dès cet instant, en repoussant loin d'eux l'amour du prochain.

207.5 Venez. Allons à la grotte. Il est inutile d'entrer dans la ville. Les plus grands amis de mon Enfant n'y sont plus. La nature, cette amie, nous suffit, avec ses pierres, sa petite rivière, son bois pour faire du feu... la nature qui a senti venir son Seigneur... Voilà, venez en sûreté. On tourne ici... Voici les ruines de la tour de David. Ah ! Elles me sont plus chères qu'un palais de roi ! Ruines bénies ! Ruisseau béni ! Arbre béni que, comme par miracle, le vent a dépouillé de branches en grand nombre pour que nous trouvions du bois et puissions faire du feu ! »

Marie descend rapidement vers la grotte, franchit le ruisseau sur une planche qui sert de pont, court à l'emplacement qui se trouve devant les ruines et tombe à genoux sur le seuil de la grotte. Elle se penche et en baise le sol. Tous les autres la suivent. Ils sont émus... L'enfant, qui ne la quitte pas un instant, semble écouter une merveilleuse histoire et ses yeux noirs boivent les paroles et les gestes de Marie sans en perdre un seul.

Marie se relève et entre en disant :

« Tout est resté comme autrefois ! Mais il faisait nuit, à cette époque... Joseph fit de la lumière à mon entrée. C'est alors seulement, en descendant de l'âne, que je sentis à quel point j'étais fatiguée et gelée... Un bœuf nous salua, j'allai à lui pour sentir un peu de chaleur, pour m'appuyer contre le foin... Là où je suis, Joseph étendit du foin pour me faire un lit et le sécha pour moi comme pour toi, mon Fils, à la flamme allumée dans ce coin... car, par amour, cet ange qu'était mon époux était bon comme un père... Et nous tenant par la main, comme deux frères perdus dans l'obscurité de la nuit, nous avons mangé du pain et du fromage, puis il alla de ce côté alimenter le feu, et ôta son manteau pour boucher l'ouverture... En réalité, il fit tomber un voile devant la gloire de Dieu qui descendait des Cieux, toi, mon Jésus... et je restai sur le foin, dans la tiédeur des deux animaux, enveloppée dans mon manteau et dans la couverture de laine... Mon cher époux... En cette heure d'anxiété où j'étais seule devant le mystère de ma première maternité, toujours pleine d'inconnu pour une femme et, pour moi, dans mon unique maternité, remplie aussi du mystère qu'allait être la vision du Fils de Dieu émergeant d'une chair mortelle, lui, Joseph, fut pour moi une mère, il fut un ange... mon réconfort... à cette époque comme toujours...

207.6 Le silence et le sommeil enveloppèrent ensuite le Juste... pour qu'il ne voie pas ce qui était pour moi le baiser quotidien de Dieu... Alors, après cet intermède des nécessités humaines, survinrent pour moi les flots sans mesure de l'extase arrivant de la mer paradisiaque, qui me soulevaient de nouveau sur des crêtes lumineuses toujours plus élevées, et m'emportèrent avec eux, tout en haut, dans un océan de lumière, de lumière, de joie, de paix, d'amour jusqu'à ce que je me trouve perdue dans la mer de Dieu, du sein de Dieu... J'entendis encore une voix de la terre : " Tu dors, Marie ? ", mais si lointaine... Un écho, un souvenir de la terre... si faible que l'âme n'en est pas touchée... je ne sais quelle réponse j'y fis pendant que je ne cessais de m'élever dans cet abîme de feu, de béatitude infinie, d'avant-goût de Dieu... jusqu'à lui, jusqu'à lui... Oh ! Mais est-ce toi qui es né, ou est-ce moi qui suis née de la splendeur trinitaire, cette nuit-là ? Est-ce moi qui t'ai donné, ou toi qui m'as aspirée pour me donner ? Je ne sais pas...

Puis vint la descente, de chœur en chœur, d'astre en astre, de nuage en nuage, douce, lente, bienheureuse, tranquille comme celle d'une fleur qu'un aigle a emmenée dans les hauteurs et qu'il a laissée tomber, et qui redescend lentement sur les ailes de l'air, embellie

par une pluie de pierres précieuses, par une parcelle d'arc-en-ciel dérobée au ciel, et qui se retrouve sur sa terre natale... Mon diadème, c'est toi ! Toi, sur mon cœur...

M'étant assise ici, après t'avoir adoré à genoux, je t'ai aimé. Enfin, j'ai pu t'aimer sans la barrière de la chair ; je me suis levée pour te porter à l'amour de celui qui, comme moi, était digne de t'aimer dans les premiers. Et ici, entre ces deux rustiques colonnes, je t'ai offert au Père. Et, ici, tu as reposé pour la première fois sur le cœur de Joseph... Je t'ai ensuite emmailloté et, ensemble, nous t'avons déposé ici... Je te berçais pendant que Joseph séchait le foin à la flamme et le tenait au chaud en le mettant sur sa poitrine. A cet endroit, nous t'adorions tous deux, penchés sur toi comme moi maintenant, pour boire ta respiration, pour voir à quel anéantissement peut conduire l'amour, pour verser les larmes que l'on verse sûrement au Ciel sous l'effet de la joie inépuisable de voir Dieu. »

207.7 Marie est allée et venue pendant cette évocation, indiquant les endroits, haletante d'amour, une larme scintillant dans ses yeux bleus et un sourire de joie sur les lèvres ; elle se penche réellement sur son Jésus qui s'est assis sur une grosse pierre pendant cette évocation, et elle embrasse ses cheveux en pleurant et adorant comme alors...

« Et puis les bergers... à l'intérieur, ici, pour adorer de toute leur âme pleine de bonté, accompagnés du grand soupir de la terre qui entraine avec eux et de leur odeur d'hommes, de troupeaux, de foin ; et au-dehors, partout, il y avait des anges pour t'adorer par leur amour, par leurs chants qu'aucune créature humaine ne saurait répéter, et par l'amour des Cieux, par l'atmosphère des Cieux qui entraine avec eux, et qu'ils apportaient avec leur éclat... Ta naissance, béni !... »

Marie s'est agenouillée auprès de son Fils ; elle pleure d'émotion, la tête appuyée sur ses genoux. Pendant quelques instants, personne n'ose parler. Plus ou moins émues, les personnes présentes regardent autour d'elles comme si, au milieu des araignées et des cailloux rugueux, elles espéraient voir le spectacle de la scène décrite...

Marie se ressaisit et dit :

« Voilà, je vous ai raconté la naissance de mon Fils dans son infinie simplicité et son infinie grandeur, avec mon cœur de femme, pas avec la sagesse d'un maître. Il n'y a rien d'autre, car ce fut la chose la plus grande de la terre, cachée sous les apparences les plus communes.

207.8 – Mais le lendemain ? Et ensuite ? demandent plusieurs d'entre eux, dont les deux Marie.

– Le lendemain ? C'est très simple : j'étais la mère qui allaite son bébé, le lave et l'emmaillote comme le font toutes les mères. Je chauffais l'eau puisée au ruisseau sur le feu allumé au-dehors, là, pour que la fumée ne fasse pas pleurer ses deux yeux bleus ; puis, dans le coin le plus abrité, dans un vieux baquet, je lavais mon enfant et je lui mettais des langes frais. J'allais à la rivière laver ses langes et je les étendais au soleil... et puis, joie entre les joies, je lui donnais le sein, et il tétait, prenait des couleurs, était heureux... Le premier jour, à l'heure la plus chaude, je suis allée m'asseoir là-dehors pour bien le voir. Ici, le jour filtre sans entrer, et la lumière et la flamme donnaient un aspect étrange aux choses.

Je suis sortie, au soleil... et j'ai regardé le Verbe incarné. La Mère a alors connu son Fils et la servante de Dieu son Seigneur. Et je fus femme et adoratrice... Puis la maison d'Anne... les journées passées auprès du berceau, ses premiers pas, ses premiers mots... Mais cela vint plus tard, en son temps... Et rien, rien ne fut semblable à l'heure de ta naissance... Ce n'est qu'en revenant à Dieu que je retrouverai cette plénitude...

– pourtant... partir ainsi, au dernier moment ! Quelle imprudence ! Pourquoi ne pas avoir attendu ? Le décret prévoyait un délai pour des cas exceptionnels comme une naissance ou une maladie. C'est ce qu'Alphée a dit, intervient Marie, femme d'Alphée.

– Attendre ? Oh, non ! Ce soir-là, quand Joseph m'apporta la nouvelle, toi et moi, mon Fils, nous avons tressailli de joie. C'était l'appel... Car c'était ici, et ici seulement, que tu devais naître, comme les prophètes l'avaient annoncé. Et ce décret imprévu fut comme un acte de pitié du Ciel pour effacer chez Joseph jusqu'au souvenir de son soupçon. C'était celui que j'attendais, pour toi, pour lui, pour le monde juif comme pour le monde à venir, jusqu'à la fin des siècles. C'était annoncé. Et cela se produisit conformément à ce qui était annoncé. Attendre ! Est-ce que l'épouse peut retarder son rêve nuptial ? Pourquoi attendre ?

– Mais... à cause de tout ce qui pouvait arriver..., répond Marie, femme d'Alphée.

– Je n'avais aucune crainte. Je me reposais sur Dieu.

– Mais savais-tu que tout allait se passer ainsi ?

– Personne ne me l'avait dit, et moi, je n'y pensais pas du tout, au point que, pour rassurer Joseph, je l'ai laissé penser – et vous aussi – qu'il y avait encore du temps avant la naissance. Mais moi, je savais que ce serait pendant la fête des Lumières que la Lumière du monde naîtrait.

– Et toi, mère, pourquoi n'as-tu pas plutôt accompagné Marie ? Et pourquoi mon père n'y a-t-il pas pensé ? Vous auriez dû venir ici, vous aussi. Pourquoi ne sommes-nous pas tous venus ? demande sévèrement Jude.

– Ton père avait décidé de venir après les Encénies, et il l'a dit à son frère, mais Joseph n'a pas voulu attendre.

– Mais toi, du moins... insiste Jude.

– Ne lui fais pas de reproches. C'est d'un commun accord que nous avons trouvé juste de laisser tomber un voile sur le mystère de cette naissance.

– Mais, avec ces signes, Joseph savait-il qu'elle allait survenir ? Si, toi, tu l'ignorais, pouvait-il le savoir, lui ?

– Nous ne savions rien, sauf qu'il devait naître.

– Et alors ?

– Alors, ce fut la Sagesse divine qui nous conduisit ainsi, comme c'était juste. La naissance de Jésus, sa présence dans le monde, devait apparaître privée de tout aspect étonnant, qui aurait excité Satan... Et vous voyez que l'animosité actuelle de Bethléem à l'égard du Messie est une conséquence de la première manifestation du Christ. La haine du démon utilisa cette révélation pour faire répandre le sang et, par le sang répandu, répandre la haine.

207.9 Es-tu content, Simon-Pierre ? Tu ne dis rien et c'est à peine si tu respires...

– Tellement content... à tel point qu'il me semble être hors du monde, dans un lieu encore plus saint que si j'étais au-delà du velarium du Temple... Tellement content que... que, maintenant que je t'ai vue à cet endroit, et avec la lumière d'alors, je crains de t'avoir traitée, avec respect, certes, comme une grande femme, mais toujours comme une femme. Désormais... désormais je n'oserai plus te dire comme avant : " Marie. " Tu étais auparavant pour moi la Mère de mon Maître. Maintenant, maintenant je t'ai vue au sommet de ces flots célestes, je t'ai vue comme une Reine et moi, misérable, voici ce que je fais de cet esclave que je suis. »

Et il se jette à terre, en baisant les pieds de Marie.

C'est maintenant Jésus qui parle :

« Simon, relève-toi, et viens ici, tout près de moi. »

Pierre va à gauche de Jésus car Marie est à sa droite.

« Que sommes-nous, maintenant ? demande Jésus.

– Nous ? Mais nous sommes Jésus, Marie et Simon.

– C'est bien, mais combien sommes-nous ?

– Trois, Maître.

– Une trinité, donc. Un jour, au Ciel, il vint une pensée à la divine Trinité : " Il est temps que le Verbe aille sur la terre ", et, dans un frémissement d'amour, le Verbe vint sur la terre. Il se sépara donc du Père et de l'Esprit Saint. Il vint œuvrer sur la terre. Au Ciel, les deux Personnes divines qui étaient restées contemplèrent les œuvres du Verbe et restaient plus unies que jamais pour répandre la Pensée et l'Amour afin d'aider la Parole qui œuvrait sur la terre. Un jour viendra où cet ordre arrivera du Ciel : " C'est le moment de revenir, car tout est accompli " ; alors le Verbe retournera au Ciel, ainsi... (Jésus fait un pas en arrière en laissant Marie et Pierre à leur place) et, du haut des Cieux, il contempera les œuvres des deux restés sur la terre. Ceux-ci, en un mouvement saint, s'uniront plus que jamais pour associer le pouvoir à l'amour et en faire le moyen d'accomplir le désir du Verbe : la rédemption du monde par l'enseignement continu de son Eglise. Et le Père, le Fils et l'Esprit Saint feront de leur rayonnement une chaîne pour resserrer toujours plus les deux qui seront

restés sur terre : ma Mère, l'amour ; toi, le pouvoir. Tu devras donc bien traiter Marie en reine, oui, mais sans être un esclave. Es-tu d'accord ?

– Je suis d'accord avec tout ce que tu veux. Je suis anéanti ! Moi, le pouvoir ? Ah, si je dois être le pouvoir, alors oui, je dois m'appuyer sur elle ! Oh, Mère de mon Seigneur ! Ne m'abandonne jamais, jamais, jamais...

– N'aie pas peur. Je te tiendrai toujours par la main, comme cela, comme je le faisais avec mon Bébé jusqu'à ce qu'il soit capable de marcher tout seul.

– Et après ?

– Après, je te soutiendrai par la prière. Allons, Simon, ne doute jamais de la puissance de Dieu. Je n'en ai pas douté, moi, ni Joseph. Toi non plus, tu ne dois pas douter. Dieu nous donne son secours, heure après heure, si nous restons humbles et fidèles...

**EMV 259 – Jacques doit choisir entre oublier la Passion du Christ qui va venir ou conserver son souvenir. Evocation de Joseph**

Un long silence pendant la traversée des pâturages où ça et là broutent des brebis.

Enfin Jésus demande :

"Tu n'as pas d'autres questions à me poser ?"

"Non, Jésus. Et ce matin j'ai mieux compris ma redoutable mission..."

"Parce que tu es moins bouleversé qu'hier. Quand ce sera ton heure, tu seras encore plus en paix et tu comprendras mieux encore."

"Je me rappellerai toutes ces choses... toutes... sauf..."

"Quoi, Jacques ?"

"Sauf ce qui ne me permettait pas de te regarder sans pleurer, cette nuit. Ce que je ne sais pas exactement si tu me l'as dit, et je devrais y croire si c'est Toi qui l'as dit, ou bien si cela venait du démon qui voulait m'effrayer. Mais, comment peux-tu être si calme si... si ces choses devaient vraiment se produire ?"

"Et serais-tu calme si je te disais : "Il y a un berger qui se traîne avec peine car il est estropié. Tâche de le guérir au nom de Dieu ?"

"Non, mon Seigneur. Je serai comme hors de moi en pensant être tenté d'usurper ta place."

"Et si je te le commandais ?"

"Je le ferais par obéissance et je n'aurais plus de trouble, parce que je saurais que tu le veux et je ne craindrais pas de ne pas savoir faire. Car, sûrement, si tu m'envoyais, tu me donnerais la force de faire ce que tu veux."

"Tu le dis, et tu dis bien. Tu vois donc que Moi, en obéissant au Père, je suis toujours en paix."

Jacques pleure en baissant la tête.

"Veux-tu vraiment oublier ?"

"Ce que tu veux, Seigneur..."

"Tu as deux choix possibles : oublier ou te souvenir. L'oubli te délivrera de la douleur et du silence absolu auprès de tes compagnons, mais te laissera non préparé. Le souvenir te préparera à ta mission, car il n'y a qu'à se rappeler ce que souffre dans sa vie terrestre le

Fils de l'homme, pour ne jamais se plaindre et pour se viriliser spirituellement en voyant tout du Christ, dans la lumière la plus lumineuse. Choisis."

"Croire, me souvenir, aimer. Voilà ce que je voudrais. Et mourir au plus tôt, Seigneur..."

Et Jacques pleure toujours sans bruit. Sans les larmes qui brillent sur sa barbe châtain, on ne se rendrait pas compte qu'il pleure. Jésus le laisse faire... Enfin Jacques dit :

"Et si dans l'avenir tu faisais de nouvelles allusions à... à ton martyr, dois-je dire que je sais ?"

"Non. Tais-toi. Joseph a su se taire sur sa douleur d'époux qui se croyait trahi, et sur le mystère de ma conception virginale et de ma Nature. Imite-le. Cela aussi était un redoutable secret. Et pourtant il devait être gardé, parce que ne pas le garder, par orgueil ou par légèreté, aurait été mettre en danger toute la Rédemption. Satan ne cesse de veiller et d'agir. Rappelle-toi cela. Si tu parlais maintenant, ce serait un dommage pour trop de gens, pour trop de raisons. Tais-toi."

"Je me tairai... et cela me pèsera doublement..."

Jésus ne répond pas. Il laisse Jacques, à l'abri de son couvre-chef de lin, pleurer à son aise.

**EMV 560 – Joseph d'Arimatee et Nicodème conseillent Jésus d'aller à Jérusalem.  
Le Christ évoque Joseph**

560.10 Nous nous retrouverons lors de la Pâque.

– Non ! Tu ne voudrais pas t'exposer à ce danger ! s'exclament Joseph et Nicodème. Ne fais pas cela, Maître !

– En vérité, vous êtes de mauvais amis, car vous me conseillez le péché et la lâcheté. Pourriez-vous ensuite m'aimer, si vous réfléchissez à ma conduite ? Dites-le, soyez sincères. Où devrais-je aller adorer le Seigneur à la Pâque des Azymes ? Sur le mont Garizim, peut-être ? Ne devrais-je pas paraître devant le Seigneur dans son Temple de Jérusalem comme le doit tout homme d'Israël aux trois grandes fêtes annuelles ? Ne vous souvenez-vous pas qu'on m'accuse déjà de violer le sabbat, bien que — Manahen est ici pour en témoigner — bien qu'aujourd'hui même, pour me plier à votre désir, j'ai pris mon départ le soir à un endroit pouvant concilier votre demande avec la loi sabbatique ?

– Nous aussi, nous nous sommes arrêtés à Goféna pour cette raison... et nous ferons un sacrifice pour expier une transgression involontaire pour un motif qui s'imposait. Mais toi, Maître !... Ils te verront aussitôt...

– Même s'ils ne me voyaient pas, je ferai en sorte qu'ils me voient.

– Tu cours à ta perte ! C'est comme si tu te tuais...

– Non. Votre esprit est tout enveloppé de ténèbres. Ce n'est pas comme si je voulais me tuer, mais c'est uniquement obéir à la voix de mon Père qui me dit : " Va, l'heure est venue. " J'ai toujours essayé de concilier la Loi avec la nécessité, même le jour où j'ai dû m'enfuir de Béthanie et me réfugier à Ephraïm parce qu'il n'était pas encore temps qu'on se saisisse de moi. L'Agneau du salut ne peut être immolé que pendant la Pâque des Azymes. Voudriez-vous que, si j'ai agi ainsi à l'égard de la Loi, je n'en fasse pas autant pour obéir à mon Père ? Allez, allez ! Ne vous affligez pas ainsi ! Et pourquoi suis-je venu, si ce n'est pour être proclamé roi de toutes les nations ? Car c'est bien la signification de " Messie ", n'est-ce pas ? Cela veut également dire " Rédempteur ". Or le véritable sens de ces deux mots ne correspond pas à ce que vous vous figurez.

560.11 Mais moi, je vous bénis en implorant qu'un rayon céleste descende sur vous avec ma bénédiction, car je vous aime et vous m'aimez. Je voudrais que votre justice soit toute lumineuse. Car vous n'êtes pas mauvais, mais vous êtes vous aussi le " vieil Israël ", et vous n'avez pas la volonté héroïque de vous dépouiller du passé et de vous renouveler.

Adieu, Joseph. Sois juste. Juste comme celui qui fut mon tuteur pendant tant d'années, et qui fut capable de se renouveler complètement pour servir le Seigneur son Dieu. S'il était présent parmi nous, comme il vous enseignerait à savoir servir Dieu parfaitement, à être justes, justes, justes ! Mais il est bon qu'il soit déjà dans le sein d'Abraham... Pour ne pas voir l'injustice d'Israël. Quel saint serviteur de Dieu !... Lui qui était un nouvel Abraham, c'est le cœur transpercé, mais avec une volonté parfaite que, loin de me conseiller la lâcheté, il m'aurait dit la parole dont il avait l'habitude de se servir quand quelque chose de pénible

pesait sur nous : “ Elevons notre esprit. Nous rencontrerons le regard de Dieu, et nous oublierons que ce sont les hommes qui nous font souffrir ; et faisons tout ce qui est pénible comme si c’était le Très-Haut qui nous le présentait. De cette façon, nous sanctifierons nos plus petits faits et gestes, et Dieu nous aimera. ” C’est ainsi qu’il m’aurait encouragé à subir les plus grandes douleurs... Il nous aurait réconfortés... Oh ! ma Mère !... »

Jésus laisse aller Joseph, qu’il tenait dans les bras, et, certainement plongé dans la contemplation de son prochain martyr et de celui de sa pauvre Mère, il baisse la tête en silence... Puis il se redresse et embrasse Nicodème :

« La première fois que tu es venu à moi comme disciple secret, je t’ai dit que, pour avoir le Royaume de Dieu en vous et y entrer, il est nécessaire que votre esprit renaisse et que vous aimiez la Lumière plus que le monde ne l’aime. Aujourd’hui — et c’est peut-être la dernière fois que nous nous rencontrons en secret — je te répète les mêmes paroles. Renais spirituellement, Nicodème, pour pou-voir aimer la lumière que je suis et pour que j’habite en toi comme Roi et Sauveur. Allez, et que Dieu soit avec vous. »

577.6 Ils se taisent soudain, car Jésus les suit de nouveau, entre sa Mère et Marie, femme d'Alphée.

La Vierge a un pâle sourire parce que sa belle-sœur lui montre des graines, ramassées je ne sais où, et lui expose qu'elle veut les semer à Nazareth, après la Pâque, juste à côté de la petite grotte si chère à son cœur :

« Quand tu étais petite, je te revois toujours avec ces fleurs dans les mains. Tu les appelais les fleurs de ta venue. En effet, à ta naissance, ton jardin en était couvert, et ce soir-là, quand tout Nazareth est accouru pour voir la fille de Joachim, les touffes de ces petites étoiles n'étaient qu'un diamant à cause de l'eau qui était descendue du ciel et du dernier rayon de soleil qui les frappait depuis le crépuscule. Et comme tu t'appelais " Etoile ", tout le monde disait, en regardant la multitude de ces petites étoiles brillantes : " Les fleurs se sont parées pour faire fête à la fleur de Joachim, et les étoiles ont quitté le ciel pour venir près de l'Etoile ", et tous souriaient, heureux du présage et de la joie de ton père.

577.7 Quant à Joseph, le frère de mon époux, il a remarqué : " Etoiles et gouttelettes. C'est vraiment Marie ! " Qui aurait pu dire, alors, que tu étais destinée à devenir son étoile ? Quand il revint de Jérusalem, choisi pour être ton époux, tout Nazareth voulait lui faire fête parce que grand était l'honneur qui lui était venu du Ciel et venu de ses fiançailles avec toi, fille de Joachim et d'Anne. Chacun désirait l'inviter à un banquet. Mais, avec une volonté douce mais ferme, il déclina ces réjouissances, à l'étonnement de tous. En effet, quel est l'homme destiné à une union honorable et par un tel décret du Très-Haut qui ne fête pas le bonheur de son âme, de sa chair et de son sang ? Mais lui disait : " A grande élection, grande préparation. " Et il veillait aussi à respecter la continence en paroles et en nourriture, en plus de la continence proprement dite qu'il avait toujours gardée. Il passa ainsi ce temps à travailler et à prier, car je crois que chaque coup de marteau, chaque marque de ciseau était devenu oraison, s'il est possible de prier par le travail. Son visage était comme extatique. Moi, j'allais ranger la maison, blanchir les draps et tout ce que ta mère avait laissé, et que le temps avait jauni, et je le regardais pendant qu'il travaillait dans le jardin et la maison, pour en restaurer la beauté comme s'ils n'avaient jamais été à l'abandon. Je lui parlais aussi... mais il était comme absorbé. Il souriait. Mais ce n'était pas à moi ni à d'autres, à ses pensées qui n'étaient assurément pas celles de tout homme sur le point de se marier. Son sourire, au lieu d'exprimer une joie maligne et charnelle, semblait s'adresser aux anges invisibles de Dieu, parler avec eux et leur demander conseil... Ah ! je suis bien certaine qu'ils lui indiquaient comment se conduire avec toi ! Autre surprise de Nazareth, qui provoqua presque de l'indignation chez mon Alphée, il recula les noces le plus possible... et on ne comprit jamais comment, à l'improviste, il se décida avant le temps fixé. Et aussi, quand on sut que tu étais mère, comme Nazareth s'étonna de sa joie contenue !... Mais mon Jacques est un peu comme cela. Et il le devient de plus en plus. Maintenant que je l'observe bien — je ne sais pourquoi, mais depuis que nous sommes arrivées à Ephraïm, il me paraît tout changé —, je le vois ainsi... absolument comme Joseph. Examine-le maintenant aussi, Marie, tandis qu'il se retourne encore pour nous regarder, n'a-t-il pas l'air songeur si habituel chez Joseph, ton époux ? Il a ce sourire dont on ne saurait dire s'il est triste ou lointain. Il a ce long regard, qui voit plus loin que nous, et qu'avait si souvent Joseph. Te souviens-tu comment Alphée le taquinait ? Il disait : " Mon frère, tu observes encore les

pyramides ? ” Patient et secret, peu bavard à son habitude, il secouait la tête en silence. Mais après ton retour d’Hébron ! Il ne venait même plus seul à la fontaine comme il le faisait auparavant et comme tous le font. Il était soit avec toi, soit à son travail. Et, sauf pour le sabbat à la synagogue, ou quand il se rendait ailleurs pour affaires, personne ne peut dire qu’il ait vu Joseph vagabonder çà et là pendant ces mois. Puis vous êtes partis... Quelle angoisse de ne plus rien savoir de vous après le massacre ! Alphée se rendit jusqu’à Bethléem... On lui apprit que vous étiez partis. Mais comment croire, quand on vous hait à mort dans une ville encore rouge de sang innocent, où fumaient les ruines et où vous étiez accusés d’être à l’origine de tout ce sang répandu ? Il alla à Hébron, puis au Temple, car Zacharie était de service. Elisabeth n’avait que des larmes à lui offrir, et Zacharie des paroles de réconfort. L’un et l’autre, angoissés pour Jean, l’avaient caché de peur de nouvelles atrocités, et tremblaient pour lui. De vous, ils ne savaient rien, et Zacharie dit à Alphée : “ S’ils sont morts, leur sang est sur moi, car c’est moi qui les ai persuadés de rester à Bethléem. ” 577.8 Ma Marie ! Mon Jésus, qu’on avait vu si beau à la Pâque qui suivit sa naissance ! Et ne rien savoir, pendant si longtemps ! Mais pourquoi jamais une nouvelle ?...

– Parce qu’il valait mieux se taire. Là où nous étions, il y avait beaucoup de Marie et de Joseph, et il valait mieux passer pour un couple quelconque » répond tranquillement la Vierge, avant d’ajouter en soupirant : « Et c’étaient encore des jours heureux malgré leur tristesse. Le mal était encore si loin ! S’il manquait bien des choses à nos besoins humains, notre esprit se rassasiait de la joie de t’avoir, mon Fils !

– Maintenant encore, Marie, tu as ton Fils. Il manque Joseph, c’est vrai ! Mais Jésus est ici et avec son amour plénier d’adulte » fait remarquer Marie, femme d’Alphée.

La Vierge lève la tête pour regarder son Jésus. Son regard trahit son déchirement malgré un léger sourire sur ses lèvres, mais elle reste silencieuse.

### **EMV 642 – Marie désire rester vivre à Gethsémani**

C’est au tour de Joseph d’Arimathie de prendre la parole :

« Femme, tu n’ignores pas que, comme tu viens de le dire, l’agitation — et pire encore — dure toujours envers ceux qui ont été proches de ton Fils et de Dieu, que ce soit par la parenté, la foi ou l’amitié. Or nous n’ignorons pas que tu n’as pas l’intention de quitter ces lieux où tu as vu la parfaite manifestation de la nature divine et humaine de ton Fils, sa totale mortification et sa totale glorification, par le moyen de sa passion et de sa mort en vrai homme et par le moyen de sa glorieuse résurrection et de son ascension en vrai Dieu. Et nous n’ignorons pas non plus que tu ne veux pas laisser seuls les apôtres, dont tu veux être la Mère et le guide dans leurs premières épreuves, toi qui es le siège de la Sagesse divine, l’Epouse de l’Esprit qui révèle les vérités éternelles, toi la Fille aimée depuis toujours par le Père qui t’a choisie éternellement pour Mère de son Fils unique, toi la Mère de ce Verbe du Père qui t’a certainement instruite de sa Sagesse comme de sa Doctrine infinies et parfaites avant même qu’il ne soit en ton sein créature en formation, ou avec toi comme Fils qui grandit en âge et en sagesse, jusqu’à devenir le Maître des maîtres.

Jean nous l’a dit le lendemain de la stupéfiante prédication et manifestation apostolique, advenue dix jours après l’ascension de Jésus au Ciel. De ton côté, tu sais pour l’avoir vu à

Gethsémani le jour de l'ascension de ton Fils vers le Père, et pour l'avoir appris par Pierre, par Jean et les autres apôtres, que Lazare et moi, aussitôt après la mort et la résurrection de Jésus, nous avons engagé des travaux de maçonnerie autour de mon jardin près du Golgotha ainsi qu'à Gethsémani sur le Mont des Oliviers. Nous voulons éviter que ces lieux, sanctifiés par le sang du divin Martyr, qui coula, hélas ! brûlant de fièvre à Gethsémani, et glacé et grumeleux dans mon jardin, ne soient profanés par des ennemis de Jésus. Ces travaux sont aujourd'hui terminés, et aussi bien Lazare que moi, et avec lui ses sœurs et les apôtres, qui aurions trop de douleur de ne plus t'avoir ici, nous te disons : " Fais ta demeure dans la maison de Jonas et de Marie, les gardiens de Gethsémani. "

642.3 – Et Jonas et Marie ? Cette maison est petite, et j'aime la solitude. Je l'ai toujours aimée. Et je l'aime plus encore maintenant, car j'en ai besoin pour me perdre en Dieu, en mon Jésus, pour ne pas mourir d'angoisse de ne plus l'avoir ici. Il n'est pas juste qu'un œil humain se pose sur les mystères de Dieu — car mon Fils est maintenant plus que jamais Dieu. Je suis femme, et Jésus homme. Mais notre humanité était et est différente de toute autre, car préservée de la faute, même originelle, et en raison de nos relations avec le Dieu un et trine. En cela, nous sommes uniques parmi toutes les créatures passées, présentes et futures. Or l'homme, même le meilleur et le plus prudent, est naturellement, inévitablement curieux, surtout s'il est proche d'une manifestation extraordinaire. Et seuls Jésus et moi, tant qu'il fut sur la terre, nous savons quelle souffrance, quelle... oui, même quelle gêne, quel ennui, quel tourment on éprouve quand la curiosité humaine scrute, surveille, épie nos rapports secrets avec Dieu. C'est un peu comme si on nous mettait nus au milieu d'une place.

Pensez à mon passé, à la façon dont j'ai toujours cherché le secret, le silence, au fait que j'ai toujours caché, sous les apparences d'une vie ordinaire de pauvre femme, les mystères de Dieu en moi. Rappelez-vous comment, pour ne rien révéler à mon époux Joseph — même à lui —, il s'en est fallu de peu que je fasse de ce juste un injuste. Seule l'intervention d'un ange a empêché un tel danger. Pensez à la vie si humble, si cachée, si ordinaire que Jésus mena pendant trente ans, à la facilité avec laquelle il s'isolait quand il devint Maître. Il devait faire des miracles et instruire, car c'était sa mission. Mais, je le savais par lui, il souffrait — c'était un des nombreux motifs de sa sévérité et de la tristesse qui brillaient dans ses yeux grands et puissants — il souffrait, disais-je, de l'exaltation des foules, de la curiosité plus ou moins bonne avec laquelle on observait tous ses actes. Que de fois n'a-t-il pas dit à ses disciples et aux miraculés : " Ne parlez pas de ce que vous avez vu. Ne dites pas ce que je vous ai fait " ! Je ne voudrais donc pas qu'un œil humain cherche à connaître les mystères de Dieu en moi, mystères qui n'ont pas cessé avec le retour au Ciel de Jésus, mon Fils et mon Dieu, mais au contraire continuent et même grandissent, grâce à sa bonté, pour me garder en vie jusqu'à ce que vienne l'heure, que je désire tant, de le rejoindre pour l'éternité. 642.4 Je voudrais que seul Jean soit avec moi. Car il est prudent, respectueux, affectueux et se conduit avec moi comme un second Jésus. Mais Jonas et Marie sauront... »

Lazare l'interrompt :

« C'est déjà fait, ô Bénie ! Nous y avons déjà pourvu. Marc, fils de Jonas, est maintenant au nombre des disciples. Marie, sa mère, et Jonas, son père, sont déjà à Béthanie.

– Mais l’oliveraie ? Elle a bien besoin qu’on s’en occupe ! lui répond Marie.

– C’est seulement au moment de la taille, du labourage et de la cueillette. Cela fait quelques jours par an, et il en faudra moins encore, car j’enverrai mes serviteurs de Béthanie avec Marc, à ces époques. Toi, Mère, si tu veux nous faire plaisir, à mes sœurs et à moi, viens à Béthanie ces jours-là, dans la maison solitaire de Simon le Zélote. Nous serons voisins, mais notre regard ne sera pas indiscret sur tes rencontres avec Dieu.

– Mais le pressoir ?...

– Il a déjà été transporté à Béthanie. Gethsémani, complètement clôturé, cette propriété encore plus réservée de Lazare, t’attend, Marie. Et je t’assure que les ennemis de Jésus n’oseront pas, par crainte de Rome, violer sa paix et la tienne.

– Ah ! s’il en est ainsi ! » s’exclame Marie.

Elle serre ses mains sur son cœur et les regarde, avec un visage presque extasié tant il est heureux, avec un sourire angélique sur les lèvres et des larmes de joie sur ses cils blonds. Elle reprend :

« Jean et moi ! Seuls ! Nous deux seuls ! J’aurai l’impression de me retrouver à Nazareth avec mon Fils ! Seuls ! Dans la paix ! Dans cette paix ! Là où mon Jésus a répandu tant de paroles et tant d’esprit de paix ! Là où, il est vrai, il a souffert jusqu’à suer du sang et jusqu’à recevoir la suprême douleur morale du baiser infâme et les premiers... »

Un sanglot et un souvenir très pénible lui coupent la parole et bouleversent son visage qui reprend un instant l’expression de souffrance qu’il avait dans les jours de la passion et de la mort de son Fils.

<b>3 novembre 1943 – L’obéissance, vertu de Jésus, Joseph et Marie</b>
--

Jésus dit :

“Je me suis tu hier pour te permettre, non pas tant de te reposer, *mais d’obéir*. Le Père<sup>223</sup> t’a dit d’écrire tes impressions et la façon dont tu m’entends. Tes forces et ton temps étant limités, si tu fais une chose, tu ne peux pas faire l’autre. Et alors je t’ai laissée tranquille pour que tu puisses obéir. Le Père ne te l’a pas ordonné, il a seulement exprimé un souhait. *Mais pour ceux qui sont vraiment obéissants, même un souhait est un ordre*.

*L’obéissance a plus de valeur que la parole, même si cette parole est écrite sous ma dictée. Car vous entendez et vous écrivez la parole, mais elle n’est pas de vous; vous la répétez, mais elle n’est pas de vous. L’obéissance au contraire est de vous. Il convient de dire : ‘Laissez-la agir, car vous avez toujours les pauvres, mais moi, vous ne m’avez pas toujours’. Les pauvres à qui donner la parole, vous les avez toujours. L’occasion de répandre l’arôme précieux de la sainte obéissance, en défiant les commentaires d’autrui, vous ne l’avez pas toujours.*

*Et sachez que l'obéissance fut la vertu du Verbe, qui était destiné à être Homme et à devenir le Rédempteur. L'amour, la puissance, la perfection, la sagesse sont communs à nos Trois Personnes. Mais l'obéissance est mienne, exclusivement mienne. J'ai obéi en m'incarnant, en devenant pauvre, en acceptant d'être soumis aux humains, en accomplissant ma mission d'évangéliste, en mourant.*

*C'est pourquoi lorsque vous obéissez, soit aux humains dans les actes d'obéissance relative, soit à Dieu dans les actes de grande obéissance qui comportent des renoncements et des sacrifices de sang et l'acceptation de la mort, parfois d'une mort atroce, vous êtes semblables à moi qui fus obéissant jusqu'à la mort, qui fus l'Obéissant par excellence, le très Obéissant divin.*

Ma douce Mère vient après moi en obéissance, elle qui obéit toujours, et avec son amoureux sourire, aux volontés du Très Haut.

Au troisième rang vient mon chaste père sur terre, qui de sa force virile fit des broderies d'obéissance, qui plia en fait sa force virile et son jugement d'homme, droit comme un fil de soie, pour les incliner aux volontés de Dieu.

*Par conséquent, celui qui obéit obéit aux trois êtres les plus obéissants du monde, et il les aura pour amis ici et dans l'au-delà, au ciel."*

<p><b>27 novembre 1943 – Jésus parle de la maternité de Marie. Lors de la Nativité, l'onde de l'extase se répandait en Joseph</b></p>
---

Jésus dit :

“Si toutes les femmes qui ne sont pas dépravées connaissent l'extase de la joie féminine en pensant à leur prochaine maternité quelle extase ne dut pas éprouver ma sainte Mère, désormais proche de sa sublime maternité !

La maternité bien comprise est le sommet de l'amour. Plus intense que l'amour qui unit les enfants d'un même berceau, plus chaste que l'amour qui unit deux chairs, l'amour maternel, lorsqu'il est juste, est l'amour complet, parfait et plus élevé que les amours de la Terre.

Mais Marie n'était pas seulement la créature qui aime l'enfant se formant en elle, fruit d'un double amour de créatures. Marie aimait Dieu en son fils, venu à elle avec sa volonté, son amour, son obéissance pour se faire chair de sa chair.

Elle regardait son ventre inviolé et le voyait comme le ciboire du Dieu vivant. Elle sentait un autre cœur qui battait et elle savait que c'était le cœur d'un Dieu fait chair. Elle anticipait par son désir le moment où elle ferait de ses bras mon autel pour la première offrande de l'Hostie du pardon. Et elle se jurait de m'aimer comme elle seule, sans le poids de la faute, pouvait m'aimer pour réparer à l'avance ce qui déjà faisait pleurer ses yeux et saigner son cœur : les tortures de ma mission de Rédempteur.

Si c'est l'usage chez les être pieux d'accomplir une retraite spirituelle à la veille d'un évènement important pour eux, afin de mieux connaître la volonté du Seigneur et d'être dignes de sa bénédiction sur l'œuvre qui est sur le point de commencer, vous pouvez bien comprendre que cette créature, déjà parfaite dans l'oraison, se soit entourée de voiles mystiques pour s'isoler dans une retraite spirituelle qui s'approfondit au fur et à mesure que s'approchait l'accomplissement de l'évènement.

Marie fit le voyage de Nazareth à Bethléem comme si elle était enfermée dans une mystique clôture, ouverte seulement vers le Ciel qui s'approchait pour la couvrir de toutes ses splendeurs, ses théories d'anges, ses harmonies célestes, comme d'un baldaquin royal piqué de bijoux.

Elle était déjà en extase. Et, voyant passer un homme silencieux qui menait par la bride un petit âne chevauché par une jeune fille, tout absorbée dans sa pensée intérieure, la foule s'écartait, car il semblait qu'une lumière se dégageât de ce groupe et qu'un parfum céleste flottât derrière lui. Et on ne pouvait s'expliquer pourquoi les plus pauvres de cette foule semblaient des rois devant lesquels la multitude se partage en hommage comme les vagues de la mer que sillonne un majestueux navire.

C'était l'Étoile des mers qui passait, le navire portant la Paix qui passait au milieu de la guerre du monde, la Victorieuse qui passait là où Satan avait rampé, afin de nettoyer la voie au Seigneur qui venait réunir le Ciel et la Terre.

**Pâle et douce, elle allait à la rencontre de l'Amour, non plus seulement étreinte de feu spirituel, mais tiédeur de vraies chairs, chairs de femme, mais aussi de Dieu; et lorsque Joseph brisait cette extase, en y pénétrant comme s'il franchissait le seuil de Dieu, afin de donner à sa Femme le réconfort de quelque nourriture et du repos, elle n'avait pas beaucoup de mots, mais seulement un regard, une parole : 'Joseph !', une main que l'on serre, et l'onde de l'extase se déversait en Joseph comme d'une coupe remplie à ras bord.**

*Les paroles troublent l'atmosphère où vit Dieu.* Les justes n'ont pas besoin de paroles pour être persuadés de la présence de Dieu et des admirables effets de cette présence dans un cœur.

*On croit ou on ne croit pas.* Si Dieu est en vous, vous croyez puisque vous sentez Dieu, au-delà des voiles de la chair, qui vit en une créature. Si Dieu n'est pas en vous, aucun mot ne peut vous persuader de la fusion de Dieu à un cœur humain. C'est la foi qui donne la capacité de croire, et c'est la possession de Dieu qui donne la possibilité de voir Dieu vivant dans un de vos semblables. On ne peut expliquer par une méthode humaine le mystère de Dieu, le pourquoi de Dieu. Ils sont au-dessus de vos méthodes. C'est seulement en vivant humblement dans le surnaturel que vous pouvez voir, par le soupirail que la Bonté vous ouvre, les rapports spirituels et les contacts extatiques entre une âme et Dieu.

Telles des étincelles dansant dans un incendie, les créatures que Dieu a choisies pour l'extase vivent dans une fête de splendeurs, dans un rugissement de flammes divines, dans une fusion perpétuelle de l'étincelle à la flamme pour vivre toujours plus, s'allumer et allumer. Aliment qui s'alimente au Centre de l'Amour, elles apportent leur amour à l'Amour et en augmentent la gloire, et tirent de cet Amour leur vie et leur propre gloire.

Marie avait en elle le Feu très saint et elle était feu. Les lois de la vie étaient presque annulées par le fait qu'elle vivait d'ardeur. Et elles s'annulaient d'autant plus que l'incendie s'approchait pour se muer en chair nouvellement née, de sorte qu'au moment bienheureux de mon apparition en ce monde, elle sombra dans l'extase, dans la splendeur du Centre du Feu dont elle émergea en portant dans ses bras la Fleur de l'Amour, passant des voix de la Flamme divine aux mélodies angéliques, du rutillement de la Trinité contemplée jusqu'à la fusion à la vision des chœurs des anges, descendus pour annoncer à la Terre l'évènement et lui faire la promesse de paix et pour former un cortège autour de la Mère Reine, la Mère du Roi des rois. Après avoir étreint Dieu avec son esprit ravi, elle étreignit le Fils de Dieu, son Fils, avec ses bras qui ne connaissaient pas l'étreinte d'un homme."

**28 novembre 1943 – Adoration et silence furent les caractéristiques de saint Joseph.**

Jésus dit :

"Le signe qui marqua ma naissance au monde fut la lumière.

Il arrive souvent que les faits soient caractérisés par des phénomènes que vous expliquez comme coïncidences fortuites et qui sont en fait des présages, les appels de Dieu pour attirer votre attention, détournée par mille choses plus ou moins nécessaires, sur un fait qui marquera une époque dans l'histoire du monde ou dans la vie d'un individu.

J'étais la 'Lumière' et la lumière me précéda, m'entoura, m'annonça, me conduisit et conduisit à moi les purs de cœur.

Je t'ai dit<sup>262</sup> qu'une lumière semblait émaner de Marie alors que, sur le moyen de transport des pauvres, elle passait toute recueillie sur les voies de la Palestine. Je t'ai dit d'autres fois<sup>263</sup> que celui qui a Dieu en lui-même dégage, et non seulement spirituellement, des vibrations de lumière et un parfum, puisque le trésor intérieur se répand de l'écrin vivant qui le renferme et devient perceptible aux autres. Vous dites alors : 'Cette personne a quelque chose de spécial en dedans. Quel visage ! Quelles manières ! Celles d'un saint'.

Marie était la Toute Sainte et elle portait le saint des saints. Elle possédait donc la perfection de la sainteté humaine déjà tellement divinisée qu'elle était presque égale à celle de son Dieu. Elle possédait la Perfection divine qui avait revêtu la chair en lui demandant de la nourrir de son sang vierge, de la former, d'être son refuge pendant les neuf mois de son développement d'homme.

Dieu se nourrissait de Marie. L'Homme-Dieu est fait de Marie, et, de ma Mère très suave, j'ai pris les caractéristiques physiques et morales de douceur, de bonté, de patience. Le Père m'a laissé la perfection, mais, de la Femme bénie qui fut mon chaste nid, j'ai voulu assumer le vêtement physique et le plus précieux vêtement moral du caractère.

Marie étant la plus sainte des créatures qu'a portées la Terre, la sainteté émanait d'elle, non pas comme d'un vase clos dont filtrent des molécules de parfum, mais comme d'un astre en feu qui dégage des vapeurs et des rayons d'une puissance surnaturelle.

Si le Baptiste sursauta dans le sein de sa mère en recevant la vague de la Grâce qui émanait de Marie et en resta sanctifié, l'émanation ayant été si puissante qu'elle avait franchi

la barrière de la chair au-delà de laquelle le fruit de Zacharie et d'Élisabeth se formait pour devenir mon évangéliste (Évangile veut dire 'bonne nouvelle' et Jean donna aux humains la 'bonne nouvelle' de ma présence parmi les humains; je ne fais donc pas erreur en le nommant mon évangéliste, et je le dis pour ceux qui ergotent sur le mot), et ceux qui s'approchaient directement de Marie ne pouvaient ne pas en subir les conséquences.

Elle laissa derrière elle un sillage de sainteté opérante et, à condition de ne pas repousser la Grâce, les cœurs qui s'étaient approchés d'elle devinrent prédestinés à la sainteté. Quand on saura tout sur l'humain, vous verrez que, parmi les premiers disciples du Fils de Marie, il y en a beaucoup qui eurent avec elle quelque rapport, même fortuit, et en restèrent lavés et pénétrés par la Grâce qui émanait d'elle. Vous connaîtrez alors de nombreux prodiges qui furent opérés par ma toute Belle et toute Grâce.

*Marie convertit maintenant les cœurs les plus durs et elle sauve les pécheurs les plus obstinés*, mais le cycle de son pouvoir n'a pas commencé seulement le jour où — Étoile qui remonte aux Cieux — elle fut élevée à se reposer de nouveau sur mon cœur et à rendre le Paradis plus beau pour moi, à le rendre complet, puisque désormais elle y était, cette Maman que j'ai aimée infiniment et à qui je dois tout, en tant qu'homme, en retour de tout ce que j'ai eu d'elle. La sanctification des peuples à travers Marie commença au moment où l'Esprit fit d'elle une mère et le Fils de Dieu prit chair dans son sein bienheureux.

Joseph était saturé de cette émanation au point d'en devenir presque semblable à la Pleine de Grâce. Le juste pleurait des larmes bienheureuses à la joie qui l'inondait, joie mystique de celui qui contemple, penché sur un miracle de manifestation divine. Adoration et silence furent les caractéristiques de saint Joseph. Vénération respectueuse de la bienheureuse dont il était le protecteur naturel. Et amour.

*Le premier amour chaste entre époux, l'amour tel que devait être celui des humains selon la pensée du Créateur, était un amour sans l'aiguillon des sens et sans boue de malice*. Un amour naturel et angélique à la fois puisque, selon la pensée créatrice, il devait y avoir dans l'âme d'Adam et de ses enfants la pureté angélique de l'esprit mêlée à la tendresse humaine et, telle une fleur qui s'épanouit sans péché de la tige qui la porte, l'amour devait naître chez les époux libre du vers de la luxure, et donner des enfants à de chastes couches conjugales.

*Être chaste ne signifie pas s'interdire l'union conjugale*. Cela signifie l'accomplir en pensant à Dieu qui fait de deux animaux pensants deux créateurs mineurs et, tout comme Dieu créa le mâle et la femelle sans mettre la pensée du mal en eux et il ne mit pas dans leur pupille la lumière de la chair pour dévoiler la chair aux innocents, ainsi les époux devaient faire du mariage une sainte création, égayée par des berceaux, mais point souillée par la luxure.

L'époux honnête et saintement amoureux cherche à devenir semblable à l'autre époux, puisque celui qui aime tend à assumer la ressemblance de l'être aimé, de sorte que le mariage bien compris est une élévation réciproque, car personne n'est complètement perfide et il suffit que chacun des deux s'améliore sur un point, prenant pour exemple ce qu'il y a de bon dans l'autre pour monter l'escalier de la sainteté en compétition l'un avec l'autre. La sainteté conjugale et individuelle est comme une plante qui pousse une branche plus haute que la précédente et monte, monte vers l'azur. Aujourd'hui, c'est une vertu; demain, il en bourgeonne une autre, plus haute, et à partir des vertus humaines de tolérance réciproque, on monte aux sommets de l'héroïsme surnaturel.

Joseph, époux chaste et saint de la Chaste et Sainte, apprenait de jour en jour, tel un enfant avec sa maîtresse d'école, la science d'être semblable à Dieu, et puisque dans son cœur de juste rien n'entravait la Grâce, il assumait de jour en jour la ressemblance de sa Maîtresse bien-aimée, ressemblant ainsi à Dieu dont Marie était la plus parfaite copie.

## 501

Au cours de la sainte nuit, Joseph, alors qu'il priait avec une telle intensité qu'il était parvenu à s'entourer d'une mystique barrière qui isolait l'âme de l'extérieur, fut tiré de son oraison par la lumière.

Dans la grotte, éclairée au début uniquement par un petit feu de brindilles qui déjà languissait par manque d'alimentation, s'était diffusée une lumière paisible, laquelle augmentait graduellement comme un clair de lune quand l'astre, d'abord voilé par des nuages, s'en libère et descend directement argenter la Terre.

Marie se tenait dans cette luminosité, encore agenouillée — puisque je naquis pendant qu'elle priait — mais appuyée sur ses talons. C'était Marie qui, avec des larmes et des sourires, embrassait ma chair, ma chair de nouveau-ne.

Même en ce moment-là, elle eut peu de mots : 'Joseph', comme d'habitude, et la présentation à son époux du Fruit de ses entrailles saintes.

*La Famille était la première à être rachetée par Dieu.* Reconstituée telle que Dieu l'avait conçue : deux personnes qui s'aiment saintement et qui saintement se retrouvent penchées sur le berceau d'un nouveau-né, et dans le baiser qu'elles échangent au-dessus de ce berceau, il n'y a aucune saveur de luxure, mais une gratitude mutuelle et la mutuelle promesse de s'aimer d'un amour réciproque qui aide et reconforte.

Quand les premiers bergers entrèrent, ils trouvèrent les deux saints ainsi unis par l'amour et l'adoration, et Joseph, homme d'âge mûr, semblait être le père de la Vierge et du petit Enfant, tant était apparente en lui cette tendresse dénuée de désir charnel, qu'on ne voit malheureusement que dans le regard d'un père.

La Lumière était désormais sur la Terre et, des Cieux ouverts, la lumière descendait par vagues d'anges, annulant de sa splendeur paradisiaque la luminosité des astres dans la nuit sereine. Elle ne fut point perçue par les savants, les riches, les rassasiés de plaisirs, mais elle fut comme une diane pour les humbles travailleurs qui accomplissaient leur devoir.

*Le devoir est toujours sacré, quel qu'il soit.* Le devoir du roi qui signe les décrets n'est pas plus noble que celui du paysan qui laboure la terre ou du madrier qui veille sur son troupeau. *C'est le Devoir. C'est la Volonté de Dieu. Il est donc toujours noble.* Il obtient donc la même récompense ou le même châtiment surnaturel. Et ce ne sera pas le fait de porter une couronne ou de tenir la houlette qui vous sauvera du châtiment ou vous empêchera d'obtenir la récompense. A celui qui accomplit son devoir, faisant ainsi la Volonté très sainte, Dieu se manifeste et il le prend comme témoin de ses prodiges.

Et Dieu se manifesta aux bergers et ils furent appelés à témoigner du prodige de Dieu. Dans la lumière devenue resplendissante, car le Ciel entier était sur et dans la grotte, l'Emmanuel fut visible aux deuxièmes rachetés de la Terre : les travailleurs. *Car Dieu est venu sanctifier*

*le travail après la famille.* Le travail, imposé comme une malédiction à l'homme après la faute d'Adam, devenait bénédiction du moment où le Fils de Dieu voulut devenir travailleur parmi les humains.

La Lumière était venue dans le monde. Et l'humble grotte, la campagne limitée de Bethléem ne suffisaient pas à la contenir. La Lumière se répandit à l'est et à l'ouest, au nord et au sud. Son apparition ne parla pas aux fêtards, sa vibration ne dit mot aux jouisseurs. Elle parla à ceux qui, purs dans leur cœur et aspirant ardemment à la Vérité, abaissaient leur esprit très cultivé au pied de Dieu et se sentaient comme des atomes devant sa Sainteté.

La Lumière se montra aux puissants qui se servaient de leur puissance comme instrument de conquêtes spirituelles, et elle les appela à l'adorer d'un étincellement qui remplit les quatre coins du firmament. Elle se montra aux puissants, car Dieu est venu sanctifier les puissants après les travailleurs et la famille, et avec les puissants, la science. Mais Dieu ne se manifeste pas aux puissants mauvais et aux savants athées pour les couvrir de bénédictions, mais à 'ceux qui font du don de la puissance et de la science un moyen d'élévation surnaturelle, et non d'abus de pouvoir et de négation.

Dieu est aussi Roi des rois et Dieu est aussi Maître des maîtres. La Lumière trouva de nombreux maîtres sur terre, mais la Lumière devint un appel seulement pour les maîtres désireux de Dieu. C'est toujours comme ça. *La Grâce opère là où se trouve le désir de la posséder et, plus le désir est vif de la posséder et d'être possédé et plus elle opère, jusqu'à devenir Parole et Présence.*

Guidés par la seule chose qui est digne d'indiquer le chemin vers Dieu, la lumière, les puissants vinrent de contrées éloignées devant le Roi des rois, le premier groupe du nombre infini de ceux qui, au cours des siècles, entreprendraient la marche mystique pour aller vers Dieu. Non pas les puissants de Palestine, ceux qui se croyaient les dépositaires des secrets et des décrets de Dieu — et ces décrets et secrets leur étaient incompréhensibles, car il n'y avait pas de sainteté en eux, et les signes du ciel et les paroles du Livre n'étaient que de simples météores et de simples paroles sans plus de signification surnaturelle — non pas les puissants de Palestine, mais ceux venus de loin.

*J'étais venu comme Lumière dans le monde. Lumière pour le monde. Lumière au monde. J'appelais le monde à la Lumière. Le monde entier.*

*Et je l'appelle.* Je l'appelle sans cesse depuis vingt siècles. Sur vos ténèbres, je n'arrête pas de faire resplendir ma Lumière. Si vous saviez vous élever outre la barrière de brouillard que vous avez répandu sur le monde, vous verriez le soleil divin toujours resplendissant et bienveillant pour les humains, tous les humains.

Et il ne faut pas vous surprendre si désormais ceux qui sont les plus éloignés de la Rome catholique vous précèdent. Gaspar, Melchior, Balthazar, chevauchant leurs patients chameaux, vinrent de trois points de la terre vers la Lumière du monde que les compatriotes du Fils de Marie ne virent pas. De l'Afrique, de l'Asie, de l'hémisphère austral, des gens viennent à la Croix que vous avez rejetée. *Et ils vous surpasseront.* Au dernier jour, quand le temps et l'humanité seront illuminés sur chaque point et de tout côté, *on verra le vide ingrat que vous, catholiques depuis des siècles, aurez laissé, alors que les autres, idolâtres*

*et hérétiques, fascinés par le Christ, Seigneur saint, seront afflués avec leur âme faite vierge par la Grâce.*

Que de mouvements ténébreux dans le monde civilisé ! *C'est votre honte et votre châtement.* Vous n'auriez jamais dû et vous ne devriez jamais permettre que la Lumière qui vous a été donnée en premier soit rejetée et reniée. Les ténèbres vous tuent et vous ne voulez pas les abandonner. C'est d'elles que viennent, comme les odieux animaux de la nuit, tous les maux qui vous tourmentent et qui se repaissent de votre sang, de votre tourment.

*Vous ne me voulez plus. Vous ne me comprenez plus. Vous ne me connaissez plus. Même ceux de 'ma maison' ne me connaissent plus. Et j'ai du mal à les connaître, tellement les nombreuses maladies de la chair et de l'esprit les ont enlaidis.*

Mais en ce premier dimanche de l'Avent qui annonce la venue de la Lumière dans le monde, je vous en prie, ô mes enfants, si vous n'osez plus regarder le Rédempteur et le Juge, parce que la douleur fait peur et la justice inspire la terreur à votre âme abattue, regardez le nouveau-né sur le sein de Marie. Un petit enfant ne peut avoir que des caresses et des sourires. Et je les ai pour vous.

Ayez pitié de ma nudité et de ma pauvreté. Il ne s'agit pas de vêtements ou d'argent, mais d'amour. De votre amour. Je ne veux pas d'or, pas d'encens. *Je veux seulement votre amour.* Je le veux car m'aimer et me connaître est vie et vérité. Tout comme Marie m'a engendré par l'œuvre de l'amour, ainsi je veux vous engendrer au moyen de l'amour. Le mien est vif et il opère, mais le vôtre est nécessaire aussi.

Venez à moi et accueillez-moi en vous. *J'ouvrirai en vous des torrents de Lumière et de Grâce et je vous ferai devenir enfants de Dieu comme je le suis.* Bénis soient ceux qui accueillent ma Lumière. Je serai en eux. J'habiterai en eux, en leur esprit. Car le Verbe n'a pas besoin de maisons d'argile, mais de demeures vivantes : il veut les esprits des humains pour son habitation.

La gloire de Dieu est révélée à ceux qui m'accueillent, puisque là où je suis, le Père et l'Esprit sont avec moi, et la gloire du Seigneur se dévoile à eux, pleine et réjouissante, et la Grâce est leur vie et, comme le soleil du haut des cieux, la Paternité, la Fraternité, la Charité divine sont sur eux et leur donnent un avant-goût de béatitude.

Dans sa luminosité extatique, Marie m'offre à votre amour. Inclinez le front devant l'Amour fait chair. Il a quitté les Cieux pour vous amener aux Cieux. Il est venu dans la guerre pour vous apporter la paix."

Depuis trois jours se sont ouverts à mon âme les fleuves de l'extase et je jouis de la vision outre que de la parole. Mon âme est blancheur éclatante et lumière, car la blancheur de la Vierge Mère et la Lumière sont en moi.

Gloire à Dieu pour sa bonté qui accorde à sa servante de voir ce qu'ont vu les anges et qui inonde mon âme de sa paix.

La radio diffuse en ce moment *l'Agnus Dei* de la messe du dimanche. Mais moi, j'ai vu l'Agneau nouveau-né dormir sur les genoux de la Blancheur immaculée... et il est plus beau que la plus belle musique...

**5 décembre 1943 – La présentation au Temple. L'émerveillement différent de Joseph et Marie**

Marie dit :

«En parlant de la présentation au Temple, Luc écrit que 'le père et la mère s'émerveillaient des choses qu'on disait de l'Enfant'.

Émerveillement différent des deux époux. Moi, à qui l'Esprit avait révélé tout l'avenir, je m'émerveillais surnaturellement en adorant la volonté du Seigneur qui se revêtait de chair pour racheter les humains et qui se révélait aux vivants de l'esprit. Je m'émerveillais une fois de plus que Dieu m'eût choisie, son humble servante, pour être la Mère de la Volonté incarnée. Joseph s'émerveillait *aussi humainement* puisqu'il ne savait rien en dehors de ce que les Écritures lui avaient dit et l'Ange révélé. Moi, je me taisais.

**526**

*Les secrets du Très-Haut étaient comme déposés dans l'Arche enfermée dans le Saint des Saints, et moi seule, Prêtresse suprême, les connaissais, et la Gloire de Dieu les voilait aux yeux des humains de son insoutenable splendeur. C'étaient des abîmes de splendeur et seul l'œil virginal qui avait reçu le baiser de l'Esprit de Dieu pouvait les fixer. Voilà pourquoi, moi autant que Joseph, nous étions si émerveillés. De façon différente, mais également émerveillés.*

Il faut interpréter de la même façon l'autre passage de Luc : 'Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur avait dit' (2, 50).

Moi, je compris. Je savais même avant et, si le Père permit mon angoisse de mère, *il ne me voila pas la signification sublime des paroles de mon Fils. Notre famille ne connut pas de défauts, dans aucun domaine et pour aucune raison. Nous nous aimâmes, saintement soucieux d'une seule chose : du Fils.*

Oh ! Jésus rendit, à l'heure de la mort, comme lui seul pouvait le faire, chaque réconfort à mon Joseph, en souvenir de tout ce qu'il avait obtenu de la part de ce Juste. Jésus est le modèle des enfants, tout comme Joseph est celui des maris. J'ai eu beaucoup de souffrance du monde et pour le monde. *Mais mon saint Fils et mon juste Conjoint ne me causèrent pas d'autres larmes qui ne fussent celles de leur douleur.*

Quand Joseph ne fut plus à mes côtés et que je fus la première autorité terrestre de mon Fils, je ne fis pas semblant de ne pas comprendre en me taisant. *Personne ne se serait plus senti mortifié de se voir dépassé en compréhension, et à Cana, je parlai : 'Faites ce qu'il vous dira', dis-je, car je savais que Jésus ne me refuse rien et que derrière ses paroles réservées, il y avait déjà le premier miracle que j'ai suscité et que mon Fils m'a offert, telle une rose blanche qui s'ouvre la première sur un rosier au printemps.*

*Il faut savoir lire l'Évangile, Maria. Les humains ne le savent pas lire. Je guiderai ta main et je te l'expliquerai aux endroits où Jésus ne te l'explique pas. Je suis votre Maman à tous deux. Je veux que ma petite fille connaisse son très doux Jésus, notre Jésus, comme peu le connaissent.*

Plus tu le connaîtras et plus tu l'aimeras. Plus tu l'aimeras et plus tu me rendras heureuse.”

**10 janvier 1944 – Vision du Paradis. « Voici le patron de tous les justes »**

Le Père regarde le Fils sur sa gauche. Le Fils regarde sa Mère et moi. Mais je vous assure que, s'il ne me regardait pas avec amour, je ne pourrais soutenir l'éclat de son regard et de son aspect. Il est véritablement le *Roi de terrible majesté* dont on parle.<sup>[12]</sup>

Plus la vision se prolonge et plus augmente ma faculté de percevoir les moindres détails et de voir toujours plus loin autour de moi.

Effectivement, après quelque temps je vois saint Joseph (près de l'angle où se trouve la crèche). Il n'est pas bien grand, plus ou moins comme Marie. Robuste. Il a les cheveux grisonnants, bouclés et courts, et une barbe taillée au carré. Son nez est long et fin, aquilin. Ses joues sont creusées de deux rides qui partent des angles du nez et descendent se perdre du côté de la bouche, dans la barbe. Ses yeux sont noirs et semblent très bons. Je retrouve en lui le bon regard plein d'amour de mon père. C'est son visage tout entier qui est bon, pensif sans être mélancolique, digne, mais avec une telle expression de bonté! Il est vêtu d'une tunique bleu violacé comme les pétales de certaines pervenches et il porte un manteau couleur poil de chameau. Jésus me le montre en me disant: « Voici le patron de tous les justes. »

Marie dit:

« L'ardent désir de mon âme était de rester vierge au Temple ma vie durant, pour louer le Seigneur et prier pour que l'Emmanuel soit accordé à ceux qui attendent depuis des siècles sa venue de grâce.

Par conséquent, lorsque le grand-prêtre me fit part de sa volonté d'arranger mon mariage, ma vie intérieure fut troublée pour la première fois. La seconde fois, ce fut lors de l'annonce de l'ange.

Je connus un moment de désarroi, d'accablement car, Maria, il me semblait que le Seigneur refusait mon offrande de vierge parce qu'il ne la trouvait pas digne de sa Perfection. Je m'examinai moi-même pour trouver ce en quoi j'avais déplu au Seigneur puisque, naturellement, jamais je n'aurais pu penser le moindre instant que la Justice divine puisse être injuste. Mais je trouvai la réponse et la paix dans cet humble examen de conscience.

L'Esprit me dit, avec sa lumineuse voix d'amour, que cette volonté du grand-prêtre, qui correspondait à la volonté de Dieu, n'était pas une régression aux yeux de Dieu, mais une avancée dans les degrés de l'esprit; il ajouta que, *puisque c'était la volonté du Seigneur, le simple fait de l'accueillir avec une prompte obéissance me mériterait des bénédictions et des mérites ainsi qu'une union plus intense à mon saint Seigneur Dieu.*

C'est alors avec une joyeuse obéissance que je dis à Dieu, par l'intermédiaire de son prêtre: "Me voici, Seigneur, pour faire ta volonté et non la mienne." Ces mots de mon Fils avaient fleuri, bien des années avant, sur les lèvres et dans le cœur de sa Mère.

En échange de mon obéissance, je demandai seulement que Dieu accorde à sa servante un époux qui ne représente pas, pour ma virginité consacrée au Seigneur, une violence perturbatrice et un mépris ironique, mais qu'il soit un compagnon respectueux et saint pour qui la crainte et l'amour de Dieu soient lumière au cœur pour comprendre l'âme de sa femme. Je n'ai rien demandé d'autre. La beauté, la jeunesse, une position sociale, la richesse, tout cela était à mes yeux tellement négligeable que cela ne méritait pas la moindre pensée. *J'ai demandé que mon futur époux soit "saint"*. Et je ne me suis occupée de rien d'autre.

*La première condition, trop négligée dans vos mariages actuels, est de se tourner vers Dieu pour lui demander de vous accorder un compagnon conforme à votre caractère et à votre position et, surtout, un compagnon "juste à ses yeux". Vous ne demandez rien à Dieu en cette heure décisive de la vie de la femme, et vous ne tenez compte ni de votre âme ni de celle de votre compagnon. Il vous suffit qu'il soit beau, riche, jeune, influent dans le monde. Tout le reste n'est d'aucun poids au moment du choix. Malheureusement, c'est après les noces que cela prend de l'importance, et bien des mariages sont une désillusion; ils se bornent à n'être que cela si l'épouse est une femme aux sentiments chrétiens. Mais si même cela lui manque, le mariage tourne au désastre, dont des innocents sont les victimes expiatoires, et se termine bien souvent par un double adultère. Vous mettez votre âme en*

*péril, et souvent vous l'amenez à la mort, parce que vous ne considérez dans le mariage que des buts humains au lieu de vous tourner vers le Père des cieux en cette heure solennelle.*

A la vue de Joseph, toute mon anxiété naturelle disparut comme un nuage qui se dissout pour devenir arc-en-ciel. Il m'a suffi de le regarder dans les yeux pour y lire qu'il était un homme honnête, fidèle, pur, un juste. Son âge, qui était deux fois le mien, lui avait laissé le regard limpide d'un enfant, parce que le Mal avait eu beau s'agiter autour de lui, qui vivait dans le monde, il n'avait pu pénétrer dans son cœur rempli d'amour pour Dieu.

C'est avec une grande confiance que je mis ma main dans la sienne je sentais que j'avais trouvé en lui un père aimant, un époux fidèle, un compagnon chaste, qui allait être semblable à l'olivier et au figuier qui ombragent la petite maison et la défendent contre les vents et contre l'ardeur du soleil, tout en procurant délassement et réconfort de douceur et de nourriture!

Mon doux époux qui ne m'a jamais déçue! Comme il m'aimait réellement, il a cru en moi en dépit des apparences, il m'a caché ses larmes pour ne pas me troubler, il n'eut pour moi que sourires et secours; il m'a guidée comme sa fille putative, en me tenant par la main pour me faire sentir qu'il m'était tout proche par son amour, il écartait de moi tout obstacle, il prévenait mes besoins, il était patient, silencieux et chaste, chaste comme seul un ange peut l'être.

Oh oui! Que le Seigneur en soit béni! Moi, que l'Eternel avait prédestinée à être Reine de ses anges, j'eus, sur terre déjà, deux anges pour sujets: mon ange gardien dont je sentais l'invisible présence voler continuellement à mes côtés avec des éclairs de lumière et un parfum céleste, et mon angélique époux: sa chair n'étant pas obscurcie par un désir de sang, il vivait auprès de la mienne comme si nous étions deux lys épanouis dans un même parterre qui se parfument mutuellement et fleurissent pour le Seigneur, sont un exemple l'un pour l'autre pour s'élever plus haut, vers Dieu, et pour embaumer plus fort par amour de Dieu et de son compagnon, mais qui n'unissent jamais leur bouches fleuries en un baiser qui souille de pollen la soie angélique de leur habit de pureté.

Mon Joseph saint et béni! Mon cœur n'a jamais cessé de remercier Dieu de me l'avoir donné pour époux car, en Père saint, le Seigneur a pris soin de sa servante; il a créé cette vivante défense de ma virginité, tirée du Temple, et le souffle du monde se brisait contre Joseph sans que le fracas ou la puanteur de la méchanceté humaine pénètre là où la Vierge éternelle continuait à louer le Seigneur comme si elle était préposée au service de l'autel, au-delà du Saint des Saints, là où resplendissait la gloire du Dieu éternel. »

## 28 décembre 1944 – Prière donnée par le Christ

« Ecris: "Roi très saint, Cœur adorable, mon Maître et mon Seigneur, je te prie d'être le Roi de ma maison. Que ton Cœur plein de miséricorde répande sur elle ses miséricordes — sur elle comme aussi sur ceux qui y habitent —. Que ta Sagesse instruisse les cœurs dans la science du Bien, de ton Bien. Que ta Puissance seule y réside ; que jamais une pensée, un acte ou un désir humains ne se substitue à ce que tu veux. A partir de cet instant et à l'avenir, sois le seul à commander, à diriger, à conseiller. Nous te donnons notre âme et notre corps. Qu'ils soient tiens, toujours tiens, pour la terre et sur terre, pour le ciel et au ciel. Et toi, Marie, Mère très aimable, Lys de la Trinité, fleuris en cette demeure en y apportant ton sourire et ton parfum de grâce, recueille nos cœurs à l'ombre de ta pureté, enferme-les dans le calice de ton amour maternel, défends-nous contre l'enfer et ses légions cruelles en nous serrant sur ton sein inviolé et sur ton cœur immaculé et transpercé. Mère et Reine, sois notre Mère et notre Reine. Que saint Joseph, le fidèle gardien des deux personnes les plus saintes, nous garde nous aussi, puisque nous voulons leur appartenir. Toi qui es vigilant et actif, conduis nous et aide nous sur la voie du salut et dans les périls de la vie. Jésus, Marie, Joseph, par votre présence constante, faites de cette demeure une maison de Nazareth. Cœur de Jésus, cœur de Marie, cœur de Joseph, donnez nous votre amour et prenez le nôtre. Sauvez nous maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il."

Tu diras cette prière pour reconsacrer la maison et tu feras bénir chaque pièce. Rappelez-vous également, toi et ceux qui vivent avec toi, que là où nous sommes, rien ne doit pouvoir blesser notre sainteté. »

## 25 décembre 1945 – Une anecdote sur l'enfance de Jésus

Jésus se tait et Marie prend sa place. Elle dit:

« Ma fille, c'est le cœur qui conduit, et non la science, dans les prés fleuris de l'amour.

Lorsque mon Enfant faisait ses premiers pas, beaucoup de fleurs étaient réapparues dans les prés de Bethléem grâce aux premières pluies d'automne. Et lui, le cher petit, s'efforçait d'avancer son saint petit corps en dirigeant ses pas d'une fleur à l'autre qui parsemait l'herbe des prés; comme un petit oiseau, il gazouillait des mots informes à ces fleurs créées par son Père. Et, j'en suis sûre, ces fleurs comprenaient les paroles mystérieuses de l'Enfant-Dieu réduit, par amour pour nous tous, à l'état d'enfant balbutiant, lui qui est la Parole.

Mais au printemps suivant — et même davantage si l'on compte ceux qui ont suivi —, il marchait, d'un pas sûr désormais, le long des routes qui bordaient le Nil — dont les inondations avaient nourri et changé le sol en terres fertiles — pour aller de fleur en fleur comme une blonde abeille, comme une joyeuse alouette; il les cueillait pour moi et déversait son butin sur mon sein en riant de toutes ses petites dents, qui brillaient entre ses lèvres roses ; il renversait alors la tête pour quémander des baisers sur ses yeux couleur de ciel, et m'interrogeait sur les noms ou les histoires des fleurs. Il voulait aussi savoir à quoi servaient leurs sucs.

Or, une fois, le dernier printemps en Egypte, la Sagesse divine s'exprima par ses lèvres innocentes. Il m'avait écouté parler. Puis il avait séparé les fleurs à son idée. Il paraissait jouer. Mais son esprit travaillait. Joseph, qui sciait de longues planches à l'ombre verte des nouvelles feuilles de notre pauvre jardin, observa que les fleurs les plus belles se trouvaient reléguées d'un côté et négligées, alors que ses caresses et ses mots doux allaient aux humbles fleurs de camomille, de muguet sauvage, de cochléarias, de renoncules, de chicorée, de stellaires ou de trèfles rouges; il lui demanda:

"Pourquoi donc, mon fils, préfères-tu les fleurs simples et communes et non ces splendides roses, ces riccardias et ses jasmins doubles que Rachel, fille de Lévi, t'a donnés?"

— Parce que ce sont les fleurs qui montrent de la charité pour les hommes. Elles sont charité, pas seulement plaisir des yeux et du nez ", répondit Jésus. Après être restés muets devant la sagesse de notre petit Enfant, Joseph et moi nous inclinâmes ensemble pour l'embrasser sur son front lumineux.

Ma fille, tu connais toi aussi les vertus humbles et communes, ainsi que les actes qu'elles suscitent comme des fleurs. Privilégie-les, accomplis-les. Jésus les aime tellement! Tu l'as entendu: "Je les préfère parce qu'elles sont charité." Tu peux en cueillir énormément dans tes travaux. Un pré en fleurs s'étend devant toi. Fauche, fauche... Il n'y a jamais assez de charité. Sois toute entière charité et tu apporteras l'or du roi de l'Orient à mon doux Jésus. »

« Et maintenant que la douceur de Dieu et des hommes a parlé, ma Mère et moi te bénissons. Que la paix soit avec toi. »

<b>19 mars 1946 – Bénédiction de saint Joseph</b>
---

Marie dit:

« Nous sommes tout proches de l'incarnation du Verbe en moi. "Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon sa parole." Car, même si ce n'est pas un ordre, c'est une "permission" de Dieu qui nous est présentée. Ce qui se présente à nous est donc saint. Mon cher fils, ma chère fille, Romualdo et Maria, vous qui êtes des enfants de celle qui est toujours la Mère des Douleurs à cause des souffrances de ses enfants bien-aimés, proclamez vous aussi ma parole, et le Verbe prendra forme en vous avec plus de vie que jamais, jusqu'à vous transformer en lui. Soyez maternellement bénis. »

Saint Joseph ajoute alors:

"Je vous bénis moi aussi, qui ai toujours cru et toujours fait ce que le Seigneur ordonnait: pour aller, pour revenir, pour accepter. Et je fus guidé par l'ange de Dieu, car j'ai constamment soumis mon jugement d'homme à celui du ciel. »

## Mars 1949 – Le parallèle entre les deux Passions de Maria et de Jésus. Evocation de Joseph

Jésus dit:

« Toi et moi. Moi en toi. Toi en moi. Le Christ et le petit christ. La grande Victime et la petite victime. Le grand Calomnié, Trahi, Outragé, Condamné sans avoir le droit de le faire, et la petite calomniée, trahie, outragée, condamnée sans avoir davantage le droit de le faire.

Les personnages sont les mêmes, en termes d'action, bien que leurs personnalités soient différentes. Le jugement de Dieu est aussi sévère pour ceux de l'époque que pour ceux d'aujourd'hui, pour *tous* les protagonistes de ce drame injuste ou très saint, selon qu'on le considère du côté des hommes ou des christes.

Viens, revivons-le ensemble. Tu verras que tu es le fidèle miroir de ton Jésus.

Quand la Passion a-t-elle commencé? Et le procès? Peut-être dans la nuit du jeudi au vendredi? Ou devant Caïphe dans la cour du sanhédrin? Non, bien avant: depuis que je suis venu à la lumière.

Il a toujours existé autour de moi un contraste entre, d'un côté, l'amour parfait de quelques-uns et, de l'autre, la haine parfaite de la plupart, la compréhension parfaite de quelques-uns et la parfaite incompréhension de la plupart. Il en est de même pour toi, depuis ta naissance. Et tu en as souffert tout comme moi, bien que j'aie eu beaucoup plus de chance, puisque j'avais pour mère *cette* Mère-là. Car ma Mère me consolait de toutes mes douleurs. Son amour, le second en puissance et en perfection après celui de mon divin Père, me dédommageait de toute haine.

Les hommes me persécutèrent dès l'enfance. Tu as connu, toi aussi, les jalousies injustes, les sottises envies qui dégénèrent en haine pour le persécuté, en peur de l'obscur danger qui domine et oppresse quand l'homme, encore tout petit, ne sait pas comprendre la véritable valeur des choses qui lui sont favorables ou adverses, de sorte que le bruissement du feuillage, l'obscurité, le cri de colère d'un homme irrité, les incertitudes d'une fuite prenaient l'aspect d'un grand danger.

J'ai connu l'exil, mais ce n'en fut jamais un puisque *cette* Mère était avec moi. Tu as connu un exil plus rude, bien que tu n'aies pas été obligée de demeurer dans une terre étrangère, car le cœur de la femme qui a si peu fait preuve de charité t'est resté étranger.

J'ai eu faim, toi aussi.

J'ai eu froid, toi aussi.

J'ai connu la perte d'amitiés dès mon enfance, toi aussi.

J'ai dû accomplir tôt un travail parfois supérieur à mes petites forces, car nous étions pauvres. Toi aussi, tu as accompli tôt un travail parfois supérieur à tes petites forces, car ta maison était pauvre en affection. L'amour de ton père, l'unique, le vrai, le grand amour que tu as reçu de la part des hommes ne suffisait pas à ton grand cœur. Ta faim d'amour, jamais

rassasiée, m'a servi à te faire venir à moi d'une manière peu commune chez les créatures. Le fruit de l'amour parcimonieux qu'ils t'ont donné est donc bon ; mais il est bien douloureux de devoir faire l'expérience de ce manque d'amour.

En vérité, tu n'en veux pas à tous ceux qui, dans ta parenté, à l'école ou dans la société, ne t'ont guère aimée ; de même, je n'ai pas gardé de rancune contre les membres de ma famille qui ne m'aimèrent jamais comme ils l'auraient dû et dont le manque d'amour, l'incompréhension même, s'accrurent au fur et à mesure que je passais de l'état d'adolescent à celui d'adulte puis de Maître ; je n'en ai pas davantage voulu à mes concitoyens de Nazareth, hostiles au Maître comme peu d'habitants d'autres villes.

J'ai pleuré la mort d'un père putatif très aimable et juste. Toi aussi, tu as pleuré la mort d'un père très aimable et juste, advenue au moment où sa présence t'aurait été nécessaire et douce. Pour moi également, il aurait été doux de le savoir aux côtés de ma Mère pour la défendre vigoureusement contre les accusations de ma parenté et de Nazaréens lorsque Jésus le charpentier devint le rabbi Jésus. Il m'aurait aussi été doux qu'il soit présent durant la mission, aux moments les plus difficiles pour elle, ou pour me soutenir lors des journées si amères où j'ai dû subir trahison et souffrances.

L'amour fidèle de Joseph m'aurait bien consolé de la trahison de Judas ! Et sa présence auprès de ma Mère, au Calvaire, m'aurait permis de mourir en paix. Toi de même, si ton père était présent ici aujourd'hui, lui qui portait le même prénom que le Juste et dont la justice et la charité étaient si vives et si paternelles, tu souffrirais moins de l'amertume que te causent la trahison d'un grand nombre et le fait d'être seule, sans défense au beau milieu d'un tel combat, comme Marie...

(...)